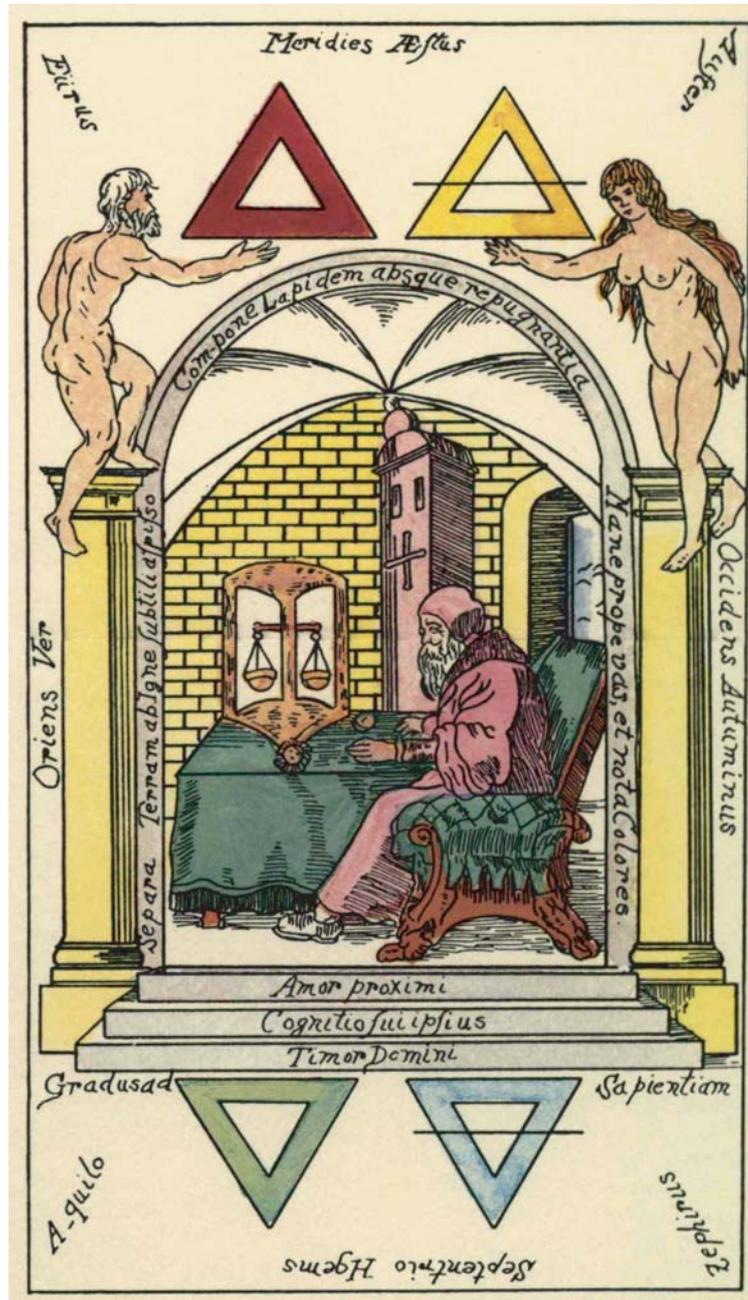


# Johan Valentin andreae

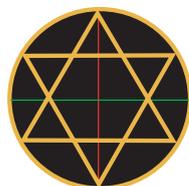
## Les Fondamentaux de la Rose+Croix

### et du Martinisme



Editions d'Agapè - Alain Trocmé - Diffusion Gratuite

ISBN : 978-2-917040-23-2





## PREMIÈRE AFFICHE PARIS 1622

**N**ous, Deputez du Collège principal des Frères de la Roze-Croix, faisons séjour visible et invisible en ceste ville, par la grâce du Très Haut vers qui se tourne le coeur des justes. Nous monstrons et enseignons sans liures ny marques à parler toutes sortes de langues des païs où voulons estre, pour tirer les hommes nos semblables d'erreur et de mort. »

## DEUXIÈME AFFICHE QUELQUES JOURS APRÈS

**S**'il prend enuie à quelqu'un de nous voir par curiosité seulement, il ne communiquera jamais avec nous mais, si la volonté le porte réellement et de fait à s'inscrire sur le registre de nostre confraternité, nous, qui jugeons les pensées, luy ferons voir la verité de nos promesses, tellement que nous ne mettons point le lieu de nostre demeure, puisque les pensées, iointes à la volonté réelle du lecteur, seront capables de nous faire cognoistre à luy et luy à nous.



# FAMA FRATERNITATIS

OU

## UN APPEL DE LA FRATERNITÉ DE

### L'ORDRE TRÈS VÉNÉRABLE DE LA ROSE+CROIX

AUX CHEFS D'ÉTAT, GOUVERNEMENTS ET SAVANTS DE L'EUROPE.

**N**ous, les frères de la Fraternité de la Rose-Croix, offrons notre salut et nos prières à tous ceux qui liront notre Fama d'inspiration chrétienne.

Après que dans ces derniers temps le seul Dieu sage et miséricordieux a si abondamment répandu sa grâce et sa bonté sur le genre humain, que la connaissance aussi bien de son fils que de la nature se soit de plus en plus approfondie, nous pouvons, à bon droit, parler d'un temps heureux dans lequel il ne nous a pas seulement presque fait découvrir la moitié du monde inconnu et caché et nous a montré de nombreuses et merveilleuses œuvres et créatures de la nature jamais vues auparavant, mais en outre il a fait surgir des intelligences hautement éclairées et douées de sagesse, qui ont en partie rétabli l'an dégénéré et imparfait afin que l'homme finisse par avoir conscience de sa noblesse et de sa gloire, en quoi consiste la nature du microcosme et quelle est l'étendue de son art dans la nature.

Le monde inconsideré sera toutefois peu servi par cela et c'est pourquoi la médisance, le rire et la raillerie iront toujours en argumentant. Chez les savants aussi, la fierté et l'orgueil sont si grands qu'ils ne peuvent s'assembler pour, à partir de tout ce que Dieu a si abondamment répandu en notre siècle, colliger et produire de concert un *Librum Naturae* ou règle de tous les arts ; mais chaque parti s'oppose tant à l'autre et se tient en telle aversion que l'on en reste encore à la même ritournelle : le Pape, Aristote, Galien, oui, tout ce qui ne ressemble qu'à un Codex, doivent de nouveau être pris pour la claire Lumière manifestée, alors qu'ils auraient sans doute, s'ils vivaient encore, grande joie à se réorienter. Mais on est ici trop faible pour un si grand travail ! Et bien qu'en théologie, physique et mathématique la vérité lui soit opposée, l'adversaire classique démontre toujours amplement sa malice et sa fureur, freinant par des belliqueux et des vagabonds une si belle évolution et la rendant détestable. C'est dans une telle intention de réforme générale que feu notre bien-aimé Père spirituel très illuminé Fr. C.R. Allemand, chef et fondateur de notre fraternité a consacré pendant longtemps beaucoup de peines et d'efforts.

De nationalité allemande, né d'une famille noble mais appauvrie, Christian Rosencreutz devint de bonne heure orphelin. Il fut élevé dans un couvent où il apprit le grec et le latin et qu'il quitta dès l'âge de seize ans pour se rendre avec un frère ecclésiastique à Damas, puis à Jérusalem, puis à Damcar en Arabie, où il resta trois ans ; ensuite il alla en Égypte, en Libye et à Fez où il demeura deux ans. Il fut adjoint à un frère P.A.L. qui voulait entreprendre un voyage au Saint Sépulcre.

Bien que ce frère soit mort à Chypre, et ainsi n'ait pas pu voir Jérusalem, notre frère C.R.C se dirigea vers Damas, se proposant de partir de là pour visiter Jérusalem. Mais, par sa santé précaire, l'empêcha d'atteindre Jérusalem et il s'arrêta à Damas, et, grâce aux

médicaments (dont il n'était pas sans quelques connaissances), il y gagna la faveur des Turcs. Il entendit par hasard parler des sages de Damcar en Arabie, des miracles qu'ils accomplissaient et du fait que la nature entière leur était dévoilée.

Il y apprit l'existence d'un groupe de Mystiques et Sages demeurant dans la ville arabe de Damcar. Le récit des miracles accomplis par eux et de la manière dont la nature entière leur était dévoilée, éveilla le haut et noble Ingenium de frère C.R.C. de sorte que Jérusalem n'occupait plus dans ses pensées une place aussi élevée que Damcar. Il se mit donc d'accord avec les Arabes pour se faire conduire dans cette ville, où il fut reçu à bras ouverts, comme quelqu'un qu'on attendait depuis longtemps.

Ces mystiques le nommèrent par son nom et lui indiquèrent d'autres mystères de son cloître, ce dont il fut émerveillé. Il y apprit la langue et, l'année suivante déjà, il traduisit en bon latin le livre M pour l'emporter par la suite en Europe. C'est là aussi qu'il chercha ses connaissances physiques et mathématiques.

Il revint au bout de trois ans et, muni du sauf-conduit adéquat, fit voile de sinu Arcabico à l'Égypte, où cependant il ne resta pas longtemps mais où il prêta désormais une meilleure attention aux plantes et aux créatures. Puis il traversa toute la mer Méditerranée, jusqu'à arriver en vue de Fez. A Fez, les Arabes lui enseignèrent de nouvelles connaissances et lui apprirent à communiquer avec les êtres dits «élémentaux», qui lui révélèrent beaucoup de leurs secrets.

Au sujet de ces habitants de Fez, il reconnut souvent que leur magie n'était pas absolument pure et que leur cabale était ternie par leur religion. Il sut néanmoins en faire excellent usage et trouva un fondement encore meilleur à sa foi, car celle-ci concordait maintenant avec l'harmonie du monde entier, incarnée de merveilleuse façon dans toutes les *periodis seculorum*.

Deux ans plus tard Frère R. C, quitta Fez pour l'Espagne, porteur de nombreux et précieux éléments, espérant voir, puisqu'il avait tiré pour lui-même tant de profit de son voyage, les savants d'Europe se réjouir grandement avec lui et régler désormais toutes leurs études sur des fondements aussi assurés. C'est pourquoi il s'entretint avec les savants d'Espagne, quant à ce qui manquait de nos arts et quant à la façon de les aider, d'où l'on pouvait tirer des indices certains sur les siècles suivants, et en quoi ils devaient concorder avec les siècles passés ; comment réformer les défauts de l'Écclésiastique et toute la philosophie morale. Il leur montra de nouvelles plantes, de nouveaux fruits et animaux qui ne suivaient pas les lois de l'ancienne philosophie et il leur communiqua de nouveaux axiomes qui pouvaient tout résoudre parfaitement.

Malheureusement, il ne trouva dans chaque pays que déception, une sourde opposition et du ridicule, car ces soi-disants savants craignaient de perdre leur prestige en montrant leur ignorance. Plus tard, par sa vocation, Théophrastus ( Paracelse) lut le livre M et en tira des connaissances qui le rendirent célèbre en Europe par ses guérisons.

Malgré ses tribulations et fatigues, C.R.C. ne se découragea pas dans ses efforts infructueux ; il revint en Allemagne, où il construisit une maison dans laquelle, il put poursuivre tranquillement ses études et recherches.

Il réalisa des instruments scientifiques très précieux pour ses expériences, et bien qu'il eût pu atteindre à la gloire s'il avait commercialement mis à profit sa science et ses connaissances de la transmutation des métaux, il préféra garder son idéal pur plutôt que de rechercher l'estime des hommes.

Après 5 années de retrait du monde, son esprit décida de tenter un nouvel effort vers la réforme mais cette fois-ci, avec l'aide de quelques amis sincères ; il trouva ces collaborateurs dans le couvent où il avait éduqué. Trois de ses anciens confrères vinrent à lui ; il leur fit prêter serment pour préserver inviolés les secrets qu'il leur donnerait ; il leur fit, également, écrire pour la postérité, les renseignements exacts qu'il leur donna par la suite. Ainsi fut fondée par quatre personnes la Fraternité des R+C ; elle imagina un langage chiffré et magique, ainsi qu'un dictionnaire pour classer cette sagesse à la gloire de Dieu.

Ces quatre membres fondateurs traduisirent également le commencement du livre M ; mais ils eurent beaucoup de peine à cause du grand nombre de malades qui leur demandaient la guérison de leurs maux.

Après avoir achevé une demeure plus spacieuse appelée La Maison du Saint-Esprit, ils décidèrent d'admettre 4 nouveaux membres dans leur association portant ainsi leur nombre à 8, qui, tous, étaient célibataires.

Après un travail en commun très assidu, ils achevèrent l'ouvrage, où se trouvait réuni tout ce que l'homme peut connaître et désirer, ainsi que les instructions et arcanes de l'Ordre. Tout étant réglé, ils décidèrent de se séparer et de se rendre dans d'autres pays, non pas seulement pour divulguer cette sagesse à ceux qui en étaient dignes, mais aussi pour rectifier des erreurs possibles ayant pu se glisser dans leur propre système.

Avant de se séparer, les Frères prirent les résolutions suivantes :

1. Que nul d'entre eux, s'il est en voyage, ne déclare d'autre profession que celle de soigner gratuitement les malades ;
2. Que nul ne doit être forcé, à cause de son affiliation, de revêtir un costume spécial, mais qu'il s'accommode des habitudes du pays où il se trouve ;
3. Que chaque frère est tenu chaque année au jour C.(jour de la Croix) de se rendre au Temple du Saint-Esprit, ou de déclarer par lettre les causes de son absence ;
4. Que chaque frère doit choisir avec soin une personne habile et apte à lui succéder après sa mort ;
5. Que ce mot R.C. leur serve de sceau, de mot de passe et de signature ;
6. Que cette Fraternité doit être cachée cent ans.

Les règles fondamentales de cette société sont de révéler et de craindre Dieu par-dessus toute chose ; de faire tout le bien possible à son prochain ; de rester honnête et modéré ; de chasser le diable ; de se contenter des moindres choses dans la nourriture et le vêtement et d'avoir honte du vice.

Après avoir prêté serment sur ce règlement cinq frères s'en allèrent. Seuls les frères B. et D. restèrent auprès du Père Fr C. pendant un an. Lorsque ceux-ci partirent aussi, son cousin et I.O. restèrent près de lui, de telle manière qu'il ait toujours avec lui, chaque jour de sa vie deux frères.

Ainsi d'année en année, se réunissaient-ils avec la plus grande joie, se communiquant leurs impressions et rapports qui étaient écoutés avec le plus grand intérêt, car ils avaient porté avec toute la sincérité leur doctrine aux sages de la terre.

Il faut aussi tenir pour certain que de telles personnes, orientées ensemble par Dieu et par toute la Machina céleste, choisies parmi les plus sages de plusieurs siècles, ont vécu dans la plus haute unité, dans le plus grand secret et dans la plus grande charité possibles, entre elles et avec les autres. Leur vie s'écoula dans un tel comportement vénérable. Et bien que leur corps ait été libéré de toute maladie et de toutes douleurs, ces âmes ne pouvaient pas franchir le seuil précis de la dissolution.

Le premier de cette fraternité qui mourut fut I.O. et cela en Angleterre, comme Fr. C. le lui avait prédit depuis longtemps. Il était très versé dans la cabale et particulièrement savant, ce dont témoigne son petit livre H. Sa renommée était grande en Angleterre, surtout parce qu'il chassa le lèpre d'un jeune comte de Norfolk.

Ils avaient décidé que leur sépulcre resterait, aussi longtemps que possible, secret. Si bien que nous ne savons pas même aujourd'hui où nombre d'entre eux sont restés. Mais la place de chacun a été pourvue d'un successeur approprié.

Nous voulons par là faire savoir publiquement, pour la gloire de Dieu, quoi que nous ayons pu constater secrètement d'après le Livre M. et bien que nous puissions avoir devant les yeux l'image du monde entier et de sa contrepartie ; nous ne sommes conscients ni de notre infortune ni de l'heure de notre mort, que le grand Dieu, qui veut nous y voir constamment prêts, garde pour lui.

Mais nous traiterons de cela plus en détail dans notre Confessio, où nous indiquerons les trente-sept causes pour lesquelles nous ouvrons notre fraternité et proposons de si hauts mystères librement, sans contraintes et sans aucune rétribution et promettons encore plus d'or que le roi d'Espagne n'en peut rapporter des deux Indes. Car l'Europe est enceinte et accouchera d'un puissant enfant qui doit être richement doté de ses parrains.

Après la mort de O., Fr. C. ne cessa pas son travail mais convoqua les autres aussitôt que possible ; et il nous paraît ainsi que ce n'est qu'alors que son sépulcre a pu être fait. Bien que nous, ses disciples, n'ayons jusqu'à maintenant jamais su le moment de la mort de notre bien-aimé père R.C. et n'ayons possédé rien de plus que les noms des fondateurs et de tous leurs successeurs jusqu'à nos jours, nous avons encore pu nous souvenir d'un secret que nous avait révélé et confié A. successeur de D. qui, le dernier du deuxième cercle, avait vécu avec nombre d'entre nous, représentant du troisième cercle. Mais nous devons reconnaître qu'après la mort de A. aucun d'entre nous ne savait rien de R.C. et de ses premiers confrères, à part ce qu'ils avaient laissé dans notre bibliothèque philosophique, dont nous tenons nos Axiomata pour le principal, les Rotae Mundi pour le plus artistique et le Proteus pour le plus utile. Nous ne savons donc pas avec certitude si ceux du deuxième

cercle ont été de la même sagesse que ceux du premier et s'ils ont eu accès à tout.

Il faut cependant encore rappeler au très bienveillant lecteur que non seulement ce que nous avons appris du sépulcre de Fr. C. mais aussi ce que nous avons fait ici connaître, fut prévu, permis et enjoint par Dieu, lui auquel nous obéissons avec une telle foi que, pour autant que l'on revienne à nous avec discrétion et raison chrétienne, nous n'avons aucune crainte de révéler par écrit public nos noms de baptême et de famille, nos assemblées et ce qui pourrait encore être souhaité de nous.

Voici donc la vérité et la relation fidèle de la découverte de l'homme de Dieu hautement éclairé, Fr ; C.R.C.

Après le trépas paisible de A. in Gallia Narbonensi, notre frère bien-aimé N.N. vint à sa place. Celui-ci, lors de son installation chez nous pour solenne Fidei et silentii Jaramentum praestire, nous rapporta confidentiellement que A. l'avait laissé espérer que cette fraternité ne serait bientôt plus si secrète mais serait pour toute patrie, la nation allemande, secourable, nécessaire et digne d'éloges, ce dont lui, N.N., en sa position, n'avait pas la moindre raison d'avoir honte. L'année suivante, alors qu'il venait de terminer son apprentissage et avait l'occasion de se mettre en voyage avec un viatique considérable ou bourse de Fortune, il pensa - car il était en particulier bon architecte - modifier quelque peu cette construction et l'aménager plus commodément.

Au cours d'un tel travail de renouvellement, il trouva la plaque commémorative coulée en laiton, qui contenait les noms de chaque membre de la fraternité et quelques autres inscriptions. Il voulut la transférer sous une voûte différente et mieux adaptée, alors même que les anciens avaient gardé le secret du lieu ou du moment de la mort de Fr. C., ainsi que du pays où il pouvait être enterré ; et nous n'en avons pas non plus connaissance. Sur cette plaque était planté un gros clou, un peu en saillie, qui lorsqu'il fut tiré avec force, emporta une assez grosse partie de la mince paroi ou revêtement qui recouvrait la porte secrète et fit découvrir le passage inespéré à partir duquel nous jetâmes bas le reste de la maçonnerie, avec joie et impatience, et nettoyâmes la porte où se trouvait écrit en grandes lettres dans la partie supérieure : *Post cxx annos patebo*, avec en dessous, le millésime ancien.

Nous rendîmes grâce à Dieu et le même soir laissâmes tout en place, parce que nous voulions d'abord consulter notre Rota.

De nouveau et pour la troisième fois, nous nous sommes référés à la Confessio, car ce que nous révélons ici arrive à ceux qui en sont dignes pour leur bien ; mais aux indignes cela ne peut, grâce à Dieu, guère servir . Car de même que nos portes se sont, après tant d'années, ouvertes de manière merveilleuse, de même une porte s'ouvrira pour l'Europe une fois que la maçonnerie sera dégagée, porte qui est déjà visible et impatientement attendue par un grand nombre.

Au matin, nous ouvrîmes la porte et une crypte apparut, de sept côtés et angles, chaque côté mesurant cinq pieds sur huit de hauteur. Cet hypogée, bien que jamais éclairé par le soleil, était clairement illuminé grâce à un autre (soleil) qui en avait été instruit par lui et qui se trouvait en haut, au centre de la voûte. Au milieu, en guise de pierre tombale, avait

été placé un autel circulaire avec une plaquette de laiton portant l'inscription suivante :  
A.C.R.C. Hoc universi compendium vivus mihi sepulcrum feci.

Autour du premier cercle : *Jesus mihi omnia.* (Jésus est tout pour moi)

Au milieu , quatre figures inscrites dans des cercles, portant chacune l'une des devises suivantes :

1. Nequaquam Vacuum. (le vide n'existe pas)
2. Legis Jugum. (joug de la loi)
3. Libertas Evangelii (liberté de l'Évangile)
4. Dei Gloria Intacta. (la Gloire de Dieu est intacte)

Alors les frères s'agenouillèrent tous ensemble et remercièrent le Dieu Tout-Puissant.

Sur chacune des 7 faces de la cellule se trouvait une petite porte donnant accès à un certain nombre de boîtes renfermant tous. Les livres de l'ordre. Un des coffrets contenait des miroirs de diverses vertus, des clochettes, des lampes allumées, d'étranges chants artificiels (peut-être la T.S.P. moderne). Dans l'ensemble tout était organisé de manière à pouvoir reconstituer l'Ordre, au cas où celui-ci disparaîtrait dans les siècles à venir. En déplaçant l'autel on découvrit une grosse plaque de cuivre jaune qui, après avoir été soulevée, laissa apercevoir le corps glorieux et intact de C.R.C., sans la moindre décomposition, avec tous les ornements et attributs de l'Ordre, tenant dans sa main un petit livre de parchemin intitulé T, dont les caractères étaient en or. Ce document, le plus sérieux après la Bible, ne devait pas être divulgué trop facilement. A la fin de ce petit opuscule on pouvait lire l'Éloge suivant « C.R.C. est issu d'une noble et illustre famille allemande ; il eut le privilège, durant tout un siècle, d'être instruit par révélation divine ; grâce à son intuition très subtile et sans égale et à un labeur inlassable il atteignit la compréhension des mystères divins et humains les plus secrets. Il fut admis à l'enseignement des mystères au cours de ses voyages en Arabie et en Afrique. Cette science ne convenait pas à son siècle ; mais il eut la charge de la conserver pour la postérité. Pour la transmission de cet art, il choisit des héritiers à grand coeur, fidèles et dévoués, pour leur léguer sa science des choses passées, présentes et futures et il décida que cette science, le résumé de toutes ses connaissances acquises, serait retrouvée après un intervalle de 120 années qui suivraient sa mort et son ensevelissement secret.

Après avoir vérifié tout le contenu de la cellule, on remit en place la plaque de cuivre et l'autel ; la porte du caveau fut à nouveau scellée et les frères se séparèrent, avec une foi accrue par le spectacle miraculeux qu'ils venaient de contempler, en laissant tous ces trésors aux héritiers naturels et en attendant l'opinion et la réponse des savants aussi bien que des ignorants. Le manifeste continue en disant qu'il y aura une réforme générale divine et humaine. C'est le désir des frères et de tous les autres aussi ; entre temps la fraternité augmentera en nombre et en considération, se partageant dans l'humilité et l'amour les trésors philosophiques, facilitant par là tous les travaux dans le monde, ne marchant plus en aveugle, au milieu des merveilles créées par Dieu.

La suite du manifeste expose en ces termes une profession de foi à l'usage des chrétiens

: « Nous croyons en Jésus-Christ nous avons deux sacrements tels qu'ils ont été établis et rituellement réglés par l'église primitive rénovée. « En politique, nous reconnaissons l'Empire Romain et la « Quarta Monarchia » comme étant notre chef et celui des chrétiens. Ayant été initiés aux transformations futures, nous désirons de tout coeur les faire connaître à tous les savants qui croient en Dieu. Nous sommes dépositaires de ce manuscrit dont aucune puissance, hormis le Dieu unique, ne peut nous faire dessaisir ; aussi apporterons-nous notre aide occulte à la Bonne cause, selon Ses vues et Ses desseins.

Notre Dieu n'est pas aveugle comme le fétiche des païens ; Il anime et éclaire l'église. Notre philosophie n'est pas nouvelle, mais telle qu'Adam la reçut après la chute et telle que Moïse et Salomon l'ont mise en pratique. Elle ne doit donc pas être mise en doute ou opposée à d'autres opinions La vérité est une, toujours semblable à elle-même, en harmonie avec Jésus-Christ qui est l'image du 'Père. Il ne doit pas être dit : « Hoc non per philosophiam verum est sed per theologiam » car partout où philosophes (Platon, Aristote, Pythagore, etc.) et théologiens (Enoch, Abraham, Moïse, Salomon, etc.), sont d'accord avec le grand livre des miracles, ils sont, les uns et les autres, également rapprochés du grand centre lumineux qu'est la vérité.

Mais à notre époque où la fabrication athée et damnée de l'Or a pris une grande extension, certaines créatures, abusant de la crédulité publique, affirment et réussissent malheureusement à faire croire que la transmutation des métaux constitue le summum de la Philosophie. Dieu mériterait, selon eux, d'autant mieux être adoré qu'Il ferait de plus grandes quantités de lingots d'or aussi tentent-elles tout pour le fléchir par la prière et par des exercices de piété véritablement maladifs. Par les présentes, nous déclarons hautement que cette conception est fausse, très éloignée de la philosophie vraie où la fabrication de l'or n'est qu'un accessoire, un simple Parangon.

D'accord avec le Père C.R.C., nous invitons tous les savants d'Europe à lire notre Fama et la Confession rédigés en cinq langues différentes ; qu'ils veuillent bien étudier attentivement ces deux documents et méditer avec impartialité sur leurs conceptions scientifiques personnelles, puis nous faire connaître leurs conclusions soit sous la forme imprimée, soit *communicato consilio*, soit encore à titre purement privé.

Bien que nous conservions actuellement l'anonymat et que nous nous abstenions de mentionner le lieu de nos réunions, la réponse de chacun n'en viendra pas moins certainement jusqu'à nous. Bien mieux, tout signataire peut être assuré qu'il entrera en relation avec l'un d'entre nous, soit verbalement, soit par écrit. Tout homme qui se fera de nous une opinion raisonnable et sincère éprouvera du bonheur dans ses biens, dans son corps et dans son âme. Quant aux fourbes et aux êtres cupides, avides d'argent, loin de nous porter préjudice, ils iront eux-mêmes au-devant des plus grands et des plus extrêmes dangers. Notre édifice, que cent mille témoins ont vu de près, demeurera pour l'éternité intact, en restant invisible pour le monde athée.

*Sub umbra alarum tuarum Jehova  
(A l'ombre de tes ailes Jehovah).*

**ICI FINIT LE FAMA FRATERNITATIS.**



# CONFESSIO FRATERNITATIS

1615

## CHAPITRE PREMIER

N'interprétez pas prématurément et ne jugez point avec parti pris le tableau de notre Fraternité tel qu'il est exposé dans le présent manifeste, la Fama Fraternitatis. En présence de la décadence de la civilisation, Jéhovah a cherché à sauver l'humanité en révélant aux hommes de bonne volonté les secrets que, précédemment, il avait réservé pour ses élus.

Cette sagesse acquise permettra à l'homme vraiment pieux d'être sauvé, tandis que les malheurs s'abattront, multipliés, sur tous les impies. Au moment où fut promulgué dans la Fama le véritable but de notre Ordre, il a surgi des malentendus par lesquels on nous accuse fausement d'hérésie et de trahison. Nous espérons que ce document nous réhabilitera en incitant les savants d'Europe à se joindre à nous pour la propagande de la connaissance de Dieu selon la volonté de notre illustre fondateur.

## CHAPITRE II

Maints esprits se prétendent amplement satisfaits de la philosophie ordinaire de notre époque. Nous la déclarons fausse et appelée à disparaître par sa propre faiblesse. Mais de même que la Nature nous donne un remède pour chaque maladie, ainsi notre Fraternité pourvoit à toutes les infirmités des divers systèmes philosophiques existants. La philosophie secrète des R.C. est basée sur la connaissance de la totalité des facultés sciences et arts. Notre système de révélation divine qui s'occupe beaucoup de théologie et de médecine, mais peu de jurisprudence, nous permet d'étudier les cieux et la Terre et, en particulier, l'homme, dans la nature duquel se trouve enfoui le grand secret. Si les savants auxquels nous faisons appel se joignent à nous, nous leur révélerons des secrets insoupçonnés, les merveilles du travail caché de la Nature.

## CHAPITRE III

Nous ne pouvons malheureusement décrire en entier les beautés de notre Fraternité, car nous risquons, d'une part, d'éblouir les ignorants par des explications dépassant leur conception et, d'autre part, de voir ridiculiser par le vulgaire des mystères qu'il ne comprendrait pas. Nous craignons aussi que certains esprits ne soient déconcertés par la portée de notre proclamation : ne comprenant pas les merveilles de ce sixième âge, ils n'ont pas la perception des grands changements à venir, tout comme l'aveugle vivant dans un monde de lumière ne peut s'en rendre compte qu'au moyen d'un des autres sens, le toucher.

## CHAPITRE IV

Nous croyons fermement que grâce à de longues méditations sur les inventions de l'esprit humain et sur les mystères de la vie, grâce à la coopération des anges et des esprits, enfin par son expérience et ses laborieuses observations personnelles, notre bien-aimé Père Christian R.-C. a été pleinement illuminé par la sagesse divine. Aussi pouvons-nous affirmer que si toutes les publications du monde entier venaient à se perdre, ou les fondations de la science à s'écrouler, la Fraternité des R.-C. serait à même de rétablir la structure intellectuelle du monde sur une base de vérité et d'intégrité divines. En présence de l'étendue et de la profondeur de cette connaissance, les esprits désireux d'en comprendre les mystères n'ont pas, généralement, les moyens d'atteindre directement à cette sagesse ; ils y parviendront par des efforts successifs. Aussi, notre Fraternité comprend-elle un certain nombre de grades que chacun doit franchir pour avancer pas à pas vers le Grand Arcane.

Puisqu'il a plu à Dieu de nous éclairer par Son sixième luminaire. n'est-il pas préférable de chercher la vérité de cette manière, plutôt que de s'égarer dans le labyrinthe de l'ignorance, humaine ?

Tous ceux qui acquièrent cette connaissance se rendent maîtres de tous les arts et de tous les métiers il n'existe pour eux aucun secret et toutes les belles oeuvres du passé, du présent et de l'avenir leur sont accessibles. Le monde entier devient pour eux comme un livre ouvert ; il n'y aura plus aucune contradiction entre la science et la théologie. Réjouis-toi, ô humanité le moment est venu où Dieu décrète l'agrandissement et la prospérité de notre Fraternité ce travail, nous l'entreprenons avec joie.

Le portail de la sagesse s'est actuellement ouvert au monde ; mais les Frères ne pourront se faire connaître qu'à ceux qui méritent ce privilège car il nous est interdit de révéler notre connaissance, même à nos propres enfants. Le droit d'accéder aux vérités spirituelles ne s'obtient pas par héritage, il doit s'acquérir par la pureté de l'âme.

## CHAPITRE V

Bien qu'on puisse nous accuser d'indiscrétion, puisque nous offrons si librement nos trésors, sans faire de distinction entre le devin, le sage, le prince, le paysan, nous affirmons que nous ne trahissons pas votre confiance. La publication de notre Fama n'est compréhensible que pour ceux qui ont droit à l'initiation ; notre société même ne peut être découverte par la curiosité des chercheurs, mais seulement par les penseurs sérieux et sanctifiés. Si notre Fama a paru en cinq langues mères, c'est afin que les justes de tous pays puissent nous connaître, fussent-ils en dehors de la catégorie des savants. Les indignes auront beau se présenter à nos portes et en réclamer l'entrée ; Dieu nous a interdit d'écouter leur voix. Il nous enveloppe de Ses nuées en nous donnant Sa protection et nous met ainsi à l'abri du danger.

Dieu a également décidé que les membres de l'Ordre des R-C ; ne pourront être aperçus par aucun oeil humain tant qu'il n'aura pas reçu l'énergie visuelle de l'aigle. Nous engageons encore à réformer les gouvernements de l'Europe pour leur donner la forme du système appliqué par les philosophes de Damcar. Tout homme désireux d'acquérir la connaissance en recevra proportionnellement à son degré de compréhension.

Les règles de la fausse théologie seront abolies, et Dieu fera connaître Sa volonté par Ses philosophes élus.

## CHAPITRE VI

Dans le but d'abrèger, il suffit de dire que notre Père C.R.C., né au XIII<sup>e</sup> siècle, mourut à l'âge de 106 ans, nous laissant la tâche de répandre dans le monde entier la doctrine de la religion philosophique. Notre Fraternité est à la disposition de tous ceux qui cherchent sincèrement la vérité ; mais nous prévenons publiquement les hypocrites et les impies qu'ils sont hors d'état de nous trahir et de nous nuire, car notre Fraternité est sous la protection effective de Dieu ; tous ceux qui chercheraient à lui faire tort verraient leurs mauvais desseins se retourner contre eux-mêmes, tandis que les trésors de notre Fraternité resteront inviolés pour être utilisés par le Lion (le Christ), lorsqu'il viendra établir Son royaume.

## CHAPITRE VII

Nous déclarons qu'avant la fin du monde Dieu fera jaillir un grand flot de lumière spirituelle pour alléger nos souffrances. Tout ce qui aura obscurci ou vicié les arts, les religions et les gouvernements humains et qui gêne même le sage dans la recherche du réel, sera mis au grand jour, afin que chacun puisse recueillir le fruit de la vérité. Sans aucunement nous mettre en cause, on admettra que ces réformes sont les résultats du progrès. La Fraternité des R.-C. ne prétend pas accaparer la gloire de cette vaste réforme divine, car bien d'autres individualités honnêtes, sincères et sages, étrangères à notre fraternité, contribueront par leur intelligence et leurs écrits à en hâter l'avènement.

## CHAPITRE VIII

Personne ne doit douter, affirmons-nous, que Dieu a envoyé des messagers en dévoilant des indices célestes, tels que les nouvelles étoiles du Serpent et du Cygne pour annoncer la venue d'un grand conseil des Élus. Cela prouve que Dieu manifeste dans la Nature visible pour le petit nombre sachant discerner les signes et symboles de tout ce qui doit arriver. Dieu a donné à l'homme deux yeux, deux narines, deux oreilles, mais une seule langue, tandis que les trois premiers organes perçoivent la sagesse de la Nature dans l'esprit, la langue seule est capable de la traduire. De tous temps il y a eu des êtres illuminés qui ont vu, senti, entendu la volonté de Dieu, et il adviendra bientôt que ceux qui ont vu, senti, entendu élèveront la voix et révéleront la vérité ; mais auparavant le monde devra se débarrasser des intoxications de la fausse science et de la fausse théologie en ouvrant son cœur à la vertu et à l'entendement ; c'est alors qu'il pourra saluer le soleil levant du vrai, du beau, du bien.

## CHAPITRE IX

Nous avons une écriture magique, reproduction de ce divin alphabet avec lequel Dieu a transcrit Sa volonté sur la nature terrestre et céleste. Avec ce nouveau langage nous lisons la volonté de Dieu pour toutes Ses créatures ; aussi, de même que les astronomes prédisent les éclipses, ainsi nous pronostiquons les obscurations de l'église et leur durée. Notre langage est semblable à celui d'Adam et d'Enoch avant la chute et bien que nous compre-

nions ces mystères et sachions les expliquer dans cette langue sacrée, nous ne pouvons en faire autant en latin, qui est une langue contaminée par la confusion de Babylone.

## CHAPITRE X

Malgré certaines personnalités puissantes qui nous sont hostiles et nous entravent motif pour lequel nous gardons l'incognito nous exhortons tous ceux qui voudraient adhérer à notre Fraternité d'étudier sans cesse les écritures sacrées ; en le faisant, ils ne pourront être loin de nous. Cela ne veut pas dire de citer la Bible à tous propos ; mais ils doivent rechercher sa signification véridique et éternelle, que découvrent rarement les théologiens, les scientifiques ou mathématiciens par la suite de l'aveuglement dû à l'esprit de ces sociétés. Nous prétendons que, depuis le commencement du monde, l'homme n'a jamais reçu de meilleur livre que la sainte Bible. Béni soit celui qui la possède, doublement béni celui qui en fait sa lecture, plus encore celui qui s'y conforme.

## CHAPITRE XI

Nous désirons ardemment faire comprendre l'exposé que nous avons fait dans la Fama Fraternitatis de la question de la transmutation des métaux et de la Panacée. Tout en admettant que ces deux opérations puissent être réalisées par l'homme, nous craignons que certains grands esprits ne se fourvoient dans la vraie recherche de la connaissance et de l'entendement, pour se limiter à celle de la transmutation des métaux. Lorsqu'on donne à l'homme le pouvoir de guérir, d'éviter la pauvreté, d'atteindre aux dignités mondaines, il est inévitablement assailli par de nombreuses tentations, et à moins de posséder la vraie connaissance et une pleine compréhension, il deviendra une menace pour l'humanité. L'alchimiste qui réussit dans l'art de transmuter muer les métaux inférieurs peut faire bien du mal, à moins que son entendement ne soit aussi grand que la fortune qu'il s'est créée lui-même. Nous affirmons, par conséquent, que l'homme doit d'abord obtenir la connaissance, la vertu et l'entendement ; après cela, toutes choses pourront lui être accordées par surcroît.

## CHAPITRE XII

En matière de conclusion, nous vous exhortons de toute notre âme à rejeter tous les livres sans valeur de pseudo-alchimistes et philosophes (nombreux à cette époque), qui faussent l'idée de la Sainte-Trinité et trompent le crédule par des énigmes vides de sens. De tels hommes se confondent avec ceux qui cherchent le bien, ce qui rend la vérité difficile à discerner. Croyez-nous, la vérité est simple et ne saurait se dissimuler, tandis que la fausseté est compliquée, profondément cachée, orgueilleuse et sa connaissance factice ; semblant refléter un éclat divin, elle est souvent prise pour l'expression de la sagesse divine. Vous qui êtes sages, vous vous détournerez de ces faux enseignements et viendrez à nous, qui ne cherchons pas à posséder votre argent, mais vous offrons librement notre plus grand trésor.

Nous ne désirons pas vos biens, mais vous faire partager les nôtres. Nous ne nous moquons pas des paraboles ; au contraire, nous vous invitons à comprendre toutes les paraboles et tous les secrets ; nous ne demandons pas que vous nous receviez, mais nous vous invitons à venir dans nos palais royaux, non pas de notre propre mouvement, mais de par

la volonté de l'Esprit Divin, sur le désir de notre tout bienveillant Père R.-C. et pour les besoins de votre vie présente, qui sont si grands.

### CHAPITRE XIII

Notre position vis-à-vis de vous étant ainsi bien définie, puisque nous reconnaissons le Christ, nous vouons notre existence à la vraie philosophie et à une vie faite de dignité, et nous invitons journellement et admettons dans notre Fraternité les plus dignes de toutes nationalités, appelés plus tard à partager avec nous la lumière divine. Ne voudriez-vous pas vous joindre à nous pour vous perfectionner dans le développement de tous les arts et rendre service au monde ? Si vous faites ce pas en avant, les trésors du monde entier vous seront donnés un jour et l'obscurité qui enveloppe la connaissance humaine par suite de la vanité des arts et des sciences matérielles sera dissipée à tout jamais.

### CHAPITRE XIV

Nous avertissons à nouveau ceux qui se laisseraient fasciner par le scintillement de l'or ou ceux qui, tout en étant intègres, à présent, pourraient plus tard devenir victimes des grandes richesses et mener une vie paresseuse et mondaine, de ne pas venir troubler notre silence sacré par leurs clameurs. Bien qu'il existe un remède guérissant toutes les maladies et donnant à tous les hommes la sagesse, il est toutefois contraire à la volonté de Dieu que les hommes atteignent à l'entendement par des moyens autres que la vertu, le travail et l'intégrité. Il ne nous est pas permis de nous manifester à qui que ce soit, excepté si c'est la volonté de Dieu. Ceux qui croiraient partager nos richesses spirituelles, en dépit de Sa Volonté ou sans Sa consécration, s'apercevront qu'ils perdront plus vite leur voie à nous chercher qu'à atteindre au bonheur en nous trouvant.

FIN DE LA CONFESSIO FRATERNITATIS



LES NOCES CHYMIQUES DE  
CHRISTIAN ROZENKRUTZ  
(1616)

ANNÉE 1459

*Les secrets perdent leur valeur ;  
la profanation détruit la grâce.  
Donc : ne jette pas les perles aux porcs,  
et ne fais pas à un âne un lit de roses.*

STRASBOURG

Chez les Héritiers de feu Lazare Zetzner  
Année M.DC.XVI

# PREMIER JOUR

Un soir, quelque temps avant Pâques, j'étais assis devant ma table et je m'entretenais, selon mon habitude, longuement avec mon Créateur, dans une humble prière. Je méditais profondément les grands secrets, que le Père de la Lumière, dans sa majesté, m'a laissé contempler en grand nombre, plein du désir de préparer dans mon cœur un pain azyme sans tache, avec l'aide de mon agneau de Pâques bien-aimé. Soudain le vent vint à souffler avec tant de violence qu'il me sembla que la montagne dans laquelle ma demeure était creusée, s'écroulerait sous la rafale.

Cependant, comme cette tentative du diable, qui m'a accablé de bien des peines, resta sans succès, je repris courage et persévèrai dans ma méditation. Tout à coup je me sens touché au dos ; j'en fus si effrayé que je n'osai me retourner, quoiqu'en même temps j'en ressentisse une joie comme la faiblesse humaine n'en peut connaître que dans de semblables circonstances.

Comme on continuait à me tirer par mes vêtements, à plusieurs reprises, je finis cependant par me retourner et je vis une femme admirablement belle, vêtue d'une robe bleue parsemée délicatement d'étoiles d'or, tel le ciel. Dans sa main droite elle tenait une trompette en or, sur laquelle je lus aisément un nom, que l'on me défendit de révéler par la suite ; dans sa main gauche elle serrait un gros paquet de lettres, écrites dans toutes les langues, qu'elle devait distribuer dans tous les pays comme je l'ai su plus tard. Elle avait des ailes grandes et belles, couvertes d'yeux sur toute leur étendue ; avec ces ailes elle s'élançait et volait plus vite que l'aigle.

Peut-être aurais-je pu faire d'autres remarques encore, mais, comme elle ne resta que très peu de temps près de moi tandis que j'étais encore plein de terreur et de ravissement, je n'en vis pas davantage. Car, dès que je me retournai, elle feuilleta son paquet de lettres, en prit une et la déposa sur la table avec une profonde révérence ; puis elle me quitta sans m'avoir dit une parole. Mais en prenant son essor, elle sonna de sa trompette avec une telle force que la montagne entière en résonna et que je n'entendis plus ma propre voix pendant près d'un quart d'heure.

Ne sachant quel parti prendre dans cette aventure inattendue, je tombai à genoux et priai mon Créateur qu'il me sauvegardât de tout ce qui pourrait être contraire à mon salut éternel. Tout tremblant de crainte je pris alors la lettre et je la trouvai plus pesante que si elle avait été toute en or. En l'examinant avec soin, je découvris le sceau minuscule qui la fermait et qui portait une croix délicate avec l'inscription : *In hoc signo + vinces.*

Dès que j'eus aperçu ce signe je repris confiance car ce sceau n'aurait pas plu au diable qui certes n'en faisait pas usage. Je décachetai donc vivement la lettre et je lus les vers suivants, écrits en lettres d'or sur champ bleu :

*Aujourd'hui, aujourd'hui, aujourd'hui,  
Ce sont les noces du roi ;  
Si tu es né pour y prendre part  
Elu par Dieu pour la joie,  
Va vers la montagne*

*Qui porte trois temples  
Voir les événements.  
Prends garde à toi,  
Examine-toi toi-même.  
Si tu ne t'es pas purifié assidûment  
Les noces te feront dommage.  
Malheur à qui s'attarde là-bas.  
Que celui qui est trop léger s'abstienne.*

Au-dessous comme signature :

*Sponsus et Sponsa.*

A la lecture de cette lettre je faillis m'évanouir ; mes cheveux se dressèrent et une sueur froide baigna tout mon corps. Je comprenais bien qu'il était question du mariage qui m'avait été annoncé dans une vision formelle sept ans auparavant ; je l'avais attendu et souhaité ardemment pendant longtemps et j'en avais trouvé le terme en calculant soigneusement les aspects de mes planètes ; mais jamais je n'avais soupçonné qu'il aurait lieu dans des conditions si graves et si dangereuses.

En effet, je m'étais imaginé que je n'avais qu'à me présenter au mariage pour être accueilli en convive bienvenu et voici que tout dépendait de l'élection divine. Je n'étais nullement certain d'être parmi les élus ; bien plus, en m'examinant, je ne trouvais en moi qu'inintelligence et ignorance des mystères, ignorance telle que je n'étais même pas capable de comprendre le sol que foulait mes pieds et les objets de mes occupations journalières ; à plus forte raison je ne devais pas être destiné à approfondir et à connaître les secrets de la nature. A mon avis, la nature aurait pu trouver partout un disciple plus méritant, à qui elle eût pu confier son trésor si précieux, quoique temporel et périssable. De même je m'aperçus que mon corps, mes mœurs extérieures et l'amour fraternel pour mon prochain n'étaient pas d'une pureté bien éclatante ; ainsi, l'orgueil de la chair perçait encore par sa tendance vers la considération et la pompe mondaines et le manque d'égards pour mon prochain. J'étais encore constamment tourmenté par la pensée d'agir pour mon profit, de me bâtir des palais, de me faire un nom immortel dans le monde et autres choses semblables.

Mais ce furent surtout les paroles obscures, concernant les trois temples, qui me donnèrent une grande inquiétude ; mes méditations ne parvinrent pas à les éclaircir, et, peut-être, ne les aurais-je jamais comprises si la clef ne m'en avait été donnée d'une manière merveilleuse. Ballotté ainsi entre la crainte et l'espérance, je pesais le pour et le contre ; mais je n'arrivais qu'à constater ma faiblesse et mon impuissance. Me sentant incapable de prendre une décision quelconque, rempli d'effroi par cette invitation, je cherchai enfin une solution par ma voie habituelle, la plus certaine : je m'abandonnai au sommeil après une prière sévère et ardente, dans l'espoir que mon ange voudrait m'apparaître avec la permission divine pour mettre un terme à mes doutes, ainsi que cela m'avait été déjà accordé quelques fois auparavant. Et il en fut encore ainsi, à la louange de Dieu, pour mon bien et pour l'exhortation et l'amendement cordial de mon prochain.

Car, à peine m'étais-je endormi, qu'il me sembla que j'étais couché dans une tour sombre avec une multitude d'autres hommes ; et, là, attachés à de lourdes chaînes nous grouillions

comme des abeilles sans lumière, même sans la plus faible lueur ; et cela aggravait encore notre affliction. Aucun de nous ne pouvait voir quoi que ce fut et cependant j'entendais mes compagnons s'élever constamment les uns contre les autres, parce que la chaîne de l'un était tant soit peu plus légère que celle de l'autre ; sans considérer qu'il n'y avait pas lieu de se mépriser beaucoup mutuellement, car nous étions tous de pauvres sots.

Après avoir subi ces peines pendant assez longtemps, nous traitant réciproquement d'aveugles et de prisonniers, nous entendîmes enfin sonner de nombreuses trompettes et battre le tambour avec un tel art que nous en fûmes apaisés et réjouis dans notre croix. Pendant que nous écoutions, le toit de la tour fut soulevé et un peu de lumière put pénétrer jusqu'à nous. C'est alors que l'on put nous voir tomber les uns sur les autres, car tout ce monde remuait en désordre, de sorte que celui qui nous dominait tantôt était maintenant sous nos pieds. Quant à moi, je ne restai pas inactif non plus mais je me glissai parmi mes compagnons et, malgré mes liens pesants, je grimpai sur une pierre dont j'avais réussi à, m'emparer ; mais là aussi je fus attaqué par les autres et je les repoussai en me défendant de mon mieux des mains et des pieds. Nous étions convaincus que nous serions tous libérés mais il en fut autrement.

Lorsque les Seigneurs qui nous regardaient d'en haut par l'orifice de la tour se furent égayés quelque peu de cette agitation et de ces gémissements, un vieillard tout blanc nous ordonna de nous taire, et, dès qu'il eut obtenu le silence, il parla, si ma mémoire est fidèle, en ces termes :

*Si le pauvre genre humain  
Voulait ne pas se révolter,  
Il recevrait beaucoup de biens  
D'une véritable mère,  
Mais refusant d'obéir,  
Il reste avec ses soucis,  
Et demeure prisonnier.  
Toutefois, ma chère mère ne veut pas  
Leur tenir rigueur pour leur désobéissance ;  
Et laisse ses biens précieux  
Arriver à la lumière trop souvent,  
Quoiqu'ils y parviennent très rarement,  
Afin qu'on les apprécie ;  
Sinon on les considère comme fables.  
C'est pourquoi, en l'honneur de la fête,  
Que nous célébrons aujourd'hui,  
Pour qu'on lui rende grâce plus souvent  
Elle veut faire une bonne œuvre.  
On descendra la corde ;  
Celui qui s'y suspendra  
Sera délivré.*

A peine eut-il achevé ce discours, que la vieille dame ordonna à ses serviteurs de lancer la corde dans la tour à sept reprises et de la ramener avec ceux qui auront pu la saisir.

Oh Dieu ! que ne puis-je décrire avec plus de force l'angoisse qui nous étreignit alors, car nous cherchions tous à nous emparer de la corde et par cela même nous nous en empêchions mutuellement. Sept minutes s'écoulèrent, puis une clochette tinta ; à ce signal les serviteurs ramenèrent la corde pour la première fois avec quatre des nôtres. A ce moment j'étais bien loin de pouvoir saisir la corde, puisque, pour mon grand malheur, j'étais monté sur une pierre contre la paroi de la tour, comme je l'ai dit ; de cet endroit je ne pouvais saisir la corde qui descendait au milieu.

La corde nous fut tendue une seconde fois ; mais beaucoup parmi nous avaient des chaînes trop lourdes et des mains trop délicates pour y rester accrochés, et, en tombant ils en entraînaient beaucoup d'autres qui se seraient peut-être maintenus. Hélas ! j'en vis qui, ne pouvant se saisir de la corde en arrachaient d'autres, tant nous fûmes envieux dans notre grande misère. Mais je plaignis surtout ceux qui étaient tellement lourds que leurs mains s'arrachèrent de leurs corps sans qu'ils parvinssent à monter.

Il arriva donc qu'en cinq allées et venues, bien peu furent délivrés ; car à l'instant même où le signal était donné, les serviteurs ramenaient la corde avec une telle rapidité que la plupart de ceux qui l'avaient saisie tombaient les uns sur les autres. La cinquième fois notamment la corde fut retirée à vide de sorte que beaucoup d'entre nous, dont moi-même désespérais de leur délivrance ; nous implorâmes donc Dieu pour qu'il eût pitié de nous et nous sortit de cette ténèbre puisque les circonstances étaient propices ; et quelques-uns ont été exaucés.

Comme la corde balançait pendant qu'on la retirait elle vint à passer près de moi, peut-être par la volonté divine ; je la suivis au vol et m'assis par-dessus tous les autres ; et c'est ainsi que j'en sortis contre toute attente. Ma joie fut telle que je ne sentis pas les blessures qu'une pierre aiguë me fit à la tête pendant la montée ; je ne m'en aperçus qu'au moment où, à mon tour, je dus aider les autres délivrés à retirer la corde pour la septième et dernière fois ; alors, par l'effort déployé, le sang se répandit sur tous mes vêtements, sans que je le remarquasse, dans ma joie.

Après ce dernier retrait de la corde, ramenant un plus grand nombre de prisonniers, la dame chargea son très vieux fils (dont l'âge m'étonnait grandement) d'exhorter les prisonniers restant dans la tour ; celui-ci, après une courte réflexion, prit la parole comme suit :

*Chers enfants*

*Qui êtes là-bas,*

*Voici terminé*

*Ce qui était prévu depuis longtemps.*

*Ce que la grâce de ma mère*

*A accordé à vos frères*

*Ne leur enviez point.*

*Des temps joyeux viendront bientôt,*

*Où tous seront égaux ;*

*Il n'y aura plus ni pauvre ni riche.*

*Celui à qui on a commandé beaucoup*

*Devra apporter beaucoup,*

*Celui à qui on a confié beaucoup*

*Devra rendre des comptes sévères.  
Cessez donc vos plaintes amères ;  
Qu'est-ce que quelques jours.*

Dès qu'il eût achevé ce discours, la toiture fut replacée sur la tour. Alors l'appel des trompettes et des tambours retentit de nouveau, mais leur éclat ne parvenait pas à dominer les gémissements des prisonniers de la tour qui s'adressaient à tous ceux qui étaient dehors ; et cela me fit venir les larmes aux yeux.

La vieille dame prit place à côté de son fils sur le siège disposé à son intention et fit compter les délivrés. Quand elle en eut appris le nombre et l'eut marqué sur une tablette en or, elle demanda le nom de chacun qui fut noté par un page. Elle nous regarda ensuite, soupira et dit à son fils (ce que j'entendis fort bien) :

*Ah ! que je plains les pauvres hommes dans la tour ; puisse Dieu me permettre de les délivrer tous.*

Le fils répondit :

*Mère, Dieu l'a ordonné ainsi et nous ne devons pas lui désobéir. Si nous étions tous seigneurs et possesseurs des biens de la terre, qui donc nous servirait quand nous sommes à table ?.*

A cela, sa mère ne répliqua rien.

Mais bientôt elle reprit :

*Délivrez donc ceux-ci de leurs chaînes.*

Cela fut fait rapidement et l'on me débarrassa presque le dernier. Alors, quoiqu'ayant observé d'abord la façon de se comporter de mes compagnons, je ne pus me retenir de m'incliner devant la vieille dame et de remercier Dieu, qui, par son intermédiaire, avait bien voulu me transporter de la ténèbre à la lumière, dans sa grâce paternelle. Les autres suivirent mon exemple et la dame s'inclina.

Enfin chacun reçut comme viatique une médaille, commémorative en or ; elle portait sur l'endroit l'effigie du soleil levant, sur l'envers, si ma mémoire est fidèle, les trois lettres D. L. S.<sup>1</sup>

Puis on nous congédia en nous exhortant à servir notre prochain pour la louange de Dieu, et à tenir secret ce qui nous avait été confié ; nous en fîmes la promesse et nous nous séparâmes.

Or, je ne pouvais marcher qu'avec difficulté, à cause des blessures produites par les anneaux qui m'avaient encerclé les pieds et je boitais des deux jambes. La vieille dame s'en aperçut, en rit, me rappela et me dit :

*Mon fils, ne t'attriste pas pour cette infirmité, mais souviens-toi de tes faiblesses et remercie Dieu qui t'a-laisse parvenir à cette lumière élevée, tandis que tu séjournes encore en ce monde, dans ton imperfection ; supporte ces blessures en souvenir de moi.*

A ce moment, les trompettes sonnèrent inopinément ; j'en fus tellement saisi que je

m'éveillai. C'est alors seulement que je m'aperçus que j'avais rêvé. Toutefois, j'avais été si fortement impressionné que ce songe me préoccupe encore aujourd'hui et qu'il me semble que je sens encore les plaies de mes pieds.

En tous cas, je compris que Dieu me permettait d'assister aux noces occultes ; je lui en rendis grâce, en sa majesté divine, dans ma foi filiale, et je le priai de me garder toujours dans sa crainte, de remplir quotidiennement mon cœur de sagesse et d'intelligence et de me conduire enfin, par sa grâce, jusqu'au but désiré, malgré mon peu de mérite.

Puis je me préparai au voyage ; je me vêtis de ma robe de lin blanche et je ceignis un ruban couleur de sang passant sur les épaules et disposé en croix. J'attachai quatre roses rouges à mon chapeau, espérant que tous ces signes distinctifs me feraient remarquer plus vite dans la foule. Comme aliment, je pris du pain, du sel et de l'eau ; j'en usai par la suite dans certains cas, à plusieurs reprises, non sans utilité, en suivant le conseil d'un sage.

Mais avant de quitter ma caverne, prêt pour le départ et paré de mon habit nuptial, je me prosternai à genoux et priai Dieu qu'Il permît que tout ce qui allait advenir fût pour mon bien ; puis je Lui fis la promesse de me servir des révélations qui pourraient m'être faites, non pour l'honneur et la considération mondaines, mais pour répandre Son nom et pour l'utilité de mon prochain. Ayant fait ce vœu, je sortis de ma cellule, plein d'espoir et de joie.

## DEUXIÈME JOUR

A peine étais-je entré dans la forêt qu'il me sembla que le ciel entier et tous les éléments s'étaient déjà parés pour les noces ; je crus entendre les oiseaux chanter plus agréablement et je vis les jeunes cerfs sauter si joyeusement qu'ils réjouirent mon cœur et l'incitèrent à chanter. Je chantai donc à haute voix :

*Sois joyeux, cher petit oiseau ;*

*Pour louer ton créateur*

*Elève ta voix claire et fine,*

*Ton Dieu est très puissant ;*

*Il t'a préparé ta nourriture*

*Et te la donne juste en temps voulu,*

*Sois satisfait ainsi.*

*Pourquoi donc serais-tu chagrin,*

*Pourquoi t'irriter contre Dieu*

*De t'avoir fait petit oiseau ?*

*Pourquoi raisonner dans ta petite tête Parce qu'il ne t'a pas fait homme ?*

*Oh ! tais-toi, il a profondément médité cela,*

*Sois satisfait ainsi.*

*Que ferais-je, pauvre ver de terre*

*Si je voulais discuter avec Dieu ?*

*Chercherais-je à forcer l'entrée du ciel*

*Pour ravir le grand art par violence ?*

*Dieu ne se laisse pas bousculer ;  
Que l'indigne s'abstienne.  
Homme, sois satisfait.  
S'il ne t'a pas fait empereur  
N'en soit pas offensé ;  
Tu aurais peut-être méprisé son nom  
Et de cela seul il se soucie.  
Les yeux de Dieu sont clairvoyants ;  
Il voit au fond de ton cœur  
Donc tu ne le tromperas pas.*

Et mon chant, partant du fond de mon cœur se répandit à travers la forêt en résonnant de toutes parts. Les montagnes me répétèrent les dernières paroles au moment où, sortant de la forêt, j'entrais dans une belle prairie. Sur ce pré s'élançaient trois beaux cèdres dont les larges rameaux projetaient une ombre superbe. Je voulus en jouir aussitôt car malgré que je n'eusse pas fait beaucoup de chemin, j'étais accablé par l'ardeur de mon désir ; je courus donc aux arbres pour me reposer un peu.

Mais en approchant de plus près j'aperçus un écriteau fixé à un arbre et voici les mots écrits en lettres élégantes que je lus :

*Etranger, salut : Peut-être as-tu entendu parler des Noces du Roi, dans ce cas, pèse exactement ces paroles : Par nous, le Fiancé t'offre le choix de quatre routes, par toutes lesquelles tu pourras parvenir au Palais du Roi, à condition de ne pas t'écarter de sa voie. La première est courte, mais dangereuse, elle passe à travers divers écueils que tu ne pourras éviter qu'à grand peine ; l'autre, plus longue, les contourne, elle est plane et facile si à l'aide de l'aimant tu ne te laisses détourner, ni à droite, ni à gauche. La troisième est en vérité la voie royale, divers plaisirs et spectacles de notre Roi te rendent cette voie agréable. Mais à peine un sur mille peut arriver au but par celle-là. Par la quatrième, aucun homme ne peut parvenir au Palais du Roi, elle est rendue impossible car elle consume et ne peut convenir qu'aux corps incorruptibles. Choisis donc parmi ces trois voies celle que tu veux, et suis la avec constance. Sache aussi que quelle que soit celle que tu as choisie, en vertu d'un Destin immuable, tu ne peux abandonner ta résolution, et revenir en arrière sans le plus grand danger pour ta vie.*

*Voilà ce que nous avons voulu que tu saches, mais prends garde aussi d'ignorer que tu déploreras d'avoir suivi cette voie pleine de périls : En effet s'il doit t'arriver de te rendre coupable du moindre délit contre les lois de notre Roi, je te prie pendant qu'il en est encore temps de retourner au plus vite chez toi, par le même chemin que tu as suivi pour venir .<sup>2</sup>*

Haec sunt quae te suavis eolvimus : sed heus cave ignores, quanto cum periculo te huic viae commiseris : nam si te vel minimi delicti contra Regis nostri leges nosti obnoxium : quaeso dum adhuc licet pereandem viam, qua accessisti : domum te confer quam citissime.

Dès que j'eus lu cette inscription, ma joie s'évanouit ; et après avoir chanté si joyeusement je me mis à pleurer amèrement ; car je voyais bien les trois routes devant moi. Je savais qu'il m'était permis d'en choisir une ; mais en entreprenant la route de pierres et de rocs, je m'exposais à me tuer misérablement dans une chute ; en préférant la voie longue je pouvais m'égarer dans les chemins de traverse ou rester en route pour toute autre cause dans ce long voyage. Je n'osais pas espérer non plus, qu'entre mille je serais précisément celui qui pouvait choisir la voie royale. La quatrième route s'ouvrait également devant moi ; mais elle était tellement remplie de feu et de vapeur que je ne pouvais en approcher, même de loin.

Dans cette incertitude je réfléchissais s'il ne valait pas mieux renoncer à mon voyage ; d'un part, je considérais mon indignité ; mais d'autre part, le songe me consolait par le souvenir de la délivrance de la tour, sans que je pusse cependant m'y fier d'une manière absolue. J'hésitais encore sur le parti à prendre, lorsque mon corps, accablé de fatigue, réclama sa nourriture. Je pris donc mon pain et le coupai. Alors une colombe, blanche comme la neige, perchée sur un arbre et dont la présence m'avait échappée jusqu'à ce moment, me vit et descendit ; peut-être en était-elle coutumière. Elle s'approcha tout doucement de moi et je lui offris de partager mon repas avec elle ; elle accepta, et cela me permit d'admirer sa beauté, tout à mon aise.

Mais un corbeau noir, son ennemi, nous aperçut ; il s'abattit sur la colombe pour s'emparer de sa part de nourriture, sans prêter la moindre attention à ma présence. La colombe n'eut d'autre ressource que de fuir et ils s'envolèrent tous deux vers le midi. J'en fus tellement irrité et affligé que je poursuivis étourdiment le corbeau insolent et je parcourus ainsi, sans y prendre garde, presque la longueur d'un champ dans cette direction ; je chassai le corbeau et je délivrai la colombe.

A ce moment seulement, je me rendis compte que j'avais agi sans réflexion ; j'étais entré dans une voie qu'il m'était interdit d'abandonner dorénavant sous peine d'une punition sévère. Je m'en serais consolé si je n'avais regretté vivement d'avoir laissé ma besace et mon pain au pied de l'arbre sans pouvoir les reprendre ; car dès que je voulais me retourner, le vent me fouettait avec tant de violence qu'il me jetait aussitôt à terre ; par contre en poursuivant mon chemin je ne sentais plus la tourmente. Je compris alors que m'opposer au vent, c'était perdre la vie.

Je me mis donc en route en portant patiemment ma croix, et, comme le sort en était jeté, je pris la résolution de faire tout mon possible pour arriver au but avant la nuit. Maintes fausses routes se présentaient devant moi ; mais je les évitai grâce à ma boussole, en refusant de quitter d'un pas le méridien, malgré que le chemin fût fréquemment si rude et si peu praticable que je croyais m'être égaré. Tout en cheminant, je pensais sans cesse à la colombe et au corbeau, sans parvenir à en comprendre la signification.

Enfin je vis au loin un portail splendide, sur une haute montagne ; je m'y hâtais malgré qu'il fût très, très éloigné de ma route, car le soleil venait de se cacher derrière les montagnes sans que j'eusse pu apercevoir une ville au loin. J'attribue cette découverte à Dieu seul qui aurait bien pu me laisser continuer mon chemin sans m'ouvrir les yeux, car j'aurais pu le dépasser facilement sans le voir.

Je m'en approchai, dis-je, avec la plus grande hâte et quand j'y parvins les dernières lueurs du crépuscule me permirent encore d'en distinguer l'ensemble.

Or c'était un Portail Royal admirable, fouillé de sculptures représentant des mirages et des objets merveilleux dont plusieurs avaient une signification particulière, comme je l'ai su plus tard. Tout en haut le fronton portait ces mots :

*LOIN D'ICI, ÉLOIGNEZ-VOUS PROFANES.* .<sup>3</sup>

avec d'autres inscriptions dont on m'a défendu sévèrement de parler.

Au moment où j'arrivai au portail, un inconnu, vêtu d'un habit bleu du ciel, vint à ma rencontre. Je le saluai amicalement et il me répondit de même en me demandant aussitôt ma lettre d'invitation. Oh ! combien fus-je joyeux alors de l'avoir emportée avec moi car j'aurais pu l'oublier aisément, ce qui, d'après lui, était arrivé à d'autres. Je la lui présentai donc aussitôt ; non seulement il s'en montra satisfait, mais à ma grande surprise, il me dit en s'inclinant : *Venez, cher frère, vous êtes mon hôte bienvenu.* Il me pria ensuite de lui dire mon nom, je lui répondis que j'étais le frère de la Rose-Croix Rouge, il en témoigna une agréable surprise. Puis il me demanda : *Mon frère, n'auriez-vous pas apporté de quoi acheter un insigne ?* Je lui répliquai que je n'étais guère fortuné mais que je lui offrirais volontiers ce qui pourrait lui plaire parmi les objets en ma possession. Sur sa demande, je lui fis présent de ma fiole d'eau, et il me donna en échange un insigne en or qui ne portait que ces deux lettres : S.C. .<sup>4</sup> Il m'engagea à me souvenir de lui dans le cas où il pourrait m'être utile. Sur ma question il m'indiqua le nombre des convives entrés avant moi ; enfin, par amitié, il me remit une lettre cachetée pour le gardien suivant.

Tandis que je m'attardais à causer avec lui, la nuit vint ; on alluma sous la porte un grand falot afin que ceux qui étaient encore en route pussent se diriger. Or le chemin qui conduisait au château se déroulait entre deux murs ; il était bordé de beaux arbres portant fruits. On avait suspendu une lanterne à un arbre sur trois de chaque côté de la route et une belle vierge vêtue d'une robe bleue venait allumer toutes ces lumières avec une torche merveilleuse ; et je m'attardais plus qu'il n'était sage à admirer ce spectacle d'une beauté parfaite.

Enfin l'entretien prit fin et après avoir reçu les instructions utiles je pris congé du premier gardien. Tout en cheminant je fus pris du désir de savoir ce que contenait la lettre ; mais comme je ne pouvais croire à une mauvaise intention du gardien je résistai à la tentation.

J'arrivai ainsi à la deuxième porte qui était presque semblable à la première ; elle n'en différait que par les sculptures et les symboles secrets. Sur le fronton on lisait :

*DONNEZ ET L'ON VOUS DONNERA.* .<sup>5</sup>

Un lion féroce, enchaîné sous cette porte, se dressa dès qu'il m'aperçut et tenta de bondir sur moi en rugissant ; il réveilla ainsi le second gardien qui était couché sur une dalle en marbre ; celui-ci me pria d'approcher sans crainte. Il chassa le lion, prit la lettre que lui je tendis en tremblant et me dit en s'inclinant profondément : *Bienvenu en Dieu soit l'homme que je désirais voir depuis longtemps.* Ensuite il me présenta un insigne et me demanda si je pouvais l'échanger. Comme je ne possédais plus rien que mon sel, je lui offris et il accepta en me remerciant. Cet insigne ne portait encore que deux lettres : S. M. .<sup>6</sup>

Comme je m'apprêtais à converser avec lui également, on sonna dans le château ; alors le gardien me pressa de courir de toute la vitesse de mes jambes, sinon tout mon travail et mes efforts seraient vains car on commençait déjà à éteindre toutes les lumières en haut. Je me mis immédiatement à courir, sans saluer le gardien car je craignais d'arriver trop tard, non sans raison.

En effet, quelque rapide que fût ma course, la vierge me rejoignait déjà et derrière elle on éteignait toutes les lumières. Et je n'aurais pu rester dans le bon chemin si elle n'avait fait arriver une lueur de son flambeau jusqu'à moi. Enfin, poussé par l'angoisse, je parvins à entrer juste derrière elle ; à cet instant même les portes furent refermées si brusquement que le bas de mon vêtement fut pris ; et je dus l'y abandonner car ni moi ni ceux qui appelaient à ce moment au dehors, ne pûmes obtenir du gardien de la porte qu'il l'ouvrît de nouveau ; il prétendit avoir remis les clefs à la vierge, qui les aurait emportées dans la cour.

Je me retournai encore pour examiner la porte ; c'était un chef-d'oeuvre admirable et le monde entier n'en possédait pas une qui l'égalât. A côté de la porte se dressaient deux colonnes ; l'une d'elles portait une statue souriante, avec l'inscription : CONGRATULATEUR .<sup>z</sup> ; sur l'autre la statue cachait sa figure tristement et au-dessous on lisait : JE COMPATIS .<sup>8</sup>. En un mot, on voyait des sentences et des images tellement obscures et mystérieuses que les plus sages de la terre n'eussent pu les expliquer ; mais, pourvu que Dieu le permette, je les décrirai tous sous peu et je les expliquerai.

En passant sous la porte il m'avait fallu dire mon nom, qui fut inscrit le dernier sur le parchemin destiné au futur époux. Alors seulement le véritable insigne de convive me fut donné ; il était un peu plus petit que les autres mais beaucoup plus pesant. Les trois lettres suivantes y étaient gravées : S.P.N. .<sup>9</sup> ; ensuite on me chaussa d'une paire de souliers neufs, car le sol entier du château était dallé de marbre clair. Comme il m'était loisible de donner mes vieux souliers à l'un des pauvres qui s'asseyaient fréquemment mais très décemment sous la porte, j'en fis présent à un vieillard.

Quelques instants après, deux pages tenant des flambeaux, me conduisirent dans une chambrette et me prièrent de me reposer sur un banc ; ce que je fis, tandis qu'ils disposaient les flambeaux dans deux trous pratiqués dans le sol ; puis ils s'en allèrent, me laissant seul.

Tout à coup, j'entendis près de moi un bruit sans cause apparente et voici que je me sentis saisi par plusieurs hommes à la fois ; ne les voyant pas je fus bien obligé de les laisser agir à leur gré. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils étaient perruquiers ; je les priai alors de ne plus me secouer ainsi et je déclarai que je me prêterais à tout ce qu'ils voudraient. Ils me rendirent aussitôt la liberté de mes mouvements et l'un d'eux, tout en restant invisible, me coupa adroitement les cheveux sur le sommet de la tête ; il respecta cependant mes longs cheveux blanchis par l'âge sur mon front et sur mes tempes.

J'avoue que, de prime abord, je faillis m'évanouir ; car je croyais que Dieu m'avait abandonné à cause de ma témérité au moment où je me sentis soulevé si irrésistiblement.

Enfin, les perruquiers invisibles ramassèrent soigneusement les cheveux coupés et les emportèrent ; les deux pages revinrent alors et se mirent à rire de ma frayeur. Mais à peine

eurent-ils ouvert la bouche qu'une petite clochette tinta, pour réunir l'assemblée ainsi qu'on me l'apprit.

Les pages me précédèrent donc avec leurs flambeaux et me conduisirent à la grande salle, à travers une infinité de couloirs, de portes et d'escaliers. Une foule de convives se pressait dans cette salle ; on y voyait des empereurs, des rois, des princes et des seigneurs, des nobles et des roturiers, des riches et des pauvres et toutes sortes de gens ; j'en fus extrêmement surpris en songeant en moi-même :

*Ah ! suis-je assez fou ! pourquoi m'être tant tourmenté pour ce voyage ! Voici des compagnons que je connais fort bien et que je n'ai jamais estimés ; les voici donc tous, et moi, avec toutes mes prières et mes supplications, j'y suis entré le dernier, et à grand'peine !*

Ce fut encore le diable qui m'inspira ces pensées et bien d'autres semblables, malgré tous mes efforts pour le chasser.

De ci et de là, ceux qui me connaissaient m'appelaient :

*Frère Rosencreutz, te voilà donc arrivé aussi ?—Oui, mes frères. répondis-je, La grâce de Dieu m'a fait entrer également.*

Ils rirent de ma réponse et me trouvèrent ridicule d'invoquer Dieu pour une chose aussi simple. Comme je questionnais chacun sur le chemin qu'il avait suivi—plusieurs avaient dû descendre le long des rochers,—des trompettes invisibles sonnèrent l'heure du repas. Alors chacun se plaça selon le rang auquel il croyait avoir droit ; si bien que moi et d'autres pauvres gens avons trouvé à peine une petite place à la dernière table.

Alors les deux pages entrèrent, et l'un d'eux récita de si admirables prières que mon cœur en fut réjoui ; cependant quelques-uns des grands seigneurs n'y prêtaient aucune attention, mais riaient entre eux, se faisaient des signes, mordillaient leurs chapeaux et s'amusaient avec d'autres plaisanteries de ce genre.

Puis on servit. Quoique nous ne pussions voir personne les plats étaient si bien présentés qu'il me semblait que chaque convive avait son valet.

Lorsque ces gens-là furent rassasiés et que le vin leur eût ôté la honte du cœur, ils se vantèrent tous et prônèrent leur puissance. L'un parla d'essayer ceci, l'autre cela, et les plus sots crièrent les plus fort ; maintenant encore je ne puis m'empêcher de m'irriter, quand je me rappelle les actes surnaturels et impossibles que j'ai entendu raconter. Pour finir ils changèrent de place ; ça et là un courtisan se glissa entre deux seigneurs, et alors ceux-ci projetaient des actions d'éclat telles que la force de Samson ou d'Hercule n'eût pas suffi pour les accomplir. Tel voulait délivrer Atlas de son fardeau, tel autre parlait de retirer le Cerbère tricéphale des enfers ; bref chacun divaguait à sa manière. La folie des grands seigneurs était telle qu'ils finissaient par croire à leurs propres mensonges et l'audace des méchants ne connut plus de bornes, de sorte qu'ils ne tinrent aucun compte des coups qu'ils reçurent sur les doigts comme avertissement. Enfin, comme l'un d'eux se vanta de s'être emparé d'une chaîne d'or, les autres continuèrent tous dans ce sens. J'en vis un qui prétendait entendre bruissier les cieux ; un autre pouvait voir les Idées Platoniciennes ; un troisième voulait compter les Atomes de Démocrite et bien d'autres connaissaient le

mouvement perpétuel.

A mon avis, plusieurs avaient une bonne intelligence, mais, pour leur malheur, ils avaient trop bonne opinion d'eux-mêmes. Pour finir, il y en avait un qui voulait tout simplement nous persuader qu'il voyait les valets qui nous servaient, et il aurait discuté longtemps encore, si l'un de ces serveurs invisibles ne lui avait appliqué un soufflet sur sa bouche menteuse, de sorte que, non seulement lui, mais encore bon nombre de ses voisins, devinrent muets comme des souris.

Mais, à ma grande satisfaction, tous ceux que j'estimais, gardaient le silence dans ce bruit ; ils n'élevaient point la voix, car ils se considéraient comme gens inintelligents, incapables de saisir le secret de la nature, dont, au surplus, ils se croyaient tout à fait indignes. Dans ce tumulte, j'aurais presque maudit le jour de mon arrivée en ce lieu, car je voyais avec amertume que les gens méchants et légers étaient comblés d'honneurs, tandis que moi, je ne pouvais rester en paix à mon humble place ; en effet, un de ces scélérats me raillait en me traitant de fou achevé. Comme j'ignorais qu'il y eût encore une porte par laquelle nous devions passer, je m'imaginais que je resterais ainsi en butte aux railleries et au mépris pendant toute la durée des noces ; je ne pensais cependant pas avoir tellement démerité du fiancé ou de la fiancée et j'estimais qu'ils auraient pu trouver quelqu'un d'autre pour tenir l'emploi de bouffon à leurs noces. Hélas ! c'est à ce manque de résignation que l'inégalité du monde pousse les coeurs simples ; et c'est précisément cette impatience que mon rêve m'avait montrée sous le symbole de la claudication.

Et les vociférations augmentaient de plus en plus. Déjà, certains voulaient nous donner pour vrai des visions forgées de toutes pièces et des songes d'une fausseté évidente.

Par contre mon voisin était un homme calme et de bonnes manières ; après avoir causé de choses très sensées il me dit enfin : *Vois, mon frère ; si en ce moment quelque nouvel arrivant voulait faire entrer tous ces endurcis dans le droit chemin, l'écouterait-on ?—Certes non, répondis-je ;—C'est ainsi, dit-il que le monde veut à toute force être abusé et ferme ses oreilles à ceux qui ne cherchent que son bien. Regarde donc ce flatteur et observe par quelles comparaisons ridicules et par quelles déductions insensées il capte l'attention de son entourage ; là-bas un autre se moque des gens avec des mots mystérieux inouis. Mais, crois m'en, il arrivera un temps où l'on ôtera les masques et les déguisements pour montrer à tous, les fourbes qu'ils cachaient ; alors on reviendra peut-être à ceux que l'on avait dédaignés.*

Et le tumulte devaient de plus en plus violent. Soudain une musique délicieuse, admirable, telle que je n'en avais entendue de ma vie, s'éleva dans la salle ; et, pressentant des événements inattendus, toute l'assemblée se tut. La mélodie montait d'un ensemble d'instruments à corde avec une harmonie si parfaite que j'en restai comme figé, tout absorbé en moi-même, au grand étonnement de mon voisin ; et elle nous tint sous son charme près d'une demi-heure durant laquelle nous gardâmes le silence ; du reste quelques-uns ayant eu l'intention de parler furent aussitôt corrigés par une main invisible ; en ce qui me concernait, renonçant à voir les musiciens je cherchais à voir leurs instruments.

Une demi-heure s'était écoulée lorsque la musique cessa subitement sans que nous eus-

sions pu voir d'où elle provenait.

Mais voici qu'une fanfare de trompettes et un roulement de tambours éclatèrent à l'entrée de la salle et ils résonnèrent avec une telle maestria que nous nous attendions à voir entrer l'empereur romain en personne. Nous vîmes la porte s'ouvrir d'elle-même, et alors l'éclat de la fanfare devint tel que nous pouvions à peine le supporter. Cependant des lumières entrèrent dans la salle, par milliers, me semblait-il ; elles se mouvaient toutes seules, dans leur rang, ce qui ne laissa de nous effrayer. Puis, vinrent les deux pages portant des flambeaux ; ils précédaient une vierge de grande beauté qui approchait, portée sur un admirable siège d'or. En cette vierge, il me sembla reconnaître celle qui avait précédemment allumé puis éteint les lumières ; de même je crus reconnaître dans ses serviteurs ceux qui étaient de garde sous les arbres bordant la route. Elle ne portait plus sa robe bleue, mais sa tunique était étincelante, blanche comme la neige, ruisselante d'or, et d'un tel éclat que nous ne pouvions la regarder avec persistance. Les vêtements des deux pages étaient semblables ; toutefois leur éclat était moindre.

Dès que la vierge fut parvenue au centre de la salle, elle descendit de son siège et toutes les lumières s'abaissèrent comme pour la saluer. Nous nous levâmes tous aussitôt sans quitter notre place.

Elle s'inclina devant nous et après avoir reçu nos hommages, elle commença d'une voix adorable le discours suivant :

*Le roi, mon gracieux seigneur,  
Qui n'est plus très loin maintenant,  
Ainsi que sa très chère fiancée,  
Confiée à son honneur,  
Ont vu avec une grande joie  
Votre arrivée tantôt.  
Ils honorent chacun de vous  
De leur faveur, à tout instant,  
Et souhaitent du fond du cœur  
Que vous réussissiez ; à toute heure.  
Afin qu'à la joie de leurs noces futures  
Ne fût mêlée l'affliction d'aucun.*

Puis elle s'inclina de nouveau avec courtoisie, ses lumières l'imitèrent et elle continua comme suit :

*Vous savez par l'invitation  
Que nul homme n'a été appelé ici  
Qui n'eût reçu tous les dons précieux  
De Dieu, depuis longtemps,  
Et qui ne fût paré suffisamment  
Comme cela convient en cette circonstance.  
Mes maîtres ne veulent pas croire  
Que quelqu'un pût être assez audacieux,  
Vu les conditions si sévères,  
De se présenter, à moins*

*Qu'il ne se fût préparé par leurs noces  
Depuis de longues années.  
Ils conservent donc bon espoir  
Et vous destinent tous les biens, à tous ;  
Ils se réjouissent de ce qu'en ces temps difficiles  
Ils trouvent réunis ici tant de personnes.  
Cependant les hommes sont si audacieux  
Que leur grossièreté ne les retient pas.  
Ils s'introduisent dans des lieux,  
Où ils ne sont pas appelés.*

Donc, pour que les fourbes ne puissent donner le change, Pour qu'aucun imposteur ne se glisse parmi les autres, Et afin qu'ils puissent célébrer bientôt, sans rien cacher

*Des noces pures,  
On installera pour demain  
La balance des Artistes ;  
Alors, chacun s'apercevra facilement  
De ce qu'il a négligé d'acquérir chez lui.  
Si quelqu'un dans cette foule, à présent  
N'est pas sûr de lui entièrement,  
Qu'il s'en aille vivement ;  
Car s'il advient qu'il reste ici,  
Toute grâce sera perdue pour lui.  
Et demain il sera châtié.  
Quant à ceux qui veulent sonder leur conscience,  
Ils resteront aujourd'hui dans cette salle.  
Ils seront libres jusqu'à demain,  
Mais qu'ils ne reviennent jamais ici.  
Mais que celui qui est certain de son passé  
Suive son serviteur  
Qui lui montrera son appartement.  
Qu'il s'y repose aujourd'hui  
Dans l'attente de la balance et de la gloire.  
Aux autres le sommeil apporterait mainte douleur ;  
Qu'ils se contentent donc de rester ici  
Car mieux vaudrait fuir  
Que d'entreprendre ce qui dépasse les forces.  
On espère que chacun agira pour le mieux.*

Dès qu'elle eut terminé ce discours, elle s'inclina encore et reprit gaiement son siège ; aussitôt les trompettes sonnèrent de nouveau mais elles ne purent étouffer les soupirs anxieux de beaucoup. Puis les invisibles la reconduisirent ; cependant ça et là, quelques petites lumières demeurèrent dans la salle ; l'une d'elles vint même se placer derrière l'un de nous.

Il n'est pas aisé de dépeindre nos pensées et nos gestes, expressions de tant de sentiments contradictoires. Cependant la plupart des convives se décida enfin à tenter l'épreuve de la balance, puis, en cas d'échec de s'en aller de là en paix (ce qu'ils croyaient possible).

Ma décision fut bientôt prise ; comme ma conscience me démontrait mon inintelligence et mon indignité, je pris le parti de rester dans la salle avec les autres et de me contenter du repas auquel j'avais pris part, plutôt que de poursuivre et de m'exposer aux tourments et aux dangers à venir. Donc, après que quelques-uns eussent été conduits par leurs lumières dans leurs appartements (chacun dans le sien comme je l'ai su plus tard), nous restâmes au nombre de neuf, dont mon voisin de table, celui qui m'avait adressé la parole.

Une heure passa sans que notre lumière nous quittât ; alors l'un des pages déjà nommés arriva, chargé de gros paquets de cordes et nous demanda d'abord si nous étions décidés à rester là. Comme nous répondîmes affirmativement en soupirant, il conduisit chacun de nous à un endroit désigné, nous lia puis se retira avec notre petite lumière, nous laissant, pauvres abandonnés, dans la nuit profonde. C'est à ce moment surtout que l'angoisse étreignit plusieurs d'entre nous ; moi-même je ne pus empêcher mes larmes de couler. Accablés de douleur et d'affliction nous gardâmes un profond silence quoique personne ne nous eût défendu de converser. Par surcroît, les cordes étaient tressées avec un tel art que personne ne put les couper et moins encore les dénouer et les retirer de ses pieds. Je me consolais néanmoins en pensant qu'une juste rétribution et une grande honte attendaient beaucoup de ceux qui goûtaient le repos tandis qu'il nous était permis d'expier notre témérité en une seule nuit.

Enfin, malgré mes tourments je m'endormis, brisé par la fatigue ; par contre la majeure partie de mes compagnons ne put trouver de repos. Dans ce sommeil, j'eus un songe ; quoiqu'il n'ait pas une signification importante je pense qu'il n'est pas inutile de le rapporter.

Il me semblait que j'étais sur une montagne et que je voyais s'étendre devant moi une large vallée. Une foule innombrable était assemblée dans cette vallée, et chaque individu était suspendu par un fil attaché sur sa tête ; ces fils partaient du ciel. Or, les uns étaient suspendus très haut, d'autres très bas et plusieurs étaient sur la terre même. Dans les airs volait un homme tenant des ciseaux à la main et coupant des fils de-ci et de-là. Alors ceux qui étaient près du sol tombaient sans bruit ; mais la chute des plus élevés fit trembler la terre. Quelques-uns eurent la bonne fortune de voir le fil descendre de sorte qu'ils touchèrent le sol avant qu'il ne fut coupé.

Ces chutes me mirent en gaieté ; quand je vis des présomptueux, pleins d'ardeur pour assister aux noces, s'élançant dans les airs, y planer un long moment, puis tomber honteusement en entraînant du même coup quelques voisins, je me réjouis de tout mon cœur. Je fus heureux également quand l'un des modestes qui s'était contenté de la terre fut détaché sans bruit, de sorte que ses voisins même ne s'en aperçurent point. Je goûtais ce spectacle avec le plus grand contentement, quand un de mes compagnons me poussa si maladroitement que je m'éveillai en sursaut, fort mécontent. Je réfléchis cependant à mon songe et je le racontai à mon frère qui était également couché près de moi. Il m'écouta avec satisfaction et souhaita que cela fût l'heureux présage d'un secours.

C'est en nous entretenant de cet espoir que nous passâmes le reste de la nuit en appelant le jour de tous nos désirs.

## TROISIÈME JOUR

Le jour pointa. Dès que le soleil parut derrière la montagne pour accomplir sa tâche dans la hauteur du ciel, nos vaillants combattants commencèrent à sortir de leur lit et à se préparer peu à peu pour l'épreuve. Ils arrivèrent dans la salle, l'un après l'autre, se souhaitèrent mutuellement le bonjour et s'empressèrent de nous demander si nous avions bien dormi ; en voyant nos liens beaucoup nous raillèrent ; il leur semblait risible que nous nous fussions soumis par peur, plutôt que d'avoir osé à tout hasard, comme eux ; toutefois, quelques-uns dont le coeur ne cessait de battre fort, se gardaient de les approuver. Nous nous excusâmes de notre inintelligence, en exprimant l'espoir qu'on nous laisserait bientôt partir libres et que cette raillerie nous servirait de leçon à l'avenir ; puis nous leur fîmes remarquer qu'eux, par contre, n'étaient pas encore libres à coup sûr et qu'il se pourrait qu'ils eussent de grands dangers à surmonter.

Enfin, quand nous fûmes tous réunis, nous entendîmes comme la veille l'appel des trompettes et des tambours. Nous nous attendions à voir paraître le fiancé ; mais quant à cela beaucoup ne l'ont jamais vu.

C'était encore la vierge d'hier, vêtue entièrement de velours rouge et ceinte d'un ruban blanc ; une couronne verte de lauriers paraît admirablement son front. Sa suite était formée, non plus de lumières, mais d'environ deux cents hommes armés, tous vêtus de rouge et de blanc, comme elle. Se levant avec grâce, elle s'avança vers les prisonniers et, nous ayant salués, elle dit brièvement :

*Mon maître sévère est satisfait de constater que quelques-uns parmi vous se sont rendus compte de leur misère ; aussi en serez-vous récompensés.*

Et lorsqu'elle me reconnut à mon habit elle rit et dit :

*Toi aussi tu t'es soumis au joug ? Et moi qui croyais que tu t'étais si bien préparé !.*

Avec ces paroles elle me fit venir les larmes aux yeux.

Sur ce, elle fit délier nos cordes, puis elle ordonna de nous attacher deux par deux et de nous conduire à l'emplacement qui nous était réservé d'où nous pourrions facilement voir la balance ; puis elle ajouta :

*Il se pourrait que le sort de ceux-ci fût préférable à celui de plusieurs des audacieux qui sont encore libres.*

Cependant la balance, tout en or, fut suspendue au centre de la salle ; à côté d'elle on disposa une petite table portant sept poids. Le premier était assez gros ; sur ce poids on en avait posé quatre plus petits ; enfin deux gros poids étaient placés à part. Relativement à leur volume, les poids étaient si lourds qu'aucun esprit humain ne pourrait le croire ou le comprendre.

Puis la vierge se tourna vers les hommes armés, dont chacun portait une corde à côté de son épée et les divisa en sept sections conformément au nombre des poids ; elle choisit un homme dans chaque section pour poser les poids sur la balance, puis elle retourna à son trône surélevé.

Aussitôt, s'étant inclinée elle prononça les paroles suivantes :

*Si quelqu'un pénètre dans l'atelier d'un peintre,  
Et sans rien comprendre à la peinture  
A la prétention d'en discourir avec emphase,  
Il est la risée de tous.*

*Celui donc qui pénètre dans l'Ordre des Artistes  
Et, sans avoir été élu,  
Se vante de ses œuvres,  
Est la risée de tous.*

*Aussi, ceux qui monteront sur la balance  
Sans peser autant que les poids,  
Et seront soulevés avec fracas  
Seront la risée de tous.*

Dès que la vierge eut achevé, l'un des pages invita ceux qui devaient tenter l'épreuve à se placer suivant leur rang et à monter l'un après l'autre sur le plateau de la balance. Aussitôt l'un des empereurs vêtu d'un habit luxueux, se décida ; il s'inclina d'abord devant la vierge et monta. Alors chaque préposé posa son poids dans l'autre plateau et l'empereur résista à l'étonnement de tous. Toutefois le dernier poids fut trop lourd pour lui et le souleva, ce qui l'affligea au point que la vierge même parut en avoir pitié ; aussi fit-elle signe aux siens de se taire. Puis le bon empereur fut lié et remis à la sixième section.

Après lui vint un empereur qui se campa fièrement sur la balance ; comme il cachait un grand et gros livre sous son vêtement, il se croyait bien certain d'avoir le poids requis. Mais il compensa à peine le troisième poids et le suivant l'enleva sans miséricorde. Dans sa frayeur il laissa échapper son livre et tous les soldats se mirent à rire. Il fut donc lié et confié à la garde de la troisième section. Plusieurs empereurs lui succédèrent et eurent le même sort ; leur échec provoqua le rire et ils furent liés.

Après eux s'avança un empereur de petite taille, portant une barbiche brune et crépue. Après la révérence d'usage il monta également et fut trouvé tellement constant que l'on n'aurait sans doute pas pu le soulever avec plus de poids encore. Alors la vierge se leva vivement, s'inclina devant lui et lui fit mettre un vêtement de velours rouge ; elle lui donna en outre une branche de laurier, dont elle avait une provision à côté d'elle et le pria de s'asseoir sur les marches de son trône.

Il serait trop long de raconter comment se comportèrent les autres empereurs, les rois et les seigneurs, mais je ne dois pas omettre de relater que bien peu d'entre eux sont sortis victorieux de l'épreuve. Toutefois, contre mon attente, bien des vertus devinrent manifestes : ceux-ci résistèrent à tel ou tel poids ceux-là à deux, d'autres à trois, quatre ou cinq. Mais bien peu avaient la véritable perfection ; et tous ceux qui échouèrent furent la risée des soldats rouges.

Quand les nobles, les savants et autres eurent également subi l'épreuve, et que dans chaque état on eut trouvé tantôt un, tantôt deux justes, souvent aucun, ce fut le tour de messeigneurs les fourbes et des flatteurs, faiseurs de Lapis Spitalauficus. On les posa sur la balance avec de telles railleries que, malgré mon affliction, je faillis éclater de rire

et que même les prisonniers ne purent s'en empêcher. Car à ceux-là, pour la plupart on n'accorda même pas un jugement sévère ; mais ils furent chassés de la balance à coups de fouet et conduits à leurs sections près des autres prisonniers.

De toute cette grande foule il subsista un si petit nombre que je rougirais de le révéler. Parmi les élus il y eut aussi des personnes haut placées mais les unes comme les autres furent honorées d'un vêtement de velours, et d'une branche de laurier.

Quand tous eurent passé par cette épreuve sauf nous, pauvres chiens enchaînés deux par deux, un capitaine s'avança et dit : *Madame, s'il plaisait à votre Honneur, on pourrait peser ces pauvres gens qui avouent leur inaptitude, sans risque pour eux, mais pour notre plaisir seulement ; peut-être trouverait-on quelque juste parmi eux.*

Tout d'abord cette proposition ne laissa de me chagriner, car, dans ma peine, j'avais au moins la consolation de ne pas être exposé honteusement et chassé de la balance à coups de fouet. J'étais convaincu que beaucoup de ceux qui étaient prisonniers maintenant eussent préféré passer dix nuits dans la salle où nous avions couché que de subir un échec si pitoyable. Mais comme la vierge donna son assentiment il fallut bien se soumettre. Nous fûmes donc déliés et posés l'un après l'autre. Quoique mes compagnons échouassent le plus souvent, on leur épargna les sarcasmes et les coups de fouet et ils se rangèrent de côté, en paix.

Mon camarade passa le cinquième ; il persista admirablement à la satisfaction de beaucoup d'entre nous et à la grande joie du capitaine qui avait proposé l'épreuve ; il fut donc honoré par la vierge selon la coutume.

Les deux suivants étaient trop légers.

J'étais le huitième. Lorsque tout tremblant je pris place sur la balance, mon camarade, déjà vêtu de son habit de velours m'engagea d'un regard affectueux, et, même, la vierge eut un léger sourire. Je résistai à tous les poids ; la vierge ordonna alors d'employer la force pour me soulever et trois hommes pesèrent encore sur l'autre plateau ; ce fut en vain.

Aussitôt l'un des pages se leva et clama d'une voix éclatante :

*C'est lui.*

L'autre page répliqua : *Qu'il jouisse donc de sa liberté.* La vierge acquiesça, et, non seulement je fus reçu avec les cérémonies habituelles, mais, de plus, l'on m'autorisa à délivrer un des prisonniers à mon choix. Sans me plonger dans de longues réflexions, je choisis le premier des empereurs, dont l'échec me faisait pitié depuis longtemps. Il fut délié aussitôt et on le rangea près de nous en lui accordant tous les honneurs.

Au moment où le dernier prenait place sur la balance—dont les poids furent trop lourds pour lui—, la vierge aperçut les roses que j'avais détachées de mon chapeau et que je tenais à la main ; elle me fit la grâce de me les demander par son page et je les lui donnai avec joie.

C'est ainsi que le premier acte se termina à dix heures du matin ; sa fin fut marquée par une sonnerie de trompettes, invisibles pour nous à ce moment.

En attendant le jugement, les sections emmenèrent leurs prisonniers. Le conseil fut composé des cinq préposés et de nous-mêmes, et l'affaire fut exposée par la vierge faisant office de présidente ; puis on demanda à chacun son avis sur la punition à infliger aux prisonniers.

La première opinion émise fut de les punir tous de mort, les uns plus durement que les autres, attendu qu'ils avaient eu l'audace de se présenter malgré qu'ils connussent les conditions requises, clairement énoncées.

D'autres proposèrent de les retenir prisonniers. Mais ces propositions ne furent approuvées ni par la présidente ni par moi. Finalement on prit une décision conforme à l'avis émis par l'empereur que j'avais délivré, par un prince, par mon camarade et par moi : les premiers, seigneurs de rang élevé, seraient conduits discrètement hors du château ; les seconds seraient congédiés avec plus de mépris ; les suivants seraient déshabillés et mis dehors tout nus ; les quatrièmes seraient fouettés par les verges ou chassés par les chiens ; mais ceux qui avaient reconnu leur indignité et renoncé à l'épreuve hier soir, repartiraient sans punition. Enfin, les audacieux qui s'étaient conduits si honteusement au repas d'hier, seraient punis de prison ou de mort selon la gravité de leurs forfaits.

Cet avis eut l'assentiment de la vierge et fut accepté définitivement ; on accorda en outre un repas aux prisonniers. On leur fit part aussitôt de cette faveur et le jugement fut fixé à douze heures de l'après-midi. Cette décision prise, l'assemblée se sépara.

La vierge se retira avec les siens dans sa retraite coutumière ; on nous fit servir une collation sur la première table de la salle avec la prière de nous contenter de cela jusqu'à ce que l'affaire fut complètement terminée ; ensuite on nous conduirait devant le saint fiancé et la fiancée, ce que nous apprîmes avec joie.

Cependant les prisonniers furent amenés dans la salle ; on les plaça selon leur rang avec la recommandation de se conduire plus décemment qu'auparavant ; mais cette exhortation était superflue car ils avaient perdu leur arrogance. Et je puis affirmer, non par flatterie, mais par amour de la vérité, que les personnes de rang élevé savaient en général mieux se résigner de cet échec inattendu, car, quoique assez dure, leur punition était juste. Les serviteurs leur restaient invisibles, tandis qu'ils étaient devenus visibles pour nous ; cette constatation nous fut une grande joie.

Mais, quoique la fortune nous eût favorisés, nous ne nous estimions cependant pas supérieurs aux autres et nous les engageons à reprendre courage en leur disant qu'ils ne seraient pas traités trop durement. Ils auraient voulu connaître la sentence ; mais nous étions tenus au silence de sorte qu'aucun de nous ne pouvait les renseigner. Cependant nous les consolions de notre mieux et nous les invitons à boire avec nous dans l'espoir que le vin les égayerait.

Notre table était recouverte de velours rouge et les coupes étaient en or et argent ; ce qui ne laissait d'étonner et d'humilier les autres. Avant que nous eussions pris place à table, les deux pages vinrent présenter à chacun de nous, de la part du fiancé, une Toison d'or portant l'image d'un Lion volant, en nous priant de nous en parer pour le repas. Ils nous exhortèrent à maintenir dûment la réputation et la gloire de l'Ordre ;—Car S. M. nous

conférait l'Ordre dès cet instant, et nous confirmerait bientôt cet honneur avec la solennité convenable.—Nous reçûmes la Toison avec le plus grand respect et nous nous engageâmes à exécuter fidèlement ce qu'il plairait à Sa Majesté de nous ordonner.

En outre, le page tenait la liste de nos demeures ; je ne chercherais pas à cacher la mienne si je ne craignais qu'on ne me taxât d'orgueil, péché, qui cependant ne peut surmonter l'épreuve du quatrième poids.

Or, comme nous étions traités d'une manière merveilleuse, nous demandâmes à l'un des pages s'il nous était permis de faire porter quelques aliments à nos amis prisonniers, et, comme il n'y avait aucun empêchement à cela, nous leur en fûmes porter abondamment par les serviteurs, toujours invisibles pour eux. Ils ignoraient donc, de ce fait, d'où leur venaient les aliments ; c'est pourquoi je voulus en porter moi-même à l'un d'eux ; mais aussitôt l'un des serviteurs qui se trouvaient derrière moi m'en dissuada amicalement. Il m'assura que si l'un des pages avait compris mon intention, le roi en serait informé et me punirait certainement ; mais comme personne ne s'en était aperçu, sinon lui, il ne se trahirait point. Toutefois, il m'invita à mieux garder le secret de l'Ordre dorénavant. Et en me parlant ainsi, le serviteur me rejeta si violemment sur mon siège, que j'y restai comme brisé pendant longtemps. Néanmoins je le remerciai de son avertissement bienveillant, dans la mesure où mon trouble et mon effroi le permirent.

Bientôt les trompettes sonnèrent ; comme nous avions remarqué que cette sonnerie annonçait la vierge, nous nous apprêtâmes à la recevoir. Elle apparut sur son trône, avec le cérémonial habituel, précédée de deux pages qui portaient, le premier une coupe en or, l'autre un parchemin. Elle se leva avec grâce, prit la coupe des mains du page et nous la remit par ordre du Roi afin que nous la fassions circuler en son honneur. Le couvercle de cette coupe représentait une Fortune exécutée avec un art parfait ; elle tenait dans sa main un petit drapeau rouge déployé. Je bus ; mais la vue de cette image me remplit de tristesse car j'avais éprouvé la perfidie de la fortune.

La vierge était parée, comme nous, de la Toison d'or et du Lion, je présurai donc qu'elle devait être la présidente de l'Ordre. Quand nous lui demandâmes le nom de cet Ordre, elle nous répondit, qu'elle ne nous le révélerait qu'après le jugement des prisonniers et l'exécution de la sentence ; car leurs yeux étaient encore fermés pour la lumière de cette révélation, et les événements heureux qui nous étaient survenus ne pouvaient être pour eux que pierres d'achoppement et objets de scandale, quoique les faveurs que l'on nous avait accordées ne fussent rien en comparaison des honneurs qui nous étaient réservés.

Puis, des mains du second page, elle prit le parchemin ; il était divisé en deux parties. S'adressant alors au premier groupe de prisonniers la vierge lut à peu près ce qui suit : Les prisonniers devaient confesser qu'ils avaient ajouté foi trop aisément aux enseignements mensongers des faux livres ; qu'ils s'étaient cru beaucoup trop méritants ; de sorte, qu'ils avaient osé se présenter dans ce palais où ils n'avaient jamais été conviés ; que, peut-être, la plupart comptaient y trouver de quoi vivre ensuite avec plus de pompe et d'ostentation ; en outre, qu'ils s'étaient excités mutuellement pour s'enfoncer dans cette honte et qu'ils méritaient une punition sévère pour tout cela.

Et ils le confessèrent avec humilité et soumission.

Puis le discours s'adressa plus durement aux prisonniers de la deuxième catégorie. Ils étaient convaincus en leur intérieur d'avoir composé de faux livres, trompé leur prochain et abaissé ainsi l'honneur royal aux yeux du monde. Ils n'ignoraient pas de quelles figures impies et trompeuses ils avaient fait usage. Ils n'avaient même pas épargné la Trinité Divine ; bien plus, ils avaient tenté de s'en servir pour duper tout le monde. Mais maintenant les procédés qu'ils avaient employés pour tendre des pièges aux vrais convives pour leur substituer des insensés, étaient mis à découvert. En outre, nul n'ignorait qu'ils se plaisaient dans la prostitution, l'adultère, l'ivrognerie et autres vices qui sont tous contraires à l'ordre public de ce royaume. En somme, ils savaient qu'ils avaient abaissé, auprès des humbles, la Majesté Royale même ; ils devaient donc confesser qu'ils étaient des fourbes, des menteurs et des scélérats notoires, qu'ils méritaient d'être séparés des honnêtes gens et d'être punis sévèrement.

Nos gaillards ne convinrent pas volontiers de tout cela ; mais, comme la vierge les menaçait de mort, tandis que le premier groupe les accusait véhémentement et se plaignait d'une seule voix d'avoir été dupé par eux, ils finirent par avouer, pour échapper à de plus grands maux. Cependant ils prétendaient que l'on ne devait pas les traiter avec une rigueur excessive car les grands seigneurs, désireux d'entrer dans le château les avait alléchés par de belles promesses pour obtenir leur aide ; cela les avait amenés à ruser de mille manières pour happer l'appât, et, de fil en aiguille, ils avaient été entraînés jusque-là. Ainsi donc, à leur avis, ils n'avaient pas démerité plus que les seigneurs, parce qu'ils n'avaient pas réussi. Car les seigneurs auraient dû comprendre qu'ils ne se seraient pas exposés à de grands dangers en escaladant les murs avec eux, contre une faible rémunération, s'ils avaient pu entrer en toute sécurité. D'autre part, certains livres avaient été édités si fructueusement que ceux qui se trouvaient dans le besoin se crurent autorisés à exploiter cette source de bénéfices. Ils espéraient donc que, si l'on voulait rendre un jugement équitable et, sur leur demande pressante, examiner leur cas avec soin, l'on chercherait en vain une action blâmable à leur charge, car ils avaient agi en serviteurs des seigneurs.—C'est avec, de tels arguments qu'ils cherchaient à s'excuser.

Mais on leur répondit que Sa Majesté Royale était décidée à les punir tous, toutefois avec plus ou moins de sévérité ; car les raisons qu'ils invoquaient étaient, en effet, véridiques en partie, c'est pourquoi les seigneurs ne resteraient point sans punition. Mais ceux qui, de leur propre initiative avaient proposé leurs services, et ceux qui avaient circonvenu et entraîné des ignorants malgré leur volonté, devaient se préparer à mourir. Le même sort serait réservé à ceux qui avaient lésé Sa Majesté Royale par leur mensonges, ce dont ils pouvaient se convaincre eux-mêmes par leurs écrits et leurs livres.

Alors ce furent des plaintes lamentables, des pleurs, des supplications, des prières et des prosternations, qui cependant demeurèrent sans effet. Et je fus étonné de voir que la vierge supporta cela si vaillamment, tandis que, pleins de commisération, nous ne pûmes retenir nos larmes, quoique beaucoup d'entre eux nous eussent infligé maints peines et tourments. Loin de s'attendrir elle fit chercher par son page tous les chevaliers qui s'étaient rangés près de la balance. On leur ordonna de s'emparer de leurs prisonniers et de les conduire en file dans le jardin, chaque soldat devait se placer à côté de son prisonnier. Je remarquai, non sans étonnement, avec quelle aisance chacun reconnut le sien. Ensuite mes compagnons de la nuit précédente furent autorisés à sortir librement dans le

jardin pour assister à l'exécution de la sentence.

Dès qu'ils furent sortis, la vierge descendit de son trône et nous invita à nous asseoir sur les marches afin de paraître au jugement. Nous obéîmes sans tarder en abandonnant tout sur la table, hormis la coupe que la vierge confia à un page. Alors le trône se souleva tout entier et s'avança avec une telle douceur qu'il nous sembla planer dans l'air ; nous arrivâmes ainsi dans le jardin et nous nous levâmes.

Le jardin ne présentait aucune particularité ; toutefois des arbres avaient été distribués avec art et une source délicieuse y jaillissait d'une fontaine, décorée d'images merveilleuses, d'inscriptions et de signes étranges ; j'en parlerai plus amplement dans le prochain livre s'il plaît à Dieu.

Un amphithéâtre en bois orné d'admirables décors avait été dressé dans ce jardin. Il y avait quatre gradins superposés ; le premier, d'un luxe plus resplendissant était masqué par un rideau en taffetas blanc ; nous ignorions donc si quelqu'un s'y trouvait à ce moment. Le second était vide et à découvert ; les deux derniers étaient de nouveau cachés à nos regards par des rideaux de taffetas rouge et bleu.

Lorsque nous fûmes près de cet édifice la vierge s'inclina très bas ; nous en fûmes très impressionnés, car cela signifiait clairement que le Roi et la Reine n'étaient pas loin. Nous saluâmes donc également. Puis la vierge nous conduisit par l'escalier au second gradin, où elle prit la première place, les autres conservant leur ordre.

Je ne puis raconter à cause des méchantes langues, comment l'empereur que j'avais délivré se comporta envers moi, tant à cet endroit que précédemment à table ; car il se rendait facilement compte dans quels soucis et tourments il attendrait l'heure du jugement, tandis que maintenant, grâce à moi, il était parvenu à cette dignité.

Sur ces entrefaites, la vierge qui m'avait apporté jadis l'invitation et que je n'avais plus aperçu depuis, s'approcha de nous ; elle sonna de sa trompette et, d'une voix forte, elle ouvrit la séance par le discours suivant :

*Sa Majesté Royale, Mon Seigneur, aurait désiré de tout son cour que tous, ici présents eussent parus seulement sur Son invitation, pourvus de qualités suffisantes, pour assister en grand nombre, en Son honneur, à la fête nuptiale. Mais, comme Dieu tout-puissant en avait disposé autrement, Sa Majesté ne devait pas murmurer, mais continuer à se conformer aux usages antiques et louables de ce royaume, quelque fussent les désirs de Sa Majesté. Mais, afin que Sa clémence naturelle soit célébrée dans le monde entier, Elle est parvenue, avec l'aide de Ses conseillers et des représentants du royaume, à mitiger sensiblement la sentence habituelle. Ainsi, Elle voulait, premièrement, que les seigneurs et gouvernants, n'eussent pas seulement la vie sauve, mais même que la liberté leur fut rendue. Sa Majesté leur transmettait Sa prière amicale de se résigner sans aucune colère à ne pouvoir assister à la fête en Son honneur, de réfléchir que Dieu tout-puissant leur avait déjà confié sans cela une charge qu'ils étaient incapables de porter avec calme et soumission et que, d'ailleurs, le Tout-puissant partageait ses biens suivant une loi in-*

*compréhensible. De même, leur réputation ne serait pas atteinte par le fait d'avoir été exclus de notre Ordre, car il n'est pas donné à tous d'accomplir toutes choses. D'ailleurs les courtisans pervers qui les avaient trompés ne resteraient pas impunis. En outre, Sa Majesté était désireuse de leur communiquer sous peu un Catalogue des Hérétiques et un Index expurgatorium, afin qu'ils pussent discerner dorénavant le bien du mal avec plus de facilités. De plus, comme Sa Majesté avait l'intention d'opérer un classement dans leur bibliothèque et de sacrifier à Vulcain les écrits trompeurs, Elle les priaît de lui prêter leur aide amicale à cet effet. Sa Majesté leur recommandait également de gouverner leurs sujets ; de manière à réprimer tout mal et toute impureté. Elle les exhortait de même à résister au désir de revenir inconsidérément, afin que l'excuse d'avoir été dupés ne fut reconnue comme mensongère et qu'ils ne fussent en butte à la risée et au mépris de tous. Enfin, si les soldats leur demandaient une rançon, Sa Majesté espérait que personne ne songerait à s'en plaindre et ne refuserait de se racheter soit avec une chaîne, soit avec tout autre objet qu'il aurait sous la main ; puis il leur serait loisible de prendre congé de nous, amicalement, et de s'en retourner vers les leurs, accompagnés de nos vœux.*

Les seconds qui n'avaient pu résister aux poids, un, trois et quatre, n'en seraient pas quittes à si bon compte, mais afin que la clémence de Sa Majesté leur fut sensible également, leur punition serait d'être dévêtus entièrement et renvoyés ensuite.

Ceux qui avaient été plus légers que les poids deux et cinq, seraient dévêtus et marqués d'un, de deux ou de plusieurs stigmates suivant qu'ils avaient été plus ou moins lourds.

Ceux qui avaient été soulevés par les poids six et sept et non par les autres, seraient traités avec moins de rigueur.

Et ainsi de suite ; pour chacune des combinaisons une peine particulière était édictée. Il serait trop long de les énumérer toutes.

Les modestes, qui hier avaient renoncé à l'épreuve de leur plein gré seraient délivrés sans aucune punition.

Enfin, les fourbes qui n'avaient pu contrebalancer un seul poids seraient punis de mort par l'épée, la corde, l'eau ou les verges, suivant leurs crimes ; et l'exécution de cette sentence aurait lieu irrévocablement pour l'exemple des autres.

Alors notre vierge rompit le bâton ; puis la seconde vierge, celle qui avait lu la sentence, sonna de sa trompette et, s'approchant du rideau blanc ; fit une profonde révérence.

Je ne puis omettre, ici, de révéler au lecteur, une particularité relative au nombre des prisonniers : Ceux qui pesaient un poids étaient au nombre de sept ; ceux qui en pesaient deux, au nombre de vingt et un ; pour trois poids il y en avait trente-cinq ; pour quatre, trente-cinq ; pour cinq, vingt et un ; et pour six, sept. Mais pour le poids sept, il n'y en avait qu'un seul qui avait été soulevé avec peine ; c'était celui que j'avais délivré ; ceux qui avaient été soulevés aisément étaient en grand nombre. Ceux qui avaient laissé descendre tous les poids à terre étaient moins nombreux.

Et c'est ainsi que j'ai pu les compter et les noter soigneusement sur ma tablette tandis qu'ils se présentaient un à un. Or, chose étrange, tous ceux qui avaient pesé quelque chose étaient dans des conditions différentes. Ainsi ceux qui pesaient trois poids étaient bien au nombre de trente-cinq, mais l'un avait pesé 1, 2, 3, l'autre 3, 4, 5, le troisième 5, 6, 7 et ainsi de suite ; de sorte, que par le plus grand miracle il n'y avait pas deux semblables parmi les cent vingt-six qui avaient pesé quelque chose ; et je les nommerai bien tous, chacun avec ses poids si cela ne m'était défendu pour l'instant. Mais j'espère que ce secret sera révélé dans l'avenir avec son interprétation.

Après la lecture de cette sentence les seigneurs de la première catégorie exprimèrent une grande satisfaction, car, après cette épreuve rigoureuse, ils n'avaient osé espérer une punition aussi légère. Ils donnèrent plus encore que ce qu'on leur demanda et se rachetèrent avec des chaînes, des bijoux, de l'or, de l'argent, enfin tout ce qu'ils avaient sur eux.

Quoique l'on eût défendu aux serviteurs royaux de se moquer d'eux pendant leur départ, quelques railleurs ne purent réprimer le rire ; et, en vérité, il était fort amusant de voir avec quelle hâte ils s'éloignèrent. Toutefois quelques-uns avaient demandé qu'on leur fit parvenir le catalogue promis afin qu'ils pussent faire le classement des livres selon le désir de Sa Majesté Royale, ce qu'on leur avait promis à nouveau. Sous le portail on présenta à chacun la coupe remplie de breuvage d'oubli afin qu'aucun ne fut tourmenté par le souvenir de ces incidents.

Ils furent suivis par ceux qui s'étaient rétractés avant l'épreuve ; on laissa passer ces derniers sans encombre, à cause de leur franchise et de leur honnêteté ; mais on leur ordonna de ne jamais revenir dans d'aussi déplorable conditions. Toutefois si une révélation plus profonde les y invitait, ils seraient, comme les autres, des convives bienvenus.

Pendant ce temps les prisonniers des catégories suivantes furent dévêtus ; et là encore on faisait des distinctions, suivant les crimes de chacun. On renvoya les uns tout nus, sans autres punitions ; à d'autres on attacha des sonnettes et des grelots ; quelques autres encore furent chassés à coup de fouet. En somme leurs punitions furent trop variées pour que je pusse les relater toutes.

Enfin ce fut le tour des derniers ; leur punition demandait plus de temps, car suivant le cas, ils furent ou pendus ou décapités, ou noyés ou encore expédiés différemment. Pendant ces exécutions je ne pus retenir mes larmes, non tant par pitié pour eux—en toute justice, ils avaient mérité leur punition pour leurs crimes,—mais j'étais ému par cet aveuglement humain qui nous amène sans cesse à nous préoccuper avant tout de ce en quoi nous avons été scellés depuis la chute première.

C'est ainsi que le jardin qui regorgeait de monde un instant auparavant se vida, au point qu'il ne resta guère que les soldats.

Après ces événements il se fit un silence qui dura cinq minutes. Alors une belle licorne, blanche comme la neige, portant un collier en or signé de quelques caractères, s'approcha de la fontaine, et, ployant ses jambes de devant, s'agenouilla comme si elle voulait honorer le lion qui se tenait debout sur la fontaine. Ce lion, qui en raison de son immobilité complète m'avait semblé en pierre ou en airain, saisit aussitôt une épée nue qu'il tenait

sous ses griffes et la brisa au milieu ; je crois que les deux fragments tombèrent dans la fontaine. Puis il ne cessa de rugir jusqu'à ce qu'une colombe blanche, tenant un rameau d'olivier dans son bec, volât vers lui à tire d'ailes ; elle donna ce rameau au lion qui l'avalait ce qui lui rendit de nouveau le calme. Alors, en quelques bonds joyeux, la licorne revint à sa place.

Un instant après, notre vierge nous fit descendre du gradin par un escalier tournant et nous nous inclinâmes encore une fois devant la draperie ; puis on nous ordonna de nous verser de l'eau de la fontaine sur les mains et sur la tête et de rentrer dans nos rangs après cette ablution jusqu'à ce que le Roi se fût retiré dans ses appartements par un couloir secret. On nous ramena alors du jardin dans nos chambres, en grande pompe et au son des instruments, tandis que nous nous entretenions amicalement. Et cela eut lieu vers quatre heures de l'après-midi.

Afin de nous aider à passer le temps agréablement, la vierge ordonna que chacun de nous fût accompagné par un page. Ces pages, richement vêtus, étaient extrêmement instruits et discouraient sur toute chose avec tant d'art que nous avions honte de nous-mêmes. On leur avait donné l'ordre de nous faire visiter le château—certaines parties seulement—et de nous distraire en tenant compte de nos désirs autant que possible.

Puis la vierge prit congé de nous en nous promettant d'assister au repas du soir ; on célébrerait, aussitôt après, les cérémonies de la Suspension des poids ; ensuite, il nous faudrait prendre patience jusqu'à demain, car demain seulement nous serions présentés au Roi.

Dès qu'elle nous eût quittés, chacun de nous chercha à s'occuper selon ses goûts. Les uns contemplèrent les belles inscriptions, les copièrent, et méditèrent sur la signification des caractères étranges ; d'autres se réconfortèrent en buvant et en mangeant. Quant à moi, je me fis conduire par mon page par-ci, par-là, dans le château et je me réjouirai toute ma vie d'avoir fait cette promenade. Car, sans parler de maintes antiquités admirables, on me montra les caveaux des rois, auprès desquels j'ai appris plus que ce qu'enseignent tous les livres. C'est là que se trouve le merveilleux phénix, sur lequel j'ai fait paraître un petit traité il y a deux ans. J'ai l'intention de continuer à publier des traités spéciaux conçus sur le même plan et comportant le même développement sur le lion, l'aigle, le griffon, le faucon et autres sujets.

Je plains encore mes compagnons d'avoir négligé un trésor aussi précieux ; cependant tout me porte à croire que telle a été la volonté de Dieu. J'ai profité plus qu'eux de la compagnie de mon page, car les pages conduisaient chacun suivant ses tendances intellectuelles, aux endroits et par les voies qui lui convenaient. Or, c'est à mon page qu'on avait confié les clefs et c'est pour cette raison que je goûtai ce bonheur avant les autres. Mais maintenant, quoiqu'il les appelât, ils se figuraient que ces tombeaux ne pouvaient se trouver que dans des cimetières, et là ils les verraient toujours à temps—si toutefois cela en valait la peine. Pourtant ces monuments, dont nous avons pris tous deux une copie exacte, ne resteront point secrets à nos disciples méritants.

Ensuite nous visitâmes tous deux l'admirable bibliothèque ; elle était encore telle qu'elle avait existé avant la Réforme. Quoique mon cœur se réjouisse chaque fois que j'y pense, je n'en parlerai cependant point ; d'ailleurs le catalogue en paraîtra sous peu. Près de l'entrée

de cette salle, l'on trouve un gros livre, comme je n'en avais jamais vu ; ce livre contient la reproduction de toutes les figures, salles et portes ainsi que des inscriptions et énigmes réunies dans le château entier. Mais quoique j'eusse commencé à divulguer ces secrets, je m'arrête là, car je ne dois en dire davantage, tant que le monde ne sera pas meilleur qu'il n'est.

Près de chaque livre je vis le portrait de son auteur ; j'ai cru comprendre que beaucoup de ces livres-là seront brûlés, afin que le souvenir même en disparaisse parmi les hommes de bien.

Quand nous eûmes terminé cette visite, sur le seuil même de la porte, un autre page arriva en courant ; il dit quelques mots tout bas à l'oreille de notre page, prit les clefs qu'il lui tendait et disparut par l'escalier. Voyant que notre page avait affreusement pâli, nous l'interrogeâmes et, comme nous insistâmes, il nous informa que Sa Majesté défendait que quiconque visitât ni la bibliothèque ni les tombeaux et il nous supplia de garder cette visite absolument secrète, afin de lui sauver la vie parce qu'il avait déjà nié notre passage dans ces endroits. A ces mots nous fûmes saisis de frayeur et aussi de joie ; mais le secret en fut gardé strictement ; personne d'ailleurs ne s'en soucia, quoique nous eussions passé trois heures dans les deux salles.

Sept heures venaient de sonner ; cependant on ne nous appela pas encore à table. Mais les distractions sans cesse renouvelées nous faisaient oublier notre faim et à ce régime je jeûnerais volontiers ma vie durant. En attendant le repas on nous montra les fontaines, les mines et divers ateliers, dont nous ne pourrions produire l'équivalent avec toutes nos connaissances réunies. Partout les salles étaient disposées en demi-cercle, de sorte que l'on pouvait observer facilement l'Horloge précieuse établie au centre sur une tour élevée et se conformer à la position des planètes qui s'y reproduisait avec une précision admirable. Ceci nous montre à l'évidence par où pèchent nos artistes ; mais il ne m'appartient pas de les en instruire.

Enfin je parvins à une salle spacieuse qui avait déjà été visitée par les autres ; elle renfermait un Globe terrestre dont le diamètre mesurait trente pieds. Presque la moitié de cette sphère était sous le sol à l'exception d'une petite bande entourée de marches. Ce Globe était mobile et deux hommes le tournaient aisément de telle manière que l'on ne pouvait jamais apercevoir que ce qui était au-dessus de l'Horizon. Quoique j'eusse deviné qu'il devait être affecté à un usage particulier, je n'arrivais cependant pas à comprendre la signification de certains petits anneaux en or qui y étaient fixés ça et là. Cela fit sourire mon page, qui m'invita à les regarder plus attentivement. A la fin je découvris que ma patrie était marquée d'un anneau d'or ; alors mon compagnon y chercha la sienne et trouva une marque semblable, et, comme cette constatation se vérifia encore pour d'autres qui avaient réussi dans l'épreuve, le page nous donna l'explication suivante qu'il nous certifia être véridique.

Hier, le vieil Atlante—tel est le nom de l'Astronome—avait annoncé à Sa Majesté que tous les points d'or correspondaient très exactement aux pays que certains des convives avaient déclarés comme leur patrie. Il avait vu que je n'avais pas osé tenter l'épreuve, tandis que ma patrie était cependant marquée d'un point ; alors il avait chargé l'un des

capitaines de demander que l'on nous pesât à tout hasard, sans risques pour nous, et cela parce que la patrie de l'un de nous se distinguait par un signe très remarquable. Il ajouta qu'il était, parmi les pages, celui qui disposait du plus grand pouvoir et que ce n'était pas sans raison qu'il avait été mis à ma disposition. Je lui exprimai ma gratitude, puis j'examinai ma patrie de plus près encore et je constatai qu'à côté de l'anneau il y avait encore quelques beaux rayons. Ce n'est pas pour me vanter ou me glorifier que je relate ces faits.

Ce globe m'apprit encore bien des choses que toutefois je ne publierai pas. Que le lecteur tâche cependant de trouver pourquoi toutes les villes ne possèdent pas un Philosophe.

Ensuite on nous fit visiter l'intérieur du Globe ; nous entrâmes de la manière suivante : Sur l'espace représentant la mer, qui prenait naturellement beaucoup de place, se trouvait une plaque portant trois dédicaces et le nom de l'auteur. Cette plaque se soulevait facilement et dégagait l'entrée par laquelle on pouvait pénétrer jusqu'au centre en abattant une planche mobile ; il y avait de la place pour quatre personnes. Au centre, il n'y avait, en somme, qu'une planche ronde ; mais quand on y était parvenu on pouvait contempler les étoiles en plein jour—toutefois à cet instant il faisait déjà sombre.—Je crois que c'étaient de pures escarboucles qui accomplissaient dans l'ordre leur cours naturel et ces étoiles resplendissaient avec une telle beauté que je ne pouvais plus me détacher de ce spectacle ; plus tard le page raconta cela à la vierge qui me plaisanta maintes fois à ce sujet.

Mais l'heure du dîner était sonnée et je m'étais tellement attardé dans le globe que j'allais arriver le dernier à table. Je me hâtai donc de remettre mon habit—je l'avais ôté auparavant—et je m'avançai vers la table ; mais les serviteurs me reçurent avec tant de révérences et de marques de respect que, tout confus, je n'osai lever les yeux. Je passai ainsi, sans prendre garde, à côté de la vierge qui m'attendait ; elle s'aperçut aussitôt de mon trouble, me saisit par mon habit et me conduisit ainsi à table.

Je me dispense de parler ici de la musique et des autres splendeurs, car, non seulement les paroles me manquent pour les dépeindre comme il conviendrait, mais encore je ne saurais ajouter à la louange que j'en ai faite plus haut ; en un mot il n'y avait là que les productions de l'art le plus sublime.

Pendant le repas nous nous fîmes part de nos occupations de l'après-midi—cependant je tus notre visite à la bibliothèque et aux monuments.—Quand le vin nous eût rendus communicatifs, la vierge prit la parole comme suit :

*Chers seigneurs, en ce moment je suis en désaccord avec ma sœur. Nous avons un aigle dans notre appartement et chacune de nous deux voudrait être sa préférée ; nous avons eu de fréquentes discussions à ce sujet. Pour en finir, nous décidâmes dernièrement de nous montrer à lui toutes les deux ensemble et nous convînmes qu'il appartiendrait à celle à qui il témoignerait le plus d'amabilité. Quand nous réalisâmes ce projet je tenais à la main un rameau de laurier, suivant mon habitude, mais ma sœur n'en avait point. Dès que l'aigle nous eut aperçues, il tendit à ma sœur le rameau qu'il tenait dans son bec et réclama le mien en échange ; je le lui donnai. Alors chacune de nous voulut en conclure qu'elle était la préférée ; que faut-il en penser ?*

Cette question que la vierge nous posa par modestie, piqua notre curiosité, et chacun au-

rait bien voulu en trouver la solution. Mais tous les regards se dirigèrent vers moi, et l'on me pria d'émettre mon avis le premier ; j'en fus tellement troublé que je ne pus répondre qu'en posant le même problème d'une manière différente et je dis :

*Madame, une seule difficulté s'oppose à la solution de la question qui serait facile à résoudre sans cela. J'avais deux compagnons qui m'étaient profondément attachés ; mais comme ils ignoraient auquel des deux j'accordais ma préférence, ils décidèrent de courir aussitôt vers moi, dans la conviction que celui que j'accueillerais le premier avait ma prédilection. Cependant, comme l'un d'eux ne pouvait suivre l'autre, il resta en arrière et pleura ; je reçus l'autre avec étonnement. Quand ils m'eurent expliqué le but de leur course, je ne pus me déterminer à donner une solution à leur question et je dus remettre ma décision, jusqu'à ce que je fusse éclairé sur mes propres sentiments.*

La vierge fut surprise de ma réponse ; elle comprit fort bien ce que je voulais dire et répliqua : *Eh bien ! nous sommes quittes.*

Puis elle demanda l'avis des autres. Mon récit les avait déjà éclairés ; celui qui me succéda parla donc ainsi :

*Dans ma ville une vierge fut condamnée à mort dernièrement ; mais comme son juge en eut pitié, il fit proclamer que celui qui voudrait entrer en lice pour elle, afin de prouver son innocence par un combat serait admis à faire cette preuve. Or elle avait deux galants, dont l'un s'arma aussitôt et se présenta dans le champ clos pour y attendre un adversaire. Bientôt après, l'autre y pénétra également ; mais comme il était arrivé trop tard, il prit le parti de combattre et de se laisser vaincre, afin que la vierge eût la vie sauve. Lorsque le combat fut terminé, ils réclamèrent la vierge tous les deux. Et dites-moi maintenant, messeigneurs, à qui la donnez-vous ?*

Alors la vierge ne put s'empêcher de dire :

*Je croyais vous apprendre beaucoup et me voici prise à mon propre piège ; je voudrais cependant savoir si d'autres prendront la parole ?*

*Certes, répondit un troisième. Jamais on ne m'a raconté plus étonnante aventure que celle qui m'est arrivée. Dans ma jeunesse, j'aimais une jeune fille honnête, et, pour que mon amour pût atteindre son but, je dus me servir du concours d'une petite vieille, grâce à laquelle je réussis finalement. Or, il advint que les frères de la jeune fille nous surprirent au moment où nous étions réunis tous les trois. Ils entrèrent dans une colère si violente qu'ils voulurent me tuer ; mais, à force de les supplier, ils me firent jurer enfin de les prendre toutes les deux à tour de rôle comme femmes légitimes, chacune pendant un an. Dites-moi, messeigneurs par laquelle devais-je commencer, par la jeune ou par la vieille ?*

Cette énigme nous fit rire longtemps ; et quoique l'on entendit chuchoter, personne ne voulut se prononcer.

Ensuite, le quatrième débuta comme suit :

*Dans une ville demeurait une honnête dame de la noblesse, qui était aimée de tous, mais particulièrement d'un jeune gentilhomme ; comme celui-ci devenait par trop pressant, elle crut s'en débarrasser en lui promettant d'accéder à son désir, s'il pouvait la conduire en plein hiver dans un beau jardin verdoyant, rempli de roses épanouies, et en lui enjoignant de ne plus reparaitre devant elle jusque-là. Le gentilhomme parcourut le monde à la recherche d'un homme capable de produire ce miracle et rencontra finalement un petit vieillard qui lui en promit la réalisation en échange de la moitié de ses biens. L'accord s'étant fait sur ce point, le vieillard s'exécuta ; alors, le galant invita la dame à venir dans son jardin. A l'encontre de son désir, celle-ci le trouva tout verdoyant, gai et agréablement tempéré et elle se souvint de sa promesse. Dès lors elle n'exprima que ce seul souhait, qu'on lui permît de retourner encore une fois près de son époux ; et lorsqu'elle l'eut rejoint elle lui confia son chagrin en pleurant et en soupirant. Or, le seigneur, entièrement rassuré sur les sentiments de fidélité de son épouse, la renvoya à son amant, estimant qu'à un tel prix il l'avait gagnée. Le gentilhomme fut tellement touché par cette droiture que, dans la crainte de pécher en prenant une honnête épouse, il la fit retourner près de son seigneur, en tout honneur. Mais, quand le petit vieillard connut la probité de tous deux, il résolut de rendre tous les biens au gentilhomme, tout pauvre qu'il était, et repartit. Et maintenant, chers seigneurs, j'ignore laquelle de ces personnes s'est montrée la plus honnête*

Nous nous taisions, et la vierge, sans répondre davantage demanda qu'un autre voulût bien continuer.

Le cinquième continua donc comme suit :

*Chers seigneurs, je ne ferai point de grands discours. Qui est plus joyeux, celui qui contemple l'objet qu'il aime ou celui qui y pense seulement ?*

— *Celui qui le contemple* dit la vierge.—*Non*, répliquai-je. Et la discussion allait éclater lorsqu'un sixième prit la parole :

*Chers Seigneurs, je dois contracter une union. J'ai le choix entre une jeune fille, une mariée et une veuve ; aidez-moi à sortir d'embaras et je vous aiderai à résoudre la question précédente.*

Le septième répondit :

*Lorsqu'on a le choix c'est encore acceptable ; mais il en était autrement dans mon cas. Dans ma jeunesse, j'aimais une belle et honnête jeune fille du fond de mon cœur et elle me rendait mon amour ; cependant nous ne pouvions nous unir à cause d'obstacles élevés par ses amis. Elle fut donc donnée en mariage à un autre jeune homme, qui était également droit et honnête. Il l'entoura d'affection jusqu'à ce qu'elle fit ses couches ; mais alors elle tomba dans un évanouissement si profond que tout le monde la crut morte ; et on l'enterra au milieu d'une grande affliction. Je pensai alors, qu'après sa mort je pouvais embrasser cette femme qui n'avait pu être mienne durant sa vie. Je la déterrai donc à la tombée de la nuit, avec l'aide de mon serviteur. Or, quand j'eus ouvert le cercueil et que je l'eusse serrée dans mes bras, je m'aper-*

*cus que son cour battait encore, d'abord faiblement puis de plus en plus fort au fur et à mesure que je la réchauffais. Lorsque j'eus la certitude qu'elle vivait encore, je la portai subrepticement chez moi ; je ranimai son corps par un précieux bain d'herbes et je la remis aux soins de ma mère. Elle mit au monde un beau garçon,... que je fis soigner avec autant de conscience que la mère. Deux jours après je lui racontai, à son grand étonnement, ce qui avait eu lieu et je la priai de rester dorénavant chez moi comme mon épouse. Elle en eut un grand chagrin, disant que son époux, qui l'avait toujours aimée fidèlement, en serait très affligé, mais que par ces événements, l'amour la donnait autant à l'un qu'à l'autre. Rentrant d'un voyage de deux jours, j'invitai son époux et je lui demandai incidemment s'il ferait de nouveau bon accueil à son épouse défunte si elle revenait. Quand il m'eut répondu affirmativement en pleurant amèrement, je lui amenai enfin sa femme et son fils ; je lui contai tout ce qui s'était passé et je la priai de ratifier par son consentement mon union avec elle. Après une longue dispute, il dut renoncer à contester mes droits sur la femme ; nous nous querellâmes ensuite pour le fils*

Ici la vierge intervint par ces paroles :

*Je suis étonnée d'apprendre que vous ayez pu doubler l'affliction de cet homme. Comment, répondit-il, je n'étais donc pas dans mon droit ?*

Aussitôt une discussion s'éleva entre nous ; la plupart étaient d'avis qu'il avait bien fait.

*Non, dit-il, je les lui ai donnés tous deux, et sa femme et son fils. Dites-moi, maintenant, chers seigneurs, la droiture de mon action fut-elle plus grande que la joie de l'époux ?*

Ces paroles plurent tellement à la vierge qu'elle fit circuler la coupe en l'honneur des deux.

Les énigmes proposées ensuite par les autres furent un peu plus embrouillées de sorte que je ne pus les retenir toutes ; cependant je me souviens encore de l'histoire suivante racontée par l'un de mes compagnons : Quelques années auparavant un médecin lui avait acheté du bois dont il s'était chauffé pendant tout l'hiver ; mais quand le printemps était revenu il lui avait revendu ce même bois de sorte qu'il en avait usé sans faire la moindre dépense.

— *Cela s'est fait par acte, sans doute ?* dit la vierge, *mais l'heure passe et nous voici arrivés à la fin du repas.*—*En effet* répondit mon compagnon ; *Que celui qui ne trouve pas la solution de ces énigmes la fasse demander à chacun ; je ne pense pas qu'on la lui refusera.*

Puis on commença à dire le gratias et nous nous levâmes tous de table, plutôt rassasiés et gais que gavés d'aliments. Et nous souhaiterions volontiers que tous les banquets et festins se terminassent de cette manière.

Quand nous nous fûmes promenés un instant dans la salle, la vierge nous demanda si nous désirions assister au commencement des noces. L'un de nous répondit : *Oh oui, vierge noble et vertueuse.*

Alors, tout en conversant avec nous, elle dépêcha en secret un page. Elle était devenue si

affable avec nous que j'osai lui demander son nom. La vierge ne se fâcha point de mon audace et répondit en souriant :

*Mon nom contient cinquante-cinq et n'a cependant que huit lettres ; la troisième est le tiers de la cinquième ; si elle s'ajoute à la sixième, elle forme un nombre, dont la racine est déjà plus grande de la première lettre que n'est la troisième elle-même, et qui est la moitié de la quatrième. La cinquième et la septième sont égales ; la dernière est, de même égale, à la première, et elles font avec la seconde autant que possède la sixième, qui n'a cependant que quatre de plus que ne possède la troisième trois fois. Et maintenant, seigneurs, quel est mon nom ?*

Ce problème me sembla bien difficile à résoudre ; cependant je ne m'en récusai pas et je demandai :

*Vierge noble et vertueuse, ne pourrais-je obtenir une seule lettre ?*

— *Mais certainement, dit-elle cela est possible.*

— *Combien possède donc la septième demandai-je.*

— *Elle possède autant qu'il y a de seigneurs ici,*

répondit-elle. Cette réponse me satisfit et je trouvai aisément son nom. La vierge s'en montra très contente et nous annonça que bien d'autres choses nous seraient révélées.

Mais voici que nous vîmes paraître plusieurs vierges magnifiquement vêtues ; elles étaient précédées de deux pages qui éclairaient leur marche. Le premier de ces pages nous montrait une figure joyeuse, des yeux clairs et ses formes étaient harmonieuses ; le second avait l'aspect irrité ; il fallait que toutes ses volontés se réalisent ainsi que je m'en aperçus par la suite. Ils étaient suivis, tout d'abord, par quatre vierges. La première baissait chastement les yeux et ses gestes dénotaient une profonde humilité. La deuxième était également une vierge chaste et pudique. La troisième eut un mouvement d'effroi en entrant dans la salle ; j'appris plus tard qu'elle ne peut rester là où il y a trop de joie. La quatrième nous apporta quelques fleurs, symboles de ses sentiments d'amour et d'abandon. Ensuite nous vîmes deux autres vierges parées plus richement ; elles nous saluèrent. La première portait une robe toute bleue semée d'étoiles d'or ; la seconde était vêtue de vert avec des raies rouges et blanches ; toutes deux avaient dans leurs cheveux des rubans flottants qui leur seyaient admirablement.

Mais voici, toute seule, la septième vierge ; elle portait une petite couronne et, néanmoins ses regards allaient plus souvent vers le ciel que vers la terre. Nous crûmes qu'elle était la fiancée ; en cela nous étions loin de la vérité ; cependant elle était plus noble que la fiancée par les honneurs, la richesse et le rang. Ce fut elle qui, maintes fois, régla le cours entier des noces. Nous imitâmes notre vierge et nous nous prosternâmes au pied de cette reine malgré qu'elle se montrât très humble et pieuse, Elle tendit la main à chacun de nous tout en nous disant de ne point trop nous étonner de cette faveur car ce n'était-là qu'un de ses moindres dons. Elle nous exhorta à lever nos yeux vers notre Créateur, à reconnaître sa toute-puissance en tout ceci, à persévérer dans la voie où nous nous étions engagés et à employer ces dons à la gloire de Dieu et pour le bien des hommes. Ces paroles, si différentes de celles de notre vierge, encore un peu plus mondaine, m'allèrent droit au coeur. Puis s'adressant à moi : *Toi, dit-elle, tu as reçu plus que les autres, tâche donc de donner plus également.*

Ce sermon nous surprit beaucoup, car en voyant les vierges et les musiciens nous avions cru qu'on allait danser.

Cependant les poids dont nous parlions plus haut étaient encore à leur place ; la reine—j'ignore qui elle était—invita chaque vierge à prendre l'un des poids, puis elle donna le sien qui était le dernier et le plus lourd à notre vierge et nous ordonna de nous mettre à leur suite. C'est ainsi que notre gloire majestueuse se trouva un peu rabaissée ; car je m'aperçus facilement que notre vierge n'avait été que trop bonne pour nous et que nous n'inspirions point une si haute estime que nous commencions presque à nous l'imaginer.

Nous suivîmes donc en ordre et l'on nous conduisit dans une première salle. Là, notre vierge suspendit le poids de la reine le premier, tandis qu'on chanta un beau cantique. Dans cette salle, il n'y avait de précieux que quelques beaux livres de prières qu'il nous était impossible d'atteindre. Au milieu de la salle se trouvait un prie-dieu ; la reine s'y agenouilla et nous nous prosternâmes tous autour d'elle et répétâmes la prière que la vierge lisait dans l'un des livres ; nous demandâmes avec ferveur que ces noces s'accomplissent à la gloire de Dieu et pour notre bien.

Ensuite nous parvînmes à la seconde salle, où la première vierge suspendit à son tour le poids qu'elle portait ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que toutes les cérémonies fussent accomplies. Alors la reine tendit de nouveau la main à chacun de nous et se retira accompagnée de ses vierges.

Notre présidente resta encore un instant parmi nous ; mais comme il était presque deux heures de la nuit elle ne voulut pas nous retenir plus longtemps ;—j'ai cru remarquer à ce moment qu'elle se plaisait en notre société.—Elle nous souhaita donc une bonne nuit, nous engagea à dormir tranquilles et se sépara ainsi de nous amicalement, presque à contre-cœur.

Nos pages, qui avaient reçu des ordres, nous conduisirent dans nos chambres respectives, et afin que nous puissions nous faire servir en cas de besoin, notre page reposait dans un second lit installé dans la même chambre. Je ne sais comment étaient les chambres de mes compagnons, mais la mienne était meublée royalement et garnie de tapis et de tableaux merveilleux. Cependant je préférais à tout cela la compagnie de mon page qui était si éloquent et si versé dans les arts que je pris plaisir à l'écouter pendant une heure encore, de sorte que je ne m'endormis que vers trois heures et demie.

Ce fut ma première nuit tranquille ; cependant un rêve importun ne me laissait pas jouir du repos tout à mon aise, car toute la nuit je m'acharnais sur une porte que je ne pouvais ouvrir, finalement j'y réussis. Ces fantaisies troublèrent mon sommeil jusqu'à ce que le jour m'éveillât enfin.

## QUATRIÈME JOUR

Je reposais encore sur ma couche en regardant tranquillement les tableaux et les statues admirables quand j'entendis soudain les accords de la musique et le son du triangle ; on aurait cru que la procession était déjà en marche. Alors mon page sauta de son lit comme un fou, avec un visage si bouleversé qu'il ressemblait bien plus à un mort qu'à un vivant.

Qu'on s'imagine mon désarroi lorsqu'il me dit qu'à l'instant même mes compagnons étaient présentés au Roi. Je ne pus que pleurer à chaudes larmes et maudire ma propre paresse, tout en m'habillant à la hâte. Cependant mon page fut prêt bien avant moi et sortit de l'appartement en courant pour voir où en étaient les choses. Il revint bientôt avec l'heureuse nouvelle que rien n'était perdu, que j'avais seulement manqué le déjeuner parce qu'on n'avait pas voulu me réveiller à cause de mon grand âge, mais qu'il était temps de le suivre à la fontaine où mes compagnons étaient déjà assemblés pour la plupart. A cette nouvelle je repris mon calme ; j'eus donc bientôt achevé ma toilette et je suivis mon page à la fontaine.

Après les salutations d'usage, la vierge me plaisanta de ma paresse et me conduisit par la main à la fontaine. Alors je constatai qu'au lieu de son épée, le lion tenait une grande dalle gravée. Je l'examinai avec soin et je découvris qu'elle avait été prise parmi les monuments antiques et placée ici pour cette circonstance. La gravure était un peu effacée à cause de son ancienneté ; je la reproduis ici exactement pour que chacun puisse y réfléchir.

*PRINCE HERMÈS,  
APRÈS TOUT LE DOMMAGE  
FAIT AU GENRE HUMAIN,  
RÉSOLU PAR DIEU :  
PAR LE SECOURS DE L'ART,  
JE SUIS DEVENU REMÈDE SALUBRE ;  
JE COULE ICI.  
Boive qui peut de mes eaux ; s'en lave qui veut ;  
les trouble qui l'ose.  
BUVEZ, FRÈRES, ET VIVEZ.<sup>10</sup>*

Cette inscription était donc facile à lire et à comprendre ; aussi l'avait-on placée ici, parce qu'elle était plus aisée à déchiffrer qu'aucune autre.

Après nous être lavés d'abord à cette fontaine, nous bûmes dans une coupe tout en or. Puis nous retournâmes avec la vierge dans la salle pour y revêtir des habits neufs. Ces habits avaient des parements dorés et brodés de fleurs ; en outre chacun reçut une deuxième Toison d'or garnie de brillants, et de toutes ces Toisons se dégageaient des influences selon leur puissance opérante particulière. Une lourde médaille en or y était fixée ; sur la face on voyait le soleil et la lune face à face ; le revers portait ces mots : Le rayonnement de la Lune égalera le rayonnement du Soleil ; et le rayonnement du Soleil deviendra sept fois plus éclatant. Nos anciens ornements furent déposés dans des cassettes et confiés à la garde de l'un des serviteurs. Puis notre vierge nous fit sortir dans l'ordre.

Devant la porte les musiciens habillés de velours rouge à bordure blanche nous attendaient déjà. On ouvrit alors une porte—que j'avais toujours vue fermée auparavant,—donnant sur l'escalier du Roi.

La vierge nous fit entrer avec les musiciens et monter trois cent soixante-cinq marches. Dans cet escalier de précieux travaux artistiques étaient réunis ; plus nous montions plus les décorations étaient admirables ; nous atteignîmes enfin une salle voûtée embellie de fresques.

Les soixante vierges, toutes vêtues richement, nous y attendaient ; elles s'inclinèrent à notre approche et nous leur rendîmes leur salut du mieux que nous pûmes ; puis on congédia les musiciens qui durent redescendre l'escalier.

Alors, au son d'une petite clochette, une belle vierge parut et donna une couronne de laurier à chacun de nous ; mais à notre vierge elle en remit une branche. Puis un rideau se souleva et j'aperçus le Roi et la Reine.

Quelle n'était la splendeur de leur majesté !

Si je ne m'étais souvenu des sages conseils de la reine d'hier, je n'aurais pu m'empêcher, débordant d'enthousiasme, de comparer au ciel cette gloire indicible. Certes, la salle resplendissait d'or et de pierreries ; mais le Roi et la Reine étaient tels que mes yeux ne pouvaient soutenir leur éclat. J'avais contemplé, jusqu'à ce jour, bien des choses admirables, mais ici les merveilles se surpassaient les unes les autres, telles les étoiles du ciel.

Or, la vierge s'étant approchée, chacune de ses compagnes prit l'un de nous par la main et nous présenta au Roi avec une profonde révérence ; puis la vierge parla comme suit :

*En l'honneur de Vos Majestés Royales, Très Gracieux Roi et Reine, les seigneurs ici présents ont affronté la mort pour parvenir jusqu'à Vous. Vos Majestés s'en réjouiront à bon droit car, pour la plupart, ils sont qualifiés pour agrandir le royaume et le domaine de Vos Majestés, comme Elles pourront s'en assurer en éprouvant chacun. Je voudrais donc les présenter très respectueusement à Vos Majestés, avec l'humble prière de me tenir quitte de ma mission et de bien vouloir prendre connaissance de la manière dont je l'ai accomplie, en interrogeant chacun. Puis elle déposa sa branche de laurier.*

Maintenant, il aurait été convenable que l'un de nous dise aussi quelques mots. Mais comme nous étions tous trop émus pour prendre la parole, le vieil Atlas finit par s'avancer et dit au nom du Roi :

*Sa Majesté Royale se réjouit de votre arrivée et vous accorde sa grâce royale, à vous tous réunis ainsi qu'à chacun en particulier. Elle est également très satisfaite de l'accomplissement de ta mission, chère vierge, et, comme récompense, il te sera réservé un don du Roi. Sa Majesté pense cependant que tu devrais les guider aujourd'hui encore car ils ne peuvent avoir qu'une grande confiance en toi.*

La vierge reprit donc humblement la branche de laurier et nous nous retirâmes pour la première fois, accompagnés par nos vierges.

La salle était rectangulaire à l'avant, cinq fois aussi large que longue, mais, au bout elle prenait la forme d'un hémicycle, complétant ainsi, en plan, l'image d'un porche ; dans l'hémicycle, on avait disposé suivant la circonférence du cercle trois admirables sièges royaux ; celui du milieu était un peu surélevé.

Le premier siège était occupé par un vieux roi à barbe grise, dont l'épouse était par contre très jeune et admirablement belle.

Un roi noir, dans la force de l'âge était assis sur le troisième siège ; à son côté on voyait

une vieille petite mère, non couronnée, mais voilée.

Le siège du milieu était occupé par deux adolescents ; ils étaient couronnés de lauriers et au-dessus d'eux était suspendu un grand et précieux diadème. Ils n'étaient pas aussi beaux à ce moment que je me l'imaginai, mais ce n'était pas sans raison.

Plusieurs hommes, des vieillards pour la plupart, avaient pris place derrière eux sur un banc circulaire. Or, chose surprenante, aucun d'eux ne portait d'épée ni d'autre arme ; en outre je ne vis point de garde du corps, sinon quelques vierges qui avaient été parmi nous hier et qui s'étaient placées le long des deux bas-côtés aboutissant à l'hémicycle.

Je ne puis omettre ceci : Le petit Cupidon y voletait. La grande couronne exerçait un attrait particulier sur lui ; on l'y voyait voltiger et tourner de préférence. Parfois il s'installait entre les deux amants, en leur montrant son arc en souriant ; quelquefois même il faisait le geste de vous viser avec cet arc ; enfin ce petit dieu était si malicieux qu'il ne ménageait même pas les petits oiseaux qui volaient nombreux dans la salle, mais il les tourmentait chaque fois qu'il le pouvait. Il faisait la joie et la distraction des vierges ; quand elles pouvaient le saisir il ne s'échappait pas sans peine. Ainsi toute réjouissance et tout plaisir venaient de cet enfant.

Devant la Reine se trouvait un autel de dimensions restreintes mais d'une beauté incomparable ; sur cet autel un livre couvert de velours noir rehaussé de quelques ornements en or très simples ; à côté une petite lumière dans un flambeau d'ivoire. Cette lumière quoique toute petite brûlait, sans s'éteindre jamais, d'une flamme tellement immobile que nous ne l'eussions point reconnu pour un feu si l'espiègle Cupidon n'avait soufflé dessus de temps en temps. Près du flambeau se trouvait une sphère céleste, tournant autour de son axe ; puis une petite horloge à sonnerie près d'une minuscule fontaine en cristal, d'où coulait à jet continu une eau limpide couleur rouge sang. A côté, une tête de mort, refuge d'un serpent blanc, tellement long que malgré qu'il fit le tour des autres objets, sa queue était encore engagée dans l'un des yeux, alors que sa tête rentrait dans l'autre. Il ne sortait donc jamais complètement de la tête de mort, mais quand Cupidon s'avisait à le pincer, il y rentrait avec une vitesse stupéfiante.

En outre de ce petit autel, on remarquait ça et là dans la salle des images merveilleuses, qui se mouvaient comme si elles étaient vivantes avec une fantaisie tellement étonnante qu'il m'est impossible de la dépeindre ici. Ainsi, au moment où nous sortions, un chant tellement suave s'éleva dans la salle que je ne saurais dire s'il s'élevait du chœur des vierges qui y étaient restées ou des images mêmes.

Nous quittâmes donc la salle avec nos vierges, heureux et satisfaits de cette réception ; nos musiciens nous attendaient sur le palier et nous descendîmes en leur compagnie ; derrière nous la porte fut fermée et verrouillée avec soin.

Quand nous fûmes de retour dans notre salle, l'une des vierges s'exclama :

*Ma soeur, je suis étonnée que tu aies osé te mêler à tant de monde.*

— *Chère soeur, répondit notre présidente, celui-ci m'a fait plus de peur qu'aucun autre.*

Et ce disant elle me désigna. Ces paroles me firent de la peine car je compris qu'elle se moquait de mon âge ; j'étais en effet le plus âgé. Mais elle ne tarda pas à me consoler avec la promesse de me débarrasser de cette infirmité à condition de rester dans ses bonnes grâces.

Puis le repas fut servi et chacun prit place à côté de l'une des vierges dont la conversation instructive absorba toute notre attention ; mais je ne puis trahir les sujets de leurs causes et de leurs distractions. Les questions de la plupart de mes compagnons avaient trait aux arts ; j'en conclus donc que les occupations favorites de tous, tant jeunes que vieux, se rattachaient à l'art. Mais moi, j'étais obsédé par la pensée de pouvoir redevenir jeune et j'étais un peu plus triste à cause de cela. La vierge s'en aperçut fort bien et s'écria :

*Je sais bien ce qui manque à ce jeune homme. Que gagez-vous qu'il sera plus gai demain, si je couche avec lui la nuit prochaine ?*

À ces mots elles partirent d'un éclat de rire et quoique le rouge me montât au visage, je dus rire moi-même de ma propre infortune. Mais l'un de mes compagnons se chargea de venger cette offense et dit :

*J'espère que non seulement les convives, mais aussi tes vierges ici présentes ne refuseront pas de témoigner pour notre frère et certifieront que notre présidente lui a formellement promis de partager sa couche cette nuit.*

Cette réponse me remplit d'aise ; la vierge répliqua :

*Oui, mais il y a mes sœurs ; elles ne me permettraient jamais de garder le plus beau sans leur consentement.*

— *Chère sœur, s'écria l'une d'elles, nous sommes ravies de constater que ta haute fonction ne t'a pas rendue fière. Avec ta permission, nous voudrions bien tirer au sort les seigneurs que voici, afin de les partager entre nous comme compagnons de lit ; mais tu auras, avec notre consentement, la prérogative de garder le tien.*

Cessant de plaisanter sur ce sujet nous reprîmes notre conversation ; mais notre vierge ne put nous laisser tranquilles et recommença aussitôt :

*Mes seigneurs, si nous laissons à la fortune le soin de désigner ceux qui dormiront ensemble aujourd'hui ?*

— *Eh bien ! dis-je, s'il le faut absolument nous ne pouvons refuser cette offre.*

Nous convînmes d'en faire l'expérience aussitôt après le repas ; alors aucun de nous ne voulant s'y attarder plus longtemps, nous nous levâmes de table ; de même nos vierges. Mais notre présidente nous dit :

*Non, le temps n'en est pas encore venu. Voyons cependant comment la fortune nous assemblera.*

Nous quittâmes nos compagnes pour discuter sur la manière de réaliser ce projet, mais cela était bien inutile et les vierges nous avaient séparés d'elles à dessein. En effet, la présidente nous proposa bientôt de nous placer en cercle dans un ordre quelconque ; elle nous compterait alors en commençant par elle-même et le septième devrait se joindre au septième suivant, quel qu'il fût. Nous ne nous aperçûmes d'aucune supercherie ; mais les vierges étaient tellement adroites qu'elles parvinrent à prendre des places déterminées

tandis que nous pensions être bien mêlés et placés au hasard. La vierge commença donc à compter ; après elle, la septième personne fut une vierge, en troisième lieu encore une vierge et cela continua ainsi jusqu'à ce que toutes les vierges fussent sorties, à notre grand ébahissement, sans que l'un de nous eût quitté le cercle. Nous restions donc seuls, en butte à la risée des vierges, et nous dûmes confesser que nous avions été trompés fort habilement. Car il est certain que quiconque nous aurait vu dans notre ordre aurait plutôt supposé que le ciel s'écroulerait que de nous voir tous éliminés. Le jeu se termina donc ainsi et il fallut laisser rire les vierges à nos dépens.

Cependant le petit Cupidon vint nous rejoindre de la part de Sa Majesté Royale, sur l'ordre de Qui une coupe circula parmi nous ; il pria notre vierge de se rendre près du Roi et nous déclara qu'il ne pouvait rester plus longtemps en notre compagnie pour nous distraire. Mais la gaieté étant communicative, mes compagnons organisèrent rapidement une danse, avec l'assentiment des vierges. Je préférais rester à l'écart et je prenais grand plaisir à les regarder ; car, à voir mes mercurialistes se mouvoir en cadence, on les aurait pris pour des maîtres en cet art.

Mais bientôt notre présidente revint et nous annonça que les artistes et les étudiants s'étaient mis à la disposition de Sa Majesté Royale pour donner, avant Son départ, une comédie joyeuse en Son honneur et pour Son plaisir ; il serait agréable à Sa Majesté Royale et Elle nous serait gracieusement reconnaissante si nous voulions bien assister à la représentation et accompagner Sa Majesté à la Maison Solaire. En remerciant très respectueusement pour l'honneur qu'on nous faisait, nous offrîmes bien humblement nos faibles services, non seulement dans le cas présent mais en toutes circonstances. La vierge se chargea de cette réponse et revint bientôt avec l'ordre de nous ranger sur le passage de Sa Majesté Royale. On nous y conduisit bientôt et nous n'attendîmes pas la procession royale car elle y était déjà ; les musiciens ne l'accompagnaient pas.

En tête du cortège s'avancait la reine inconnue qui avait été parmi nous hier, portant une petite couronne précieuse et revêtue de satin blanc ; elle ne tenait rien qu'une croix minuscule faite d'une petite perle, qui avait été placée entre le jeune Roi et sa fiancée ce jour même. Cette reine était suivie des six vierges nommées plus haut qui marchaient en deux rangs et portaient les bijoux du Roi que nous avions vus exposés sur le petit autel. Puis vinrent les trois rois, le fiancé étant au milieu. Il était mal vêtu, en satin noir, à la mode italienne, coiffé d'un petit chapeau rond noir, garni d'une petite plume noire et pointue. Il se découvrit amicalement devant nous, afin de nous montrer sa condescendance ; nous nous inclinâmes comme nous l'avions fait auparavant. Les rois étaient suivis des trois reines dont deux étaient vêtues richement ; par contre le troisième qui s'avancait entre les deux autres, était tout en noir et Cupidon lui portait la traîne. Puis on nous fit signe de suivre. Après nous vinrent les vierges et enfin le vieil Atlas ferma la procession.

C'est ainsi qu'on nous conduisit par maints passages admirables à la Maison du Soleil ; et là nous prîmes place sur une estrade merveilleuse, non loin du Roi et de la Reine, pour assister à la comédie. Nous nous tenions à la droite des rois :—mais séparés d'eux,—les vierges à notre droite, excepté celles à qui la Reine avait donné des insignes. A ces dernières, des places particulières étaient réservées tout en haut ; mais les autres serviteurs durent se contenter des places entre les colonnes, tout en bas.

Cette comédie suggère bien des réflexions particulières ; je ne puis donc omettre d'en rappeler ici brièvement le sujet.

## PREMIER ACTE

Un vieux roi apparaît entouré de ses serviteurs ; on apporte devant son trône un petit coffret que l'on dit avoir trouvé sur l'eau. On l'ouvre et on y découvre une belle enfant, puis à côté de quelques bijoux, une petite missive en parchemin, adressée au roi. Le roi rompt le cachet aussitôt et, ayant lu la lettre, se met à pleurer. Puis il dit à ses courtisans que le roi des nègres a envahi et dévasté le royaume de sa cousine, et exterminé toute la descendance royale sauf cette enfant.

Or, le roi avait fait le projet d'unir son fils à la fille de sa cousine ; il jure donc une inimitié éternelle au nègre et à ses complices et décide de se venger. Il ordonne ensuite que l'on élève l'enfant avec soin et que l'on fasse des préparatifs de guerre contre le nègre.

Ces préparatifs, ainsi que l'éducation de la fillette—elle fut confiée à un vieux précepteur dès qu'elle eut grandi un peu,—emplissent tout le premier acte par leur développement plein de finesse et d'agrément.

## ENTR'ACTE

Combat d'un lion et d'un griffon ; nous vîmes parfaitement que le lion fut vainqueur.

## DEUXIÈME ACTE

Chez le roi nègre ; ce perfide vient d'apprendre avec rage que le meurtre n'est pas resté secret et que, de plus, une fillette lui a échappé par ruse. Il réfléchit donc aux artifices qu'il pourrait employer contre son puissant ennemi ; il écoute ses conseillers, gens pressés par la famine qui se sont réfugiés près de lui. Contre toute attente la fillette tombe donc de nouveau dans ses mains et il la ferait mettre à mort immédiatement s'il n'était trompé d'une manière fort singulière par ses propres courtisans. Cet acte se termine donc par le triomphe du nègre.

## TROISIÈME ACTE

Le roi réunit une grande armée et la met sous les ordres d'un vieux chevalier valeureux. Ce dernier fait irruption dans le royaume du nègre, délivre la jeune fille de sa prison et l'habille richement. On élève ensuite rapidement une estrade admirable et on y fait monter la vierge. Bientôt arrivent douze envoyés du roi. Alors le vieux chevalier prend la parole et apprend à la vierge comment son très gracieux Seigneur, le Roi, ne l'avait pas seulement délivrée une seconde fois de la mort, après lui avoir donné une éducation royale,—et ceci quoiqu'elle ne se soit pas toujours conduite comme elle l'aurait dû—mais encore que Sa Majesté Royale l'avait choisie comme épouse pour son jeune seigneur et fils et donnait ordre de préparer les fiançailles ; celles-ci devaient avoir lieu dans certaines conditions. Puis, dépliant un parchemin, il donne lecture de ces conditions, qui seraient bien dignes d'être relatées ici si cela ne nous entraînait trop loin.

Bref, la vierge prête le serment de les observer fidèlement et remercie en outre avec grâce

pour l'aide et les faveurs qui lui ont été accordées.

Cet acte se termine par des chants à la louange de Dieu, du Roi et de la vierge.

## ENTR'ACTE

On nous montra les quatre animaux de Daniel tels qu'ils lui apparurent dans sa vision et tels qu'il les décrit minutieusement. Tout cela a une signification bien déterminée.

## QUATRIÈME ACTE

La vierge a repris possession de son royaume perdu ; on la couronne et elle paraît sur la place dans toute sa magnificence au milieu de cris de joie. Ensuite les ambassadeurs, en grand nombre font leur entrée pour lui transmettre des vœux de bonheur et pour admirer sa magnificence. Mais elle ne persévère pas longtemps dans la piété car elle recommence déjà à jeter des regards effrontés autour d'elle, à faire des signes aux ambassadeurs et aux seigneurs, et, vraiment, elle ne montre aucune retenue.

Le nègre, bientôt instruit des mœurs de la princesse en tire parti adroitement. Cette dernière, trompant la surveillance de ses conseillers, se laisse aveugler facilement par une promesse fallacieuse, de sorte que, pleine de défiance pour son Roi, elle se livre peu à peu, et en secret, au nègre. Alors celui-ci accourt et quand elle a consenti à reconnaître sa domination, il parvient par elle à subjuguier tout le royaume. Dans la troisième scène de cet acte il la fait emmener, puis dévêtir complètement, attacher au pilori sur un grossier échafaud et fouetter ; finalement il la condamne à mort.

Tout cela était si pénible à voir que les larmes vinrent aux yeux à beaucoup des nôtres.

Ensuite la vierge est jetée toute nue dans une prison pour y attendre la mort par le poison. Or ce poison, ne la tue pas mais la rend lépreuse.

Ce sont donc des événements lamentables qui se déroulent au cours de cet acte.

## ENTR'ACTE

On exposa un tableau représentant Nabuchodonosor portant des armes de toutes sortes, à la tête, à la poitrine, au ventre, aux jambes, aux pieds, etc... Nous en reparlerons par la suite.

## CINQUIÈME ACTE

On apprend au jeune roi ce qui s'est passé entre sa future épouse et le nègre. Il intervient aussitôt auprès de son père avec la prière de ne point la laisser dans cette affliction. Le père ayant accédé à ce désir, des ambassadeurs sont envoyés pour consoler la malade dans sa prison et aussi pour la réprimander pour sa légèreté. Mais elle ne veut pas les accueillir et consent à devenir la concubine du nègre. Tout cela est rapporté au roi.

Voici maintenant un chœur de fous, tous munis de leur bâton ; avec ces bâtons ils échafaudent une grande sphère terrestre et la démolissent aussitôt. Et cela fut une fantaisie fine et amusante.

## SIXIÈME ACTE

Le jeune roi provoque le nègre en combat. Le nègre est tué, mais le jeune roi est également laissé pour mort. Cependant il reprend ses sens, délivre sa fiancée et s'en retourne pour préparer les noces ; en attendant il la confie à son intendant et à son aumônier.

D'abord l'intendant la tourmente affreusement, puis c'est le tour du moine qui devient si arrogant qu'il veut dominer tout le monde.

Dès que le jeune roi en a connaissance, il dépêche en toute hâte un envoyé qui brise le pouvoir du prêtre et commence à parer la fiancée pour les noces.

## ENTR'ACTE

On nous présenta un éléphant artificiel énorme, portant une grande tour, remplie de musiciens ; nous le regardâmes avec plaisir.

## SEPTIÈME ET DERNIER ACTE

Le fiancé paraît avec une magnificence inimaginable ;—je me demande comment on put réaliser cela.—La fiancée vient à sa rencontre avec la même solennité. Autour d'eux le peuple crie : Vivat Sponsus, vivat Sponsa.

C'est ainsi que, par cette comédie, les artistes fêtaient d'une manière superbe le Roi et la Reine, et—je m'en aperçus aisément—ils y étaient très sensibles.

Enfin les artistes firent encore quelquefois le tour de la scène dans cette apothéose et, à la fin, ils chantèrent en chœur,

*I*

*Ce jour nous apporte une bien grande joie avec les noces du Roi ;  
chantez donc tous pour que résonne : Bonheur à celui qui nous la donne.*

*II*

*La belle fiancée que nous avons attendue si longtemps lui est unie  
maintenant. Nous avons lutté mais nous touchons au but. Heureux celui  
qui regarde en avant.*

*III*

*Et maintenant qu'ils reçoivent nos vœux. Que votre union soit  
prospère ; elle fut assez longtemps en tutelle. Multipliez-vous dans  
cette union loyale pour que mille rejetons naissent de votre sang.*

Et la comédie prit fin au milieu des acclamations et de la gaieté générale et à la satisfaction particulière des personnes royales.

Le jour était déjà à son déclin quand nous nous retirâmes dans l'ordre de notre arrivée ; mais, loin d'abandonner le cortège, nous dûmes suivre les personnes royales par l'escalier dans la salle où nous avons été présentés. Les tables étaient déjà dressées avec art et, pour la première fois, nous fûmes conviés à la table royale. Au milieu de la salle se trouvait le petit autel avec les six insignes royaux que nous avons déjà vus.

Le jeune roi se montra constamment très gracieux envers nous. Cependant il n'était guère joyeux, car, tout en nous adressant la parole de temps en temps, il ne put s'empêcher de soupirer à plusieurs reprises, ce dont le petit Cupidon le plaisanta. Les vieux rois et les vieilles reines étaient très graves ; seule, l'épouse de l'un d'eux était assez vive, chose dont j'ignorais la raison.

Les personnes royales prirent place à la première table ; nous nous assîmes à la seconde ; à la troisième, nous vîmes quelques dames de la noblesse. Toutes les autres personnes, hommes et jeunes filles, assuraient le service. Et tout se passa avec une telle correction et d'une manière si calme et si grave que j'hésite d'en parler de crainte d'en dire trop. Je dois cependant relater que les personnes royales s'étaient habillées de vêtements d'un blanc éclatant comme la neige et qu'elles avaient pris place à table ainsi vêtues. La grande couronne en or était suspendue au-dessus de la table et l'éclat des pierreries dont elle était ornée, aurait suffi pour éclairer la salle sans autre lumière.

Toutes les lumières furent allumées à la petite flamme placée sur l'autel, j'ignore pourquoi. En outre j'ai bien remarqué que le jeune roi fit porter des aliments au serpent blanc sur l'autel, à plusieurs reprises, et cela me fit réfléchir beaucoup. Le petit Cupidon faisait presque tous les frais de la conversation à ce banquet ; il ne laissa personne en repos, et moi en particulier. A chaque instant il nous étonna par quelque nouvelle trouvaille.

Mais il n'y avait aucune joie sensible et tout se passait dans le calme. Je pressentis un grand danger et l'absence de musique augmenta mon appréhension, qui s'aviva encore quand on nous donna l'ordre de nous contenter de donner une réponse courte et nette si l'on nous interrogeait. En somme tout prenait un air si étrange que la sueur perla sur tout mon corps et je crois que le courage aurait manqué à l'homme le plus audacieux.

Le repas touchait presque à sa fin, quand le jeune roi ordonna qu'on lui remit le livre placé sur l'autel et il l'ouvrit. Puis il nous fit demander encore une fois par un vieillard si nous étions bien déterminés à rester avec lui dans l'une et l'autre fortune. Et quand, tout tremblants, nous eûmes répondu affirmativement, il nous fit demander tristement si nous voulions nous lier par notre signature. Il nous était impossible de refuser ; d'ailleurs il devait en être ainsi. Alors nous nous levâmes à tour de rôle et chacun apposa sa signature sur ce livre.

Dès que le dernier eut signé, on apporta une fontaine en cristal et un petit gobelet également en cristal. Toutes les personnes royales y burent, chacune selon son rang ; on nous le présenta ensuite, puis pour finir à tous ceux qui étaient présents. Et cela fut l'épreuve du silence [Haustus silentii].

Alors toutes les personnes royales nous tendirent la main en nous disant que, vu que nous ne tiendrions plus à elles dorénavant, nous ne les reverrions plus jamais ; ces paroles nous mirent les larmes aux yeux. Mais notre présidente protesta hautement en notre nom, et les personnes royales en furent satisfaites.

Tout à coup une clochette tinta ; aussitôt nos hôtes royaux pâlirent si effroyablement que nous avons failli nous évanouir de peur. Elles changèrent leurs vêtements blancs contre des robes entièrement noires ; puis la salle entière fut tendue de velours noir ; le sol fut

couvert de velours noir et on garnit de noir la tribune également.—Tout cela avait été préparé à l'avance.

Les tables furent enlevées et les personnes présentes prirent place sur le banc. Nous nous revêtîmes de robes noires. Alors notre présidente, qui venait de sortir, revint avec six bandeaux de taffetas noir et banda les yeux aux six personnes royales.

Dès que ces dernières furent privées de l'usage de leurs yeux, les serviteurs apportèrent rapidement six cercueils recouverts et les disposèrent dans la salle. Au milieu on posa un billot noir et bas.

Enfin un géant, noir comme le charbon, entra dans la salle ; il tenait dans sa main une hache tranchante. Puis le vieux roi fut conduit le premier au billot et la tête lui fut tranchée subitement et enveloppée dans un drap noir. Mais le sang fut recueilli dans un grand bocal en or que l'on posa près de lui dans le cercueil. On ferma le cercueil et on le plaça à part.

Les autres subirent le même sort et je frémis à la pensée que mon tour arriverait également. Mais il n'en fut rien ; car, dès que les six personnes furent décapitées, l'homme noir se retira ; il fut suivi par quelqu'un qui le décapita à son tour juste devant la porte et revint avec sa tête et la hache que l'on déposa dans une petite caisse.

Ce furent, en vérité, des noces sanglantes. Mais, dans l'ignorance de ce qui allait advenir, je dus dominer mes impressions et réserver mon jugement. En outre, notre vierge, voyant que quelques-uns d'entre nous perdaient la foi et pleuraient, nous invita au calme. Elle ajouta :

*La vie de ceux-ci est maintenant en vos mains. Croyez-moi et obéissez-moi ;  
alors leur mort donnera la vie à beaucoup.*

Puis elle nous pria de goûter le repos et de laisser tout souci, car ce qui s'était passé était pour leur bien. Elle nous souhaita donc une bonne nuit et nous annonça qu'elle veillerait les morts. Nous conformant à ses désirs nous suivîmes nos pages dans nos logements respectifs.

Mon page m'entretint avec abondance de nombreux sujets dont je me souviens fort bien. Son intelligence m'étonna au plus haut point ; mais je finis par remarquer qu'il cherchait à provoquer mon sommeil ; je fis donc semblant de dormir profondément, mais mes yeux étaient libres de sommeil car je ne pouvais oublier les décapités.

Or, ma chambre donnait sur le grand lac, de sorte que de mon lit, placé près de la fenêtre, je pus facilement en parcourir toute l'étendue du regard. A minuit, à l'instant précis où les douze coups sonnèrent, je vis subitement un grand feu sur le lac ; saisi de peur, j'ouvris rapidement la fenêtre. Alors je vis au loin sept navires emplis de lumière qui s'approchaient. Au-dessus de chaque vaisseau brillait une flamme qui voletait çà et là et descendait même de temps en temps ; je compris aisément que c'étaient les esprits des décapités.

Les vaisseaux s'approchèrent doucement du rivage avec leur unique pilote. Lorsqu'ils abordèrent, je vis notre vierge s'en approcher avec une torche ; derrière elle on portait les six cercueils fermés et la caisse, qui furent déposés dans les sept vaisseaux.

Je réveillai alors mon page qui m'en remercia vivement ; il avait fait beaucoup de chemin dans la journée, de sorte que, tout en étant prévenu, il aurait bien pu dormir pendant que se déroulaient ces événements.

Dès que les cercueils furent posés dans les navires, toutes les lumières s'éteignirent. Et les six flammes naviguèrent par delà le lac ; dans chaque vaisseau l'on ne voyait plus qu'une petite lumière en vigie. Alors quelque cent gardiens s'installèrent près du rivage et renvoyèrent la vierge au château. Celle-ci mit tous les verrous avec soin ; j'en conclus aisément qu'il n'y aurait plus d'autres événements avant le jour. Nous cherchâmes donc le repos.

Et, de tous mes compagnons, nul que moi n'avait son appartement sur le lac ; et seul j'avais vu cette scène. Mais j'étais tellement fatigué que je m'endormis malgré mes multiples préoccupations.

## CINQUIÈME JOUR

Je quittai ma couche au point du jour, aiguillonné par le désir d'apprendre la suite des événements, sans avoir goûté un repos suffisant. M'étant habillé je descendis, mais je ne trouvai encore personne dans la salle à cette heure matinale. Je priai donc mon page de me guider encore dans le château et de me montrer les parties intéressantes ; il se prêta volontiers à mon désir, comme toujours.

Ayant descendu quelques marches sous terre, nous nous heurtâmes à une grande porte en fer sur laquelle se détachait en grandes lettres de cuivre l'inscription suivante :

Ἰνὸν ἄγγυρον ἄγγυρον  
ὄζπ ἠήσῃ ἄγγυρον ἄγγυρον  
ἠὸρῶν ἠὸρῶν  
ἠὸρῶν ἠὸρῶν ἠὸρῶν ἠὸρῶν  
ἠὸρῶν ἠὸρῶν ἠὸρῶν ἠὸρῶν

Je reproduis l'inscription telle que je l'ai copiée sur ma tablette.

Le page ouvrit donc cette porte et me conduisit par la main dans un couloir complètement obscur. Nous parvînmes à une petite porte qui était entrebâillée, car, d'après mon page, elle avait été ouverte la veille pour sortir les cercueils et on ne l'avait pas encore refermée.

Nous entrâmes ; alors la chose la plus précieuse que la nature eût jamais élaborée apparut à mon regard émerveillé. Cette salle voûtée ne recevait d'autre lumière que l'éclat rayonnant de quelques escarboucles énormes ; c'était, me dit-on, le trésor du Roi. Mais au centre, j'aperçus la merveille la plus admirable ; c'était un tombeau précieux. Je ne pus réprimer mon étonnement de le voir entretenu avec si peu de soins. Alors mon page me répondit que je devais rendre grâce à ma planète, dont l'influence me permettait de contempler plusieurs choses que nul œil humain n'avait aperçu jusqu'à ce jour, hormis l'entourage du Roi.

Le tombeau était triangulaire et supportait en son centre un vase en cuivre poli ; tout le reste n'était qu'or et pierres précieuses. Un ange, debout dans le vase, tenait dans ses bras un arbre inconnu, qui, sans cesse, laissait tomber des gouttes dans le vaisseau ; parfois un fruit se détachait, se résolvait en eau dès qu'il touchait le vase et s'écoulait dans trois petits vaisseaux en or. Trois animaux, un aigle, un bœuf et un lion, se tenant sur un socle très précieux supportaient ce petit autel.

J'en demandai la signification à mon page :

*Ci-gît dit-il, Vénus, la belle dame qui a fait perdre le bonheur, le salut et la fortune à tant de grands. Puis il désigna sur le sol une trappe en cuivre. Si tel est votre désir dit-il nous pouvons continuer à descendre par ici.*

— *Je vous suis* répondis-je ; et je descendis l'escalier où l'obscurité était complète ; mais le page ouvrit prestement une petite boîte qui contenait une petite lumière éternelle à laquelle il alluma une des nombreuses torches placées à cet endroit. Plein d'appréhension, je lui demandai sérieusement s'il lui était permis de faire cela. Il me répondit :

*Comme les personnes royales reposent maintenant je n'ai rien à craindre.*

J'aperçus alors un lit d'une richesse inouïe, aux tentures admirables. Le page les entr'ouvrit et je vis dame Vénus couchée là toute nue—car le page avait soulevé la couverture—avec tant de grâce et de beauté, que, plein d'admiration, je restai figé sur place, et maintenant encore, j'ignore si j'ai contemplé une statue ou une morte ; car elle était absolument immobile et il m'était interdit de la toucher.

Puis le page la couvrit de nouveau et tira le rideau ; mais son image me resta comme gravée dans les yeux.

Derrière le lit je vis un panneau avec cette inscription :

ⱮⱮⱮ ⱮⱮⱮ ⱮⱮⱮ ⱮⱮⱮ ⱮⱮⱮ  
ⱮⱮⱮ ⱮⱮⱮ ⱮⱮⱮ ⱮⱮⱮ ⱮⱮⱮ

Je demandai à mon page la signification de ces caractères ; il me promit en riant que je l'apprendrais. Puis il éteignit le flambeau et nous remontâmes.

Examinant les animaux de plus près, je m'aperçus, à ce moment seulement, qu'une torche résineuse brûlait à chaque coin. Je n'avais pas aperçu ces lumières auparavant, car le feu était si clair qu'il ressemblait plutôt à l'éclat d'une pierre qu'à une flamme. L'arbre exposé à cette chaleur ne cessait de fondre tout en continuant à produire de nouveaux fruits.

*Ecoutez dit le page, ce que j'ai entendu dire à Atlas parlant au Roi. Quand l'arbre, a-t-il dit, sera fondu entièrement, dame Vénus se réveillera et sera mère d'un roi.*

Il parlait encore et m'en aurait peut-être dit davantage, quand Cupidon pénétra dans la salle. De prime abord il fut atterré d'y constater notre présence ; mais quand il se fut aperçu que nous étions tous deux plus morts que vifs, il finit par rire et me demanda quel

esprit m'avait chassé par ici. Tout tremblant je lui répondis que je m'étais égaré dans le château, que le hasard m'avait conduit dans cette salle et que mon page m'ayant cherché partout m'avait finalement trouvé ici ; qu'enfin j'espérais qu'il ne prendrait pas la chose en mal.

*C'est encore excusable ainsi, me dit-il, vieux père téméraire. Mais vous auriez pu m'outrager grossièrement si vous aviez vu cette porte. Il est temps que je prenne des précautions.*

Sur ces mots il cadénassa solidement la porte de cuivre par où nous étions descendus. Je rendis grâce à Dieu de ne pas avoir été rencontrés plus tôt et mon page me sut gré de l'avoir aidé à se tirer de ce mauvais pas.

*Cependant, continua Cupidon, je ne puis vous laisser impuni d'avoir presque surpris ma mère.* Et il chauffa la pointe d'une de ses flèches dans l'une des petites lumières et me piqua à la main. Je ne sentis presque pas la piqûre à ce moment tant j'étais heureux d'avoir si bien réussi et d'en être quitte à si bon compte.

Entre temps mes compagnons étaient sortis de leur lit et s'étaient rassemblés dans la salle ; je les y rejoignis en faisant semblant de quitter mon lit à l'instant. Cupidon qui avait fermé toutes les portes derrière lui avec soin me demanda de lui montrer ma main. Une gouttelette de sang y perlait encore ; il en rit et prévint les autres de se méfier de moi car je changerai sous peu. Nous étions stupéfaits de voir Cupidon si gai ; il ne paraissait pas se soucier le moins du monde des tristes événements d'hier et ne portait aucun deuil.

Cependant notre présidente s'était parée pour sortir ; elle était entièrement habillée de velours noir et tenait sa branche de laurier à la main ; toutes ses compagnes portaient de même leur branche de laurier. Quand les préparatifs furent terminés, la vierge nous dit de nous désaltérer d'abord et de nous préparer ensuite pour la procession. C'est ce que nous fîmes sans perdre un instant et nous la suivîmes dans la cour.

Six cercueils étaient placés dans cette cour. Mes compagnons étaient convaincus qu'ils renfermaient les corps des six personnes royales ; mais moi je savais à quoi m'en tenir ; toutefois j'ignorais ce qu'allaient devenir les autres cercueils.

Huit hommes masqués se tenaient près de chacun des cercueils. Quand la musique se mit à jouer—un air si grave et si triste que j'en frémis,—ils levèrent les cercueils et nous suivîmes jusqu'au jardin dans l'ordre qu'on nous indiqua. Au milieu du jardin on avait érigé un mausolée en bois dont tout le pourtour était garni d'admirables couronnes ; le dôme était supporté par sept colonnes. On avait creusé six tombeaux et près de chacun se trouvait une pierre ; mais le centre était occupé par une pierre ronde, creuse, plus élevée. Dans le plus grand silence et en grande cérémonie on déposa les cercueils dans ces tombeaux, puis les pierres furent glissées dessus et fortement scellées. La petite boîte trouva sa place au milieu. C'est ainsi que mes compagnons furent trompés, car ils étaient persuadés que les corps reposaient là. Au sommet flottait un grand étendard décoré de l'image du phénix, sans doute pour nous égarer encore plus sûrement. C'est à ce moment que je remerciai DIEU de m'avoir permis de voir plus que les autres.

Les funérailles étant terminées, la vierge monta sur la pierre centrale et nous fit un court

sermon. Elle nous engagea à tenir notre promesse, à ne pas épargner nos peines et à prêter aide aux personnes royales enterrées là afin qu'elles pussent retrouver la vie. A cet effet nous devions nous mettre en route sans tarder et naviguer avec elle vers la tour de l'Olympe pour y chercher le remède approprié et indispensable.

Ce discours eut notre assentiment ; nous suivîmes donc la vierge par une autre petite porte jusqu'au rivage, où nous vîmes les sept vaisseaux, que j'ai déjà signalés plus haut, tous vides. Toutes les vierges y attachèrent leur branche de laurier et, après nous avoir embarqués, elles nous laissèrent partir à la grâce de Dieu. Tant que nous fûmes en vue, elles ne nous quittèrent pas du regard ; puis elles rentrèrent dans le château accompagnées de tous les gardiens.

Chacun de nos vaisseaux portait un grand pavillon et un signe distinctif. Sur cinq des vaisseaux on voyait les cinq Corpora Regalia ; en outre, chacun, en particulier le mien, où la vierge avait pris place, portait un globe.

Nous naviguâmes ainsi dans un ordre donné, chaque vaisseau ne contenant que deux pilotes.

A

B C D

E F

G

En tête venait le petit vaisseau a, où, à mon avis, gisait le nègre ; il emportait douze musiciens ; son pavillon représentait une pyramide. Il était suivi des trois vaisseaux b-c-d, nageant de conserve. On nous avait distribués dans ces vaisseaux-là ; j'avais pris place dans c. Sur une troisième ligne flottaient les deux vaisseaux e et f, les plus beaux et les plus précieux, parés d'une quantité de branches de laurier ; ils ne portaient personne et battaient pavillon de Lune et de Soleil. Le vaisseau g venait en dernière ligne ; il transportait quarante vierges.

Ayant navigué ainsi par delà le lac, nous franchîmes une passe étroite et nous parvînmes à la mer véritable. Là, des Sirènes, des Nymphes, et des Déesses de la mer nous attendaient ; nous fûmes abordés bientôt par une jeune nymphe, chargée de nous transmettre leur cadeau de noces ainsi que leur souvenir. Ce dernier consistait en une grande perle précieuse sertie, comme nous n'en avons jamais vue ni dans notre monde ni dans celui-ci ; elle était ronde et brillante. Quand la vierge l'eut acceptée amicalement, la nymphe demanda que l'on voulût bien donner audience, à ses compagnes et s'arrêter un instant ; la vierge y consentit. Elle ordonna d'amener les deux grands vaisseaux au milieu et de former avec les autres un pentagone.

C

B // \ D

E :: ::F

G \ // A

Puis les nymphes se rangèrent en cercle autour et chantèrent d'une voix douce :

I

*Rien de meilleur n'est sur terre  
Que le bel et noble amour ;  
Par lui nous égalons Dieu,  
Par lui personne n'afflige autrui.  
Laissez-nous donc chanter le Roi,  
Et que toute la mer résonne,  
Nous questionnons, donnez la réplique.*

II

*Qui nous a transmis la vie ?  
L'amour.  
Qui nous a rendu la grâce ?  
L'amour.  
Par qui sommes-nous nés ?  
Par l'amour.  
Sans qui serions-nous perdus ?  
Sans l'amour.*

III

*Qui donc nous a engendrés ?  
L'amour.  
Pourquoi nous a-t-on nourris ?  
Par amour.  
Que devons-nous aux parents ?  
L'amour.  
Pourquoi sont-ils si patients ?  
Par amour.*

IV

*Qui est vainqueur ?  
L'amour.  
Peut-on trouver l'amour ?  
Par l'amour.  
Qui peut encore unir les deux ?  
L'amour.*

V

*Chantez donc tous,  
Et faites résonner le chant  
Pour glorifier l'amour ;*

*Qu'il veuille s'accroître  
Chez nos Seigneurs, le Roi et la Reine ;  
Leurs corps sont ici, l'âme est là.*

VI

*Si nous vivons encore,  
Dieu fera,  
Que de même que l'amour et la grande grâce  
Les ont séparés avec une grande puissance ;  
De même aussi la flamme d'amour  
Les réunira de nouveau avec bonheur.*

VII

*Cette peine,  
En grande joie,  
Sera transmuée pour toujours,  
Y eût-il encore des souffrances sans nombre.*

En écoutant ce chant mélodieux, je compris parfaitement qu'Ulysse eût bouché les oreilles de ses compagnons, car j'eus l'impression d'être le plus misérable des hommes en me comparant à ses créatures adorables.

Mais bientôt la vierge prit congé et donna l'ordre de continuer la route. Les nymphes rompèrent donc le cercle et s'éparpillèrent dans la mer après avoir reçu comme rétribution un long ruban rouge.—A ce moment je sentis que Cupidon commençait à opérer en moi aussi, ce qui n'était guère à mon honneur ; mais, comme de toute manière mon étourderie ne peut servir à rien au lecteur, je veux me contenter de la noter en passant. Cela répondait précisément à la blessure que j'avais reçue à la tête, en rêve, comme je l'ai décrit dans le premier livre ; et, si quelqu'un veut un bon conseil, qu'il s'abstienne d'aller voir le lit de Vénus, car Cupidon ne tolère pas cela.

Quelques heures plus tard, après avoir parcouru un long chemin, tout en nous entretenant amicalement, nous aperçûmes la tour de l'Olympe. La vierge ordonna donc de faire divers signaux pour annoncer notre arrivée ; ce qui fut fait. Aussitôt nous vîmes un grand drapeau blanc se déployer et un petit vaisseau doré vint à notre rencontre. Quand il fut près de nous accoster, nous y distinguâmes un vieillard entouré de quelques satellites habillés de blanc ; il nous fit un accueil amical et nous conduisit à la tour.

La tour était bâtie sur une île exactement carrée et entourée d'un rempart si solide et si épais que je comptai deux cent soixante pas en la traversant. Derrière cette enceinte s'étendait une belle prairie agrémentée de quelques petits jardins où fructifiaient des plantes singulières et inconnues de moi ; elle s'arrêtait au mur protégeant la tour. Cette dernière, en elle-même, semblait formée par la juxtaposition de sept tours rondes ; celle du centre était un peu plus haute. Intérieurement elles se pénétraient mutuellement et il y avait sept étages superposés.

Quand nous eûmes atteint la porte, on nous rangea le long du mur côtoyant la tour afin de transporter les cercueils dans la tour à notre insu, comme je le compris facilement ; mais mes compagnons l'ignoraient.

Aussitôt après on nous conduisit dans la salle intérieure de la tour qui était décorée avec art ; mais nous y trouvâmes peu de distractions, car elle ne contenait rien qu'un laboratoire. Là nous dûmes broyer et laver des herbes, des pierres précieuses et diverses matières, en extraire la sève et l'essence et en emplir des fioles de verre que l'on rangea avec soin. Cependant notre vierge si active et si agile, ne nous laissa pas manquer de besogne ; nous dûmes travailler assidûment et sans relâche dans cette île jusqu'à ce que nous eussions terminé les préparatifs nécessaires pour la résurrection des décapités.

Pendant ce temps—comme je l'appris ultérieurement—les trois vierges lavaient avec soin les corps dans la première salle.

Enfin quand nos travaux furent presque terminés on nous apporta, pour tout repas, une soupe et un peu de vin, ce qui signifiait clairement que nous n'étions point ici pour notre agrément ; et quand nous eûmes accompli notre tâche, il fallut nous contenter, pour dormir, d'une natte qu'on étendit par terre pour chacun de nous.

Pour ma part, le sommeil ne m'accabla guère ; je me promenai donc dans le jardin et j'avançaï jusqu'à l'enceinte ; comme la nuit était très claire, je passai le temps à observer les étoiles. Je découvris par hasard de grandes marches en pierre menant à la crête du rempart ; comme la lune répandait une si grande clarté, je montai audacieusement. Je contemplai la mer qui était dans un calme absolu, et, profitant d'une si bonne occasion de méditer sur l'astronomie, je découvris que cette nuit même les planètes se présenteraient sous un aspect particulier qui ne se reproduirait pas avant longtemps.

J'observai ainsi longuement le ciel au-dessus de la mer quand, à minuit, dès que les douze coups tombèrent, je vis les sept flammes parcourir la mer et se poser tout en haut sur la pointe de la tour ; j'en fus saisi de peur car, dès que les flammes se reposèrent, les vents se mirent à secouer la mer furieusement. Puis la lune se couvrit de nuages, de sorte que ma joie prit fin dans une telle terreur que je pus à peine découvrir l'escalier de pierre et rentrer dans la tour. Je ne puis dire si les flammes sont restées plus longtemps sur la tour ou si elles sont reparties, car il était impossible de me risquer dehors dans cette obscurité.

Je me couchai donc sur ma couverture et je m'endormis aisément au murmure calme et agréable de la fontaine de notre laboratoire.

Ainsi ce cinquième jour se termina également par un miracle.

## SIXIÈME JOUR

Le lendemain, le premier réveillé tira les autres du sommeil et nous nous mêmes aussitôt à discourir sur l'issue probable des événements. Les uns soutenaient que les décapités revivraient tous ensemble ; d'autres les contredisaient parce que la disparition des vieux devait donner aux jeunes non seulement la vie mais encore la faculté de se reproduire. Quelques-uns pensaient que les personnes royales n'avaient pas été tuées mais que d'autres avaient été décapitées à leur place.

Quand nous eûmes ainsi conversé pendant quelque temps le vieillard entra, nous salua et examina si nos travaux étaient terminés et si l'exécution en avait été correcte ; mais nous

y avions apporté tant de zèle et de soins qu'il dut se montrer satisfait. Il rassembla donc les fioles et les rangea dans un écrin.

Bientôt nous vîmes entrer quelques pages portant des échelles, des cordes et de grandes ailes, qu'ils déposèrent devant nous et s'en furent. Alors le vieillard dit :

*Mes chers fils, chacun de vous doit se charger d'une de ces pièces pendant toute la journée, vous pourrez les choisir ou les tirer au sort.*

Nous répondîmes que nous préférions choisir.

— *Non*, dit le vieillard, *on les tirera au sort.*

Puis il fit trois fiches ; sur la première il écrivit échelle ; sur la seconde : corde, et sur la troisième : ailes. Il les mêla dans un chapeau ; chacun en tira une fiche et dut se charger de l'objet désigné. Ceux qui eurent les cordes se crurent favorisés par le sort ; quant à moi il m'échut une échelle, ce qui m'ennuya fort car elle avait douze pieds de long et pesait assez lourd. Il me fallut la porter tandis que les autres purent enrouler aisément les cordes autour d'eux ; puis le vieillard attacha les ailes aux derniers avec tant d'adresse qu'elles paraissaient leur avoir poussé naturellement. Enfin il tourna un robinet et la fontaine cessa de couler ; nous dûmes la retirer du centre de la salle. Quand tout fut en ordre, il prit l'écrin avec les fioles, nous salua et ferma soigneusement la porte derrière lui, si bien que nous nous crûmes prisonniers dans cette tour.

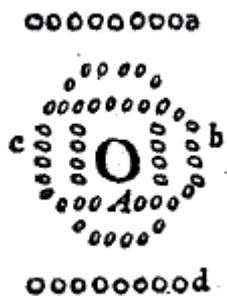
Mais il ne s'écoula pas un quart d'heure, qu'une ouverture ronde se produisit dans la voûte ; par là nous aperçûmes notre vierge qui nous interpella, nous souhaita une bonne journée et nous pria de monter. Ceux qui avaient des ailes s'envolèrent facilement par le trou ; de même nous qui portions des échelles en comprîmes immédiatement l'usage. Mais ceux qui possédaient des cordes étaient dans l'embarras ; car dès que l'un de nous fut monté on lui ordonna de retirer l'échelle. Enfin chacune des cordes fut attachée à un crochet en fer et on pria leurs porteurs de grimper de leur mieux, chose qui, vraiment, ne se passa pas sans ampoules. Quand nous fûmes tous réunis en haut, le trou fut refermé et la vierge nous accueillit amicalement.

Une salle unique occupait tout cet étage de la tour. Elle était flanquée de six belles chapelles, un peu plus hautes que la salle ; on y accédait par trois degrés. On nous distribua dans les chapelles et on nous invita à prier pour la vie des rois et des reines. Pendant ce temps la vierge entra et sortit alternativement par la petite porte a et fit ainsi jusqu'à ce que nous eussions terminé.

Dès que nous eûmes achevé notre prière, douze personnes—elles avaient fait fonction de musiciens auparavant—firent passer par cette porte et déposèrent au centre de la salle, un objet singulier, tout en longueur qui paraissait n'être qu'une fontaine à mes compagnons. Mais je compris immédiatement que les corps y étaient enfermés ; car la caisse inférieure était carrée et de dimensions suffisantes pour contenir facilement six personnes. Puis les porteurs disparurent et revinrent bientôt avec leurs instruments pour accompagner notre vierge et ses servantes par une harmonie délicieuse.

Notre vierge portait un petit coffret ; toutes les autres tenaient des branches et de petites lampes et, quelques-unes des torches allumées. Aussitôt on nous mit les torches en mains

et nous dûmes nous ranger autour de la fontaine dans l'ordre suivant :



La vierge se tenait en A ; ses servantes étaient postées en cercle avec leurs lampes et leurs branches en c ; nous étions avec nos torches en b et les musiciens rangés en ligne droite en a ; enfin les vierges en d, également sur une ligne droite. J'ignore d'où venaient ces dernières ; avaient-elles habité la tour, ou y avaient-elles été conduites pendant la nuit ? Leurs visages étaient couverts de voiles fins et blancs de sorte que je n'en reconnus aucune.

Alors la vierge ouvrit le coffret qui contenait une chose sphérique dans une double enveloppe de taffetas vert ; elle la retira et, s'approchant de la fontaine, elle la posa dans la petite chaudière supérieure ; elle recouvrit ensuite cette dernière avec un couvercle percé de petits trous et muni d'un rebord. Puis elle y versa quelques-unes des eaux que nous avions préparées la veille, de sorte que la fontaine se mit bientôt à couler. Cette eau était rentrée sans cesse dans la chaudière par quatre petits tuyaux.

Sous la chaudière inférieure on avait disposé un grand nombre de pointes ; les vierges y fixèrent leurs lampes dont la chaleur fit bientôt bouillir l'eau. En bouillant, l'eau tombait sur les cadavres par une quantité de petits trous percés en a ; elle était si chaude qu'elle les dissolvait et en fit une liqueur.

Mes compagnons ignorent encore ce qu'était la boule enveloppée ; mais moi, je compris que c'était la tête du nègre et que c'était elle qui communiquait aux eaux cette chaleur intense.

En b, sur le pourtour de la grande chaudière, se trouvait encore une quantité de trous ; les vierges y plantèrent leurs branches. Je ne sais si cela était nécessaire pour l'opération, ou seulement exigé par le cérémonial ; toutefois les branches furent arrosées continuellement par la fontaine et l'eau qui s'en écoula pour retourner dans la chaudière, était un peu plus jaunâtre.

Cette opération dura près de deux heures ; la fontaine coulait constamment d'elle-même, mais peu à peu le jet faiblissait.

Pendant ce temps les musiciens sortirent et nous nous promenâmes ça et là dans la salle. Les ornements de cette salle suffisaient amplement à nous distraire car rien n'y était oublié en fait d'images, tableaux, horloges, orgues, fontaines et choses semblables.

Enfin l'opération toucha à sa fin et la fontaine cessa de couler. La vierge fit alors apporter une sphère creuse en or. A la base de la fontaine il y avait un robinet ; elle l'ouvrit et fit couler les matières qui avaient été dissoutes par la chaleur des gouttes ; elle récolta plu-

sieurs mesures d'une matière très rouge. L'eau qui restait dans la chaudière supérieure fut vidée ; Puis cette fontaine—qui était très allégée—fut portée dehors. Je ne puis dire si elle a été ouverte ensuite et si elle contenait encore un résidu utile provenant des cadavres ; mais je sais que l'eau recueillie dans la sphère était beaucoup trop lourde pour que nous eussions pu la porter à six ou plus, quoique, à en juger par son volume, elle n'aurait pas dû excéder la charge d'un seul homme. On transporta cette sphère au dehors avec beaucoup de peine et on nous laissa encore seuls.

Comme j'entendais que l'on marchait au-dessus de nous, je cherchai mon échelle des yeux. A ce moment on aurait pu entendre de singulières opinions exprimées par mes compagnons sur cette fontaine ; car, persuadés que les corps reposaient dans le jardin du château, ils ne savaient comment interpréter ces opérations. Mais moi, je rendais grâce à Dieu d'avoir veillé en temps opportun et d'avoir vu des événements qui m'aidaient à mieux comprendre toutes les actions de la vierge.

Un quart d'heure s'écoula ; puis le centre de la voûte fut dégagé et on nous pria de monter. Cela se fit comme auparavant à l'aide d'ailerons, d'échelles et de cordes ; et je fus passablement vexé de voir que les vierges montaient par une voie facile, tandis qu'il nous fallait faire tant d'efforts. Cependant je m'imaginai bien que cela se faisait dans un but déterminé. Quoi qu'il en soit il fallut nous estimer heureux des soins prévoyants du vieillard, car les objets qu'il nous avait donnés, les ailerons, par exemple, nous servaient uniquement à atteindre l'ouverture.

Quand nous eûmes réussi à passer à l'étage supérieur, l'ouverture se referma ; je vis alors la sphère suspendue à une forte chaîne au milieu de la salle. Il y avait des fenêtres sur tout le pourtour de cette salle et autant de portes alternant avec les fenêtres. Chacune des portes masquait un grand miroir poli. La disposition optique des portes et des miroirs était telle que l'on voyait briller des soleils sur toute la circonférence de la salle, dès que l'on avait ouvert les fenêtres du côté du soleil et tiré les portes pour découvrir les miroirs ; et cela malgré que cet astre, qui rayonnait à ce moment au delà de toute mesure ne frappât qu'une porte. Tous ces soleils resplendissants dardaient leurs rayons par des réflexions artificielles, sur la sphère suspendue au centre ; et comme, par surcroît, celle-ci était polie, elle émettait un rayonnement si intense qu'aucun de nous ne put ouvrir les yeux. Nous regardâmes donc par les fenêtres jusqu'à ce que la sphère fût chauffée à point et que l'effet désiré fût obtenu. J'ai vu ainsi la chose la plus merveilleuse que la nature ait jamais produite : Les miroirs reflétaient partout des soleils, mais la sphère au centre rayonnait encore avec bien plus de force de sorte que notre regard ne put en soutenir l'éclat égal à celui du soleil même, ne fût-ce qu'un instant.

Enfin la vierge fit recouvrir les miroirs et fermer les fenêtres afin de laisser refroidir un peu la sphère ; et cela eut lieu à sept heures.

Nous étions satisfaits de constater que l'opération, parvenue à ce point, nous laissait assez de liberté pour nous reconforter par un déjeuner. Mais, cette fois encore, le menu était vraiment philosophique et nous n'avions pas à craindre qu'on insistât pour nous pousser aux excès ; toutefois on ne nous laissa pas manquer du nécessaire. D'ailleurs, la promesse de la joie future—par laquelle la vierge ranimait sans cesse notre zèle—nous rendit si gais

que nous ne prenions en mauvaise part aucun travail et aucune incommodité. Je certifierai aussi que mes illustres compagnons ne songèrent à aucun moment à leur cuisine ou à leur table ; mais ils étaient tout à la joie de pouvoir assister à une physique si extraordinaire et méditer ainsi sur la sagesse et la toute-puissance du Créateur.

Après le repas nous nous préparâmes de nouveau au travail, car la sphère s'était suffisamment refroidie. Nous dûmes la détacher de sa chaîne, ce qui nous coûta beaucoup de peine et de travail, et la poser par terre.

Nous discutâmes ensuite sur la manière de la diviser, car on nous avait ordonné de la couper en deux par le milieu ; enfin un diamant pointu fit le plus gros de cette besogne.

Quand nous eûmes ouvert ainsi la sphère, nous vîmes qu'elle ne contenait plus rien de rouge, mais seulement un grand et bel œuf, blanc comme la neige. Nous étions au comble de la joie en constatant qu'il était réussi à souhait ; car la vierge appréhendait que la coque ne fût trop molle encore. Nous étions là autour de l'œuf, aussi joyeux que si nous l'avions pondu nous-mêmes. Mais la vierge le fit bientôt enlever, puis elle nous quitta également et ferma la porte comme toujours. Je ne sais ce qu'elle a fait de l'œuf après son départ ; j'ignore si elle lui a fait subir une opération secrète, cependant je ne le crois pas.

Nous dûmes donc nous reposer de nouveau pendant un quart d'heure, jusqu'à ce qu'une troisième ouverture nous livrât passage et nous parvînmes ainsi au quatrième étage à l'aide de nos outils.

Dans cette salle nous vîmes une grande chaudière en cuivre remplie de sable jaune, chauffée par un méchant petit feu. L'œuf y fut enterré afin d'y achever de mûrir. Cette chaudière était carrée ; sur l'un de ses côtés, les deux vers suivants étaient gravés en grandes lettres :

O. BLI. TO. BIT. MI. LI.  
KANT. I. VOLT. BIT. TO. GOLT.

Sur le deuxième côté on lisait ces mots :

SANITAS. NIX. HASTA.

Le troisième côté portait ce seul mot :

F. I. A. T.

Mais sur la face postérieure il y avait toute l'inscription suivante :

CE QUI EST :

Le Feu, l'Air, l'Eau, la Terre :  
AUX SAINTES CENDRES  
DE NOS ROIS ET DE NOS REINES,  
Ils ne pourront l'arracher.  
LA TOURBE FIDÈLE OU CHYMIQUE  
DANS CETTE URNE  
EST CONTENUE  
Aò .<sup>11</sup>

Je laisse aux savants le soin de chercher si ces inscriptions étaient relatives au sable ou à

l'œuf ; je me contente d'accomplir ma tâche en n'omettant rien.

L'incubation se termina ainsi et l'œuf fut déterré. Il ne fut pas nécessaire d'en percer la coque car l'oiseau se libéra bientôt lui-même et prit joyeusement ses ébats ; mais il était tout saignant et difforme. Nous le posâmes d'abord sur le sable chaud, puis la vierge nous pria de l'attacher avant qu'on ne lui donnât des aliments ; sinon nous aurions bien des tracas. Ainsi fut fait. On lui apporta alors sa nourriture qui n'était pas autre chose que le sang des décapités dilué avec de l'eau préparée. L'oiseau crût alors si rapidement sous nos yeux que nous comprîmes fort bien pourquoi la vierge nous avait mis en garde. Il mordait et griffait rageusement autour de lui et s'il avait pu s'emparer de l'un de nous, il en serait bientôt venu à bout. Comme l'oiseau—noir comme les ténèbres—était plein de fureur, on lui apporta un autre aliment, peut-être le sang d'une autre personne royale. Alors ses plumes noires tombèrent et des plumes blanches comme la neige poussèrent à leur place ; en même temps l'oiseau s'apprivoisa un peu et se laissa approcher plus facilement ; toutefois nous le regardions encore avec méfiance. Par le troisième aliment ses plumes se couvrirent de couleurs si éclatantes que je n'en ai vu de plus belles ma vie durant, et il se familiarisa tellement et se montra si doux envers nous que nous le délivrâmes de ses liens, avec l'assentiment de la vierge.

*Maintenant, dit la vierge, comme la vie et la plus grande perfection ont été donnés à l'oiseau, grâce à votre application, il sied qu'avec le consentement de notre vieillard nous fêtions joyeusement cet événement.*

Puis elle ordonna de servir le repas et nous invita à nous reconforter parce que la partie la plus délicate et la plus difficile de l'oeuvre était terminée et que nous pouvions commencer, à juste titre, à goûter la jouissance du travail accompli.

Mais nous portions encore nos vêtements de deuil, ce qui, dans cette joie, paraissait un peu ridicule ; aussi nous nous mîmes à rire les uns des autres.

Cependant la vierge ne cessa de nous questionner, peut-être pour découvrir ceux qui pourraient lui être utiles pour l'accomplissement de ses projets. L'opération qui la tourmentait le plus était la fusion ; et elle fut bien aise quand elle sut que l'un de nous avait acquis les tours de mains que possèdent les artistes.

Le repas ne dura pas plus de trois quarts d'heure ; et encore nous en passâmes la majeure partie avec notre oiseau qu'il fallait alimenter sans arrêt. Mais maintenant il atteignait son développement complet.

On ne nous permit pas de faire une longue sieste après notre repas ; la vierge sortit avec l'oiseau, et la cinquième salle nous fut ouverte ; nous y montâmes comme précédemment et nous nous apprêtâmes au travail.

On avait préparé un bain pour notre oiseau dans cette salle ; ce bain fut teint avec une poudre blanche de sorte qu'il prit l'aspect du lait. Tout d'abord il était froid et l'oiseau qu'on y plongeait s'y trouva à son aise, en but, et prit ses ébats. Mais quand la chaleur des lampes commença à faire tiédir le bain, nous eûmes beaucoup de peine à y maintenir l'oiseau. Nous posâmes donc un couvercle sur la chaudière et nous laissâmes passer sa tête par un trou. L'oiseau perdit toutes ses plumes dans le bain de sorte qu'il eut la peau

aussi lisse qu'un homme ; mais la chaleur ne lui causa pas d'autre dommage. Chose étonnante, les plumes se dissolvèrent entièrement dans ce bain et le teignirent en bleu. Enfin nous laissâmes l'oiseau s'échapper de la chaudière ; il était si lisse et si brillant qu'il faisait plaisir à voir ; mais comme il était un peu farouche nous dûmes lui passer un collier avec une chaîne autour du cou ; puis nous le promenâmes ça et là dans la salle. Pendant ce temps on alluma un grand feu sous la chaudière et le bain fut évaporé jusqu'à siccité, de sorte qu'il resta une matière bleue ; nous dûmes la détacher de la chaudière, la concasser, la pulvériser et la préparer sur une pierre ; puis cette peinture fut appliquée sur toute la peau de l'oiseau. Alors ce dernier prit un aspect plus singulier encore ; car, à part la tête qui resta blanche, il était entièrement bleu.

C'est ainsi qu'à cet étage notre travail prit fin et nous fûmes appelés par une ouverture dans la voûte au sixième étage, après que la vierge nous eût quittés avec son oiseau bleu ; et nous y montâmes.

Là nous assistâmes à un spectacle attristant. On plaça, au centre de la salle, un petit autel semblable en tous points à celui que nous avons vu dans la salle du Roi ; les six objets que j'ai déjà décrits se trouvaient sur cet autel et l'oiseau lui-même formait le septième. On présenta d'abord la petite fontaine à l'oiseau qui s'y désaltéra ; ensuite il aperçut le serpent blanc et le mordit de manière à le faire saigner. Nous dûmes recueillir ce sang dans une coupe en or et le verser dans la gorge de l'oiseau qui se débattait fortement ; puis nous introduisîmes la tête du serpent dans la fontaine, ce qui lui rendit la vie ; il rampa aussitôt dans sa tête de mort et je ne le revis plus pendant longtemps. Pendant ces événements, la sphère continuait à accomplir ses révolutions, jusqu'à ce que la conjonction désirée eût lieu ; aussitôt la petite horloge sonna un coup. Puis la deuxième conjonction eut lieu et la clochette sonna deux coups. Enfin quand la troisième conjonction fut observée par nous et signalée par la clochette, l'oiseau posa lui-même son col sur le livre et se laissa décapiter humblement, sans résistance, par celui de nous qui avait été désigné à cet effet par le sort. Cependant il ne coula pas une seule goutte de sang jusqu'à ce qu'on lui ouvrit la poitrine. Alors le sang en jaillit frais et clair, telle une fontaine de rubis.

Sa mort nous attrista ; cependant comme nous pensions bien que l'oiseau lui-même ne pouvait être utile à grand'chose, nous en primes vite notre parti.

Nous débarrassâmes ensuite le petit autel et nous aidâmes la vierge à incinérer sur l'autel même le corps ainsi que la tablette qui y était suspendue, avec du feu pris à la petite lumière. Cette cendre fut purifiée à plusieurs reprises et conservée avec soin dans une petite boîte en bois de cyprès.

Mais maintenant je dois relater l'incident qui m'arriva ainsi qu'à trois de mes compagnons. Quand nous eûmes recueilli la cendre très soigneusement, la vierge prit la parole comme suit :

*Chers seigneurs, nous sommes dans la sixième salle et nous n'en avons plus qu'une seule au-dessus de nous. Là, nous toucherons au terme de nos peines et nous pourrons songer à votre retour au château pour ressusciter nos très gracieux Seigneurs et Dames. J'aurais désiré que tous ici présents se fussent comportés de manière à ce que je pusse proclamer leurs mérites et obtenir*

*pour eux une digne récompense auprès de nos Très Hauts Roi et Reine. Mais comme, contre mon gré, j'ai reconnu que parmi vous ces quatre—et elle me désigna avec trois autres—sont des opérateurs paresseux et que, dans mon amour pour tous, je ne demande cependant point à les désigner pour leur punition bien méritée, je voudrais cependant, afin qu'une telle paresse ne demeurât point impunie, ordonner ceci : Seuls ils seront exclus de la septième opération, la plus admirable de toutes ; par contre on ne les exposera à aucune autre punition plus tard, quand nous serons en face de Sa Majesté Royale.*

Que l'on songe dans quel état me mit ce discours ! La vierge parla avec une telle gravité que les larmes inondaient nos visages et que nous nous considérions comme les plus infortunés des hommes. Puis la vierge fit appeler les musiciens par l'une des servantes, qui l'accompagnaient toujours en nombre, et on nous mit à la porte en musique au milieu d'un tel éclat de rire que les musiciens eurent de la peine à souffler dans leurs instruments tant ils étaient secoués par le rire. Et ce qui nous affligea particulièrement, ce fut de voir la vierge se moquer de nos pleurs, de notre colère et de notre indignation ; en outre, quelques-uns de nos compagnons se réjouissaient certainement de notre malheur.

Mais la suite fut bien inattendue ; car à peine eûmes-nous franchi la porte, que les musiciens nous invitèrent à cesser nos pleurs et à les suivre gaiement par l'escalier ; ils nous conduisirent sous les combles, au-dessus du septième étage.

Là nous retrouvâmes le vieillard, que nous n'avions pas vu depuis le matin, se tenant debout devant une petite lucarne ronde. Il nous accueillit amicalement et nous félicita de tout cœur d'avoir été élu par la vierge ; mais il faillit mourir de rire quand il sut qu'elle avait été notre désolation au moment d'atteindre un tel bonheur.

*Apprenez donc par cela mes chers fils, dit-il, que l'homme ne connaît jamais la bonté que Dieu lui prodigue.*

Nous nous entretenions ainsi quand la vierge vint en courant avec le petit coffret ; après s'être moquée de nous, elle vida ses cendres dans un autre coffret et remplit le sien avec une matière différente en nous disant qu'elle était obligée de mystifier maintenant nos compagnons. Elle nous exhorta à obéir au vieillard en tout ce qu'il nous commanderait et à ne pas faiblir dans notre zèle. Puis elle retourna dans la septième salle, où elle appela nos compagnons. J'ignore le début de l'opération qu'elle fit avec eux ; car, non seulement on leur avait défendu d'une manière absolue d'en parler, mais nous ne pouvions les observer des combles à cause de nos occupations.

Or voici quel fut notre travail. Il fallut humecter d'abord les cendres avec l'eau que nous avions préparée auparavant, de manière à en faire une pâte claire ; puis nous plaçâmes la matière sur le feu jusqu'à ce qu'elle fût très chaude. Alors nous la vidâmes toute chaude dans deux petits moules qu'ensuite nous laissâmes refroidir un peu. Nous eûmes donc le loisir de regarder un instant nos compagnons à travers quelques fissures pratiquées à cet effet ; ils étaient affairés autour d'un fourneau et chacun soufflait dans le feu avec un tuyau. Les voici donc réunis autour du brasier, soufflant à perdre haleine, bien convaincus qu'ils étaient mieux partagés que nous ; et ils soufflaient encore quand notre vieillard nous rappela au travail, de sorte que je ne puis dire ce qu'ils firent ensuite.

Nous ouvrîmes les petites formes et nous y aperçûmes deux belles figurines presque transparentes, comme les yeux humains n'en ont jamais vues. C'étaient un garçonnet et une fillette. Chacune n'avait que quatre pouces de long ; ce qui m'étonna outre mesure, c'est qu'elles n'étaient pas dures, mais en chair molle comme les autres hommes. Cependant elles n'avaient point de vie, si bien qu'à ce moment j'étais convaincu que dame Vénus avait été également faite ainsi.

Nous posâmes ces adorables enfants sur deux petits coussins en satin et nous ne cessâmes de les regarder sans pouvoir nous détacher de ce gracieux spectacle. Mais le vieillard nous rappela à la réalité ; il nous remit le sang de l'oiseau recueilli dans la petite coupe en or et nous ordonna de le laisser tomber goutte à goutte et sans interruption dans la bouche des figurines. Celles-ci grandirent dès lors à vue d'œil, et ces petites merveilles embellirent encore en proportion de leur croissance. Je souhaitai que tous les peintres eussent été là pour rougir de leurs œuvres devant cette création de la nature.

Mais maintenant elles grandirent tellement qu'il fallut les enlever des coussins et les coucher sur une longue table garnie de velours blanc ; puis le vieillard nous ordonna de les couvrir jusqu'au-dessus de la poitrine d'un taffetas double et blanc, très doux ; ce que nous fîmes à regret, à cause de leur indicible beauté.

Enfin, abrégeons ; avant que nous leur eussions donné tout le sang, elles avaient atteint la grandeur d'adultes ; elles avaient des cheveux frisés blonds comme de l'or et, comparée à elles, l'image de Vénus que j'avais vue auparavant, était bien peu de chose.

Cependant on ne percevait encore ni chaleur naturelle ni sensibilité ; c'étaient des statues inertes, ayant la coloration naturelle des vivants. Alors le vieillard, craignant de les voir trop grandir, fit cesser leur alimentation ; puis il leur couvrit le visage avec le drap et fit disposer des torches tout autour de la table.

— Ici je dois mettre le lecteur en garde, afin qu'il ne considère point ces lumières comme indispensables, car l'intention du vieillard était d'y attirer notre attention pour que la descente des âmes passât inaperçue. De fait, aucun de nous ne l'aurait remarquée, si je n'avais pas vu les flammes deux fois auparavant ; cependant je ne détrompai pas mes compagnons et je laissai ignorer au vieillard que j'en savais plus long.

Alors le vieillard nous fit prendre place sur un banc devant la table et bientôt la vierge arriva avec ses musiciens. Elle apporta deux beaux vêtements blancs, comme je n'en avais jamais vus dans le château et qui défient toute description ; en effet, ils me semblaient être en pur cristal et, néanmoins, ils étaient souples et non transparents ; il est donc impossible de les décrire autrement. Elle posa les vêtements sur une table et, après avoir rangé ses vierges autour du banc, elle commença la cérémonie assistée du vieillard et cela encore n'eut lieu que pour nous égarer.

Le toit sous lequel se passèrent tous ces événements avait une forme vraiment singulière ; à l'intérieur il était formé par sept grandes demi-sphères voûtées, dont la plus haute, celle du centre, était percée à son sommet d'une petite ouverture ronde, qui était obturée à ce moment et qu'aucun de mes compagnons ne remarqua. Après de longues cérémonies, six vierges entrèrent, portant chacune une grande trompette, enveloppée d'une substance

verte phosphorescente comme d'une couronne. Le vieillard en prit une, retira quelques lumières du bout de la table et découvrit les visages. Puis il plaça la trompette sur la bouche de l'un des corps, de telle sorte que la partie évasée, tournée vers le haut, vînt juste en face de l'ouverture du toit que je viens de désigner.

A ce moment tous mes compagnons regardaient le corps, tandis que mes préoccupations dirigeaient mes regards vers un tout autre point. Ainsi, lorsqu'on eut enflammé les feuilles ou la couronne entourant la trompette, je vis l'orifice du toit s'ouvrir pour livrer passage à un rayon de feu qui se précipita dans le pavillon et s'élança dans le corps ; l'ouverture se referma aussitôt et la trompette fut enlevée.

Mes compagnons furent trompés par la jonglerie car ils se figuraient que la vie était communiquée aux corps par le feu des couronnes et des feuilles.

Dès que l'âme eut pénétré dans le corps, ce dernier ouvrit et ferma les yeux, mais ne faisait guère d'autres mouvements.

Ensuite une seconde trompette fut appliquée sur sa bouche ; on alluma la couronne et une seconde âme descendit de même ; et cela eut lieu trois fois pour chacun des corps.

Toutes les lumières furent éteintes ensuite et enlevées ; la couverture de velours de la table fut repliée sur les corps et bientôt on étendit et on garnit un lit de voyage. On y porta les corps tout enveloppés, puis on les sortit de la couverture et on les coucha l'un à côté de l'autre. Alors, les rideaux fermés, ils dormirent un long espace de temps.

Il était vraiment temps que la vierge s'occupât des autres artistes ; ceux-ci étaient fort contents car, ainsi que la vierge me le dit plus tard, ils avaient fait de l'or. Certes, cela est aussi une partie de l'art, mais non la plus noble, la plus nécessaire et la meilleure. En effet ils possédaient eux aussi une partie de cette cendre, de sorte qu'ils crurent que l'oiseau n'était destiné qu'à produire de l'or et que c'est par cela que la vie devait être rendue aux décapités. Quant à nous, nous restions là en silence, en attendant le moment où les époux s'éveilleraient ; il s'écoula environ une demi-heure dans cette attente. Alors le malicieux Cupidon fit son entrée et après nous avoir salués à la ronde, il vola près d'eux sous les rideaux et les agaça jusqu'à ce qu'ils s'éveillent. Leur étonnement fut grand à leur réveil, car ils pensaient avoir dormi depuis l'heure où ils avaient été décapités. Cupidon les fit connaître l'un à l'autre, puis se retira un instant pour qu'ils pussent se remettre. En attendant il vint jouer avec nous et finalement il fallut lui chercher la musique et montrer de la gaieté.

Bientôt après la vierge revint également ; elle salua respectueusement le jeune Roi et la Reine—qu'elle trouva un peu faibles—leur baisa la main et leur donna les deux beaux vêtements ; ils s'en vêtirent et s'avancèrent. Deux sièges merveilleux étaient prêts à les recevoir ; ils y prirent place et reçurent nos hommages respectueux, pour lesquels le Roi nous remercia lui-même ; puis il daigna nous accorder de nouveau sa grâce.

Comme il était près de cinq heures, les personnes royales ne purent tarder davantage ; on réunit donc à la hâte les objets les plus précieux et nous dûmes conduire les personnes royales par l'escalier, par tous les passages et corps de garde, jusqu'au vaisseau. Ils y prirent

place en compagnie de quelques vierges et de Cupidon et s'éloignèrent si vite que nous les perdîmes bientôt de vue ; d'après ce qu'on m'a rapporté, on était venu à leur rencontre avec quelques vaisseaux de sorte qu'ils traversèrent une grande distance sur mer en quatre heures.

Cinq heures étaient sonnés quand on ordonna aux musiciens de recharger les vaisseaux et de se préparer au départ. Mais comme ils étaient un peu lents, le vieux seigneur fit sortir une partie de ses soldats que nous n'avions pas aperçus jusque-là car ils étaient cachés dans l'enceinte. C'est de cette manière que j'appris que cette tour était toujours prête à résister aux attaques. Ces soldats eurent tôt fait d'embarquer nos bagages, de sorte qu'il ne nous restait qu'à songer au repas.

Quand les tables furent dressées, la vierge nous réunit en présence de nos compagnons ; alors il nous fallut prendre un air malheureux et étouffer le rire. Ils chuchotaient tout le temps entre eux ; cependant quelques-uns nous plaïnaient. A ce repas le vieux seigneur était des nôtres. C'était un maître sévère ; il n'y eut de parole, si sage fût-elle, qu'il ne sût réfuter, ou compléter, ou du moins développer pour nous instruire. C'est auprès de ce seigneur que j'appris le plus de choses et il serait bon que chacun se rendît près de lui pour s'instruire ; beaucoup y trouveraient leur avantage.

Après le repas le seigneur nous conduisit d'abord dans ses musées édifiés circulairement sur les bastions ; nous y vîmes des créations naturelles fort singulières ainsi que des imitations de la nature produites par l'intelligence humaine ; il aurait fallu y passer une année entière pour tout voir.

Nous prolongeâmes cette visite à la lumière, bien avant dans la nuit. Enfin le sommeil l'emporta sur la curiosité et nous fûmes conduits dans nos chambres ; nous fûmes étonnés de trouver dans le rempart non seulement de bons lits mais encore des appartements très élégants tandis que nous avions dû nous contenter de si peu la veille. J'allai donc goûter un bon repos et comme j'étais presque sans soucis et fatigué par un travail ininterrompu, le bruissement calme de la mer me procura un sommeil profond et doux que je continuai par un rêve depuis onze heures jusqu'à huit heures du matin.

## SEPTIÈME JOUR

Il était plus de huit heures quand je m'éveillai. Je m'habillai donc rapidement pour rentrer dans la tour, mais les chemins se croisaient en si grand nombre dans le rempart que je m'égarai pendant assez longtemps avant d'avoir trouvé une issue. Le même désagrément arriva à d'autres ; pourtant nous finîmes par nous retrouver dans la salle inférieure. Nous reçûmes alors nos Toisons d'or et nous fûmes vêtus d'habits entièrement jaunes. Alors la vierge nous apprit que nous étions Chevaliers de la Pierre d'Or, chose que nous avions ignorée jusque-là.

Ainsi parés nous déjeunâmes ; puis le vieillard remit à chacun une médaille en or. Sur l'endroit on voyait ces mots :

Au revers :

Il nous engagea à ne jamais agir au delà et contrairement à l'instruction de cette médaille commémorative.

Nous partîmes alors par delà les mers. Or, nos vaisseaux étaient parés admirablement ; à les voir il semblait certain que toutes les belles choses que nous voyions ici nous avaient été envoyées.

Les vaisseaux étaient au nombre de douze, dont six des nôtres, les six autres appartenant au vieillard. Ce dernier remplit ses vaisseaux de soldats de belle prestance puis il prit place dans le nôtre où nous étions tous réunis. Les musiciens, dont le vieux seigneur possédait un grand nombre, vinrent en tête de notre flottille pour nous distraire. Les pavillons battaient les douze signes célestes ; le nôtre portait l'emblème de la Balance. Entre autres merveilles, notre vaisseau contenait une horloge d'une beauté admirable qui marquait toutes les minutes.

La mer était d'un calme si parfait que notre voyage était un véritable agrément ; mais l'attrait principal était la causerie du vieillard. Il savait nous charmer avec des histoires singulières au point que je voyagerais avec lui ma vie durant.

Cependant les vaisseaux s'avançaient avec une rapidité inouïe ; nous n'avions pas navigué pendant deux heures que le capitaine nous avertit qu'il apercevait des vaisseaux en tel nombre que le lac entier en était presque couvert. Nous en conclûmes qu'on venait à notre rencontre et il en était ainsi ; car dès que nous fûmes entrés dans le lac par le canal déjà nommé, nous aperçûmes environ cinq cents vaisseaux. L'un d'eux étincelait d'or et de pierreries ; il portait le Roi et la Reine ainsi que d'autres seigneurs, dames et demoiselles de haute naissance.

Dès que nous fûmes à proximité, on tira les batteries des deux côtés, et le son des trompettes et des tambours fit un tel vacarme que les navires en tremblèrent. Enfin quand nous les eûmes rejoints, ils entourèrent nos vaisseaux et stoppèrent.

Aussitôt le vieil Atlas se présenta au nom du Roi et nous parla brièvement mais avec élégance ; il nous souhaita la bienvenue et demanda si le cadeau royal était prêt.

Certains de mes compagnons étaient grandement surpris d'apprendre que le Roi était ressuscité, car ils étaient persuadés que c'étaient eux qui devaient le réveiller. Nous les laissions à leur étonnement, en faisant semblant de trouver le fait également très étrange.

Après Atlas, notre vieillard prit la parole et répondit un peu plus longuement ; il fit des vœux pour le bonheur et la prospérité du Roi et de la Reine et remit ensuite un petit coffret précieux. J'ignore ce qu'il contenait, mais je vis qu'on le confia à la garde de Cupidon qui jouait entre eux deux.

Après ce discours on tira une nouvelle salve et nous continuâmes à naviguer de conserve assez longtemps et nous parvînmes enfin au rivage. Nous étions près du premier portail

par lequel j'étais entré tout d'abord. A cet endroit un grand nombre de serviteurs du Roi nous attendaient avec quelques centaines de chevaux.

Dès que nous fûmes à terre, le Roi et la Reine nous tendirent très amicalement la main et nous dûmes tous monter à cheval.

— Ici je voudrais prier le lecteur de ne pas attribuer le récit suivant à mon orgueil ou au désir de me glorifier ; mais qu'il soit persuadé que je tairais volontiers les honneurs que je reçus s'il n'était indispensable de les relater.

On nous distribua donc tous, à tour de rôle, entre les divers seigneurs. Mais notre vieillard et moi, indigne, nous dûmes chevaucher aux côtés du Roi en portant une bannière blanche comme la neige avec une croix rouge. J'avais obtenu cette place à cause de mon grand âge, car, tous deux, nous avions de longues barbes blanches et les cheveux gris. Or, j'avais attaché mes insignes autour de mon chapeau ; le jeune Roi les remarqua bientôt et me demanda si c'était moi qui avait pu résoudre les signes gravés sur le portail. Je répondis affirmativement, avec les marques d'un profond respect. Alors il rit de moi et me dit que dorénavant il n'était nullement besoin de cérémonies : que j'étais son père. Puis il me demanda de quelle manière je les avais dégagés ; je répondis : *Avec de l'eau et du sel*. Alors il fut étonné que je fusse si fin. M'enhardissant je lui racontai mon aventure avec le pain, la colombe et le corbeau ; il m'écouta avec bienveillance et m'assura que c'était la preuve que Dieu m'avait destiné à un bonheur particulier.

Tout en cheminant nous arrivâmes au premier portail ; alors le gardien vêtu de bleu se présenta. Dès qu'il me vit près du Roi il me tendit une supplique et me pria respectueusement de me souvenir de l'amitié qu'il m'avait témoignée, maintenant que j'étais auprès du Roi. Je questionnai d'abord le Roi au sujet de ce gardien ; il me répondit amicalement que c'était un astrologue célèbre et éminent qui avait toujours été en haute considération auprès du Seigneur son père. Or il était advenu que le gardien avait agi contre dame Vénus, l'ayant surprise et contemplée dans son lit de repos ; pour sa punition il avait été détaché comme gardien à la première porte jusqu'à ce que quelqu'un le délivrât. Je demandai si cela pouvait se faire et le Roi répondit :

*Oui ; si l'on découvre quelqu'un qui ait commis un péché aussi grand que le sien, il sera placé comme gardien à la porte et l'autre sera délivré.*

Ces mots me troublèrent profondément, car ma conscience me montra bien que j'étais moi-même ce malfaiteur ; cependant je me tus et je transmis la supplique. Dès que le Roi en eut pris connaissance il eut un mouvement d'effroi tellement violent que la Reine qui chevauchait derrière nous en compagnie de ses vierges et de l'autre reine—que nous avions vue lors de la suspension des poids,—s'en aperçut et le questionna sur cette lettre. Il ne voulut rien dire mais il serra la lettre sur lui et parla d'autre chose jusqu'à ce que nous fussions parvenus dans la cour du château ; ce qui eut lieu à trois heures. Là nous descendîmes de cheval et nous accompagnâmes le Roi dans la salle que j'ai déjà dépeinte.

Aussitôt le Roi se retira avec Atlas dans un cabinet et lui fit lire la supplique. Alors Atlas monta à cheval sans tarder afin de compléter ses renseignements près du gardien. Puis le Roi s'assit sur son trône ; son épouse et d'autres seigneurs, dames et demoiselles l'imitèrent. Alors notre vierge fit l'éloge de notre application, de nos peines et de nos œuvres,

et pria le Roi et la Reine de nous récompenser royalement, ainsi que de la laisser jouir à l'avenir des fruits de sa mission. Le vieillard se leva à son tour et certifia l'exactitude des dires de la vierge ; il affirma qu'il serait juste que l'on donnât satisfaction aux deux demandes. Nous dûmes nous retirer pendant un instant et l'on décida d'accorder à chacun le droit de faire un souhait qui serait exaucé s'il était réalisable, car l'on prévoyait avec certitude que le plus sage ferait le souhait qui lui serait le plus profitable, et on nous invita à méditer sur ce sujet jusqu'après le repas.

Ensuite le Roi et la Reine décidèrent de se distraire en jouant. Le jeu était semblable aux échecs, mais se jouait selon d'autres règles. Les vertus étaient rangées d'un côté, les vices de l'autre, et les mouvements montraient exactement par quelles pratiques les vices tendent des pièges aux vertus et comment il faut les combattre ; il serait à souhaiter que nous eussions également un jeu semblable.

Sur ces entrefaites, Atlas revint et rendit compte de sa mission à voix basse. Le rouge me monta alors au visage car ma conscience ne me laissait pas en repos. Le Roi me tendit lui-même la supplique et me la fit lire ; elle contenait à peu près ce qui suit :

Premièrement, le gardien exprimait au Roi ses souhaits de bonheur et de prospérité avec l'espoir que sa descendance serait nombreuse. Puis il affirmait que le jour était maintenant arrivé où, conformément à la promesse royale, il devait être délivré. Car, d'après ses observations qui ne pouvaient lui mentir, Vénus aurait été découverte et contemplée par un de ses hôtes. Il suppliait Sa Majesté Royale de vouloir bien faire une enquête minutieuse ; Elle constaterait ainsi que sa découverte était vraie, sinon il s'engageait à rester définitivement à la porte, sa vie durant. Il priait par conséquent très respectueusement Sa Majesté de lui permettre d'assister au banquet au risque de sa vie, car il espérait ainsi découvrir le malfaiteur et parvenir à la délivrance tant désirée.

Tout cela était exposé longuement et avec un art parfait. J'étais vraiment bien placé pour apprécier à sa juste valeur la perspicacité du gardien, mais elle était pénible pour moi et j'aurais préféré l'ignorer à jamais ; cependant je me consolai en pensant que je pourrais peut-être lui venir en aide par mon souhait. Je demandai donc au Roi s'il n'y avait pas d'autre voie pour sa délivrance.

*Non,*

répondit le Roi,

*car ces choses ont une gravité toute particulière ; mais nous pouvons accéder à son désir pour cette nuit.*

Il le fit donc appeler.

Entre-temps les tables avaient été dressées dans une salle où nous n'avions jamais pris place auparavant ; celle-ci s'appelait le Complet ; elle était parée d'une manière si merveilleuse qu'il m'est impossible d'en commencer seulement la description. On nous y conduisit en grande pompe et avec des cérémonies particulières.

Cette fois-ci Cupidon était absent ; car, ainsi qu'on me l'apprit, l'insulte faite à sa mère l'avait fortement indisposé ; voilà comment à chaque instant mon forfait, entraînant la

supplique, fut la cause d'une grande tristesse. Il répugnait au Roi de faire une enquête parmi ses invités ; car elle aurait fait connaître l'événement à ceux qui l'ignoraient encore. Il laissa donc au gardien déjà arrivé le soin d'exercer une surveillance étroite et fit de son mieux pour paraître gai.

On finit cependant par retrouver l'animation et on s'entretint de toutes sortes de sujets agréables et utiles.

Je m'abstiens de rappeler le menu et les cérémonies, car le lecteur n'en a nul besoin et cela n'est pas utile pour notre but. Tout était excellent, au delà de toute mesure, au delà de tout art et de toute habileté humaine ; ce n'est pas à la boisson que je songe en écrivant cela. Ce repas fut le dernier et le plus admirable de tous ceux auxquels j'ai pris part.

Après le banquet les tables furent enlevées rapidement et de beaux sièges furent rangés en cercle. De même que le Roi et la Reine, nous y prîmes place auprès du vieillard, des dames et des vierges. Puis un beau page ouvrit l'admirable livre dont j'ai déjà parlé. Atlas se plaça au centre de notre cercle et nous parla comme suit :

Sa Majesté Royale n'avait point oublié nos mérites et l'application avec laquelle nous avions rempli nos fonctions ; pour nous récompenser, Elle nous avait donc élus tous, sans exception, Chevaliers de la Pierre d'Or. Il serait donc indispensable non seulement de prêter serment encore une fois à Sa Majesté Royale, mais encore de nous engager à observer les articles suivants. Ainsi, Sa Majesté Royale pourrait décider de nouveau comment Elle devra se comporter vis-à-vis de ses alliés.

Puis Atlas fit lire par le page les articles que voici :

*I*

*Seigneurs Chevaliers, vous devez jurer de n'assujettir votre Ordre à aucun diable ou esprit, mais de le placer constamment sous la seule garde de Dieu, votre créateur, et de sa servante, la Nature.*

*II*

*Vous répudierez toute prostitution, débauche et impureté et ne salirez point votre Ordre par ces vices.*

*III*

*Vous aiderez par vos dons tous ceux qui en seront dignes et en auront besoin.*

*IV*

*Vous n'aurez jamais le désir de vous servir de l'honneur d'appartenir à l'Ordre pour obtenir le luxe et la considération mondaine.*

*V*

*Vous ne vivrez pas plus longtemps que Dieu ne le désire.*

Ce dernier article nous fit rire longuement et sans doute l'a-t-on ajouté pour cela. Quoiqu'il en soit nous dûmes prêter serment sur le sceptre du Roi.

Ensuite nous fûmes reçus Chevaliers avec la solennité d'usage ; on nous accorda, avec d'autres privilèges, le pouvoir d'agir à notre gré sur l'ignorance, la pauvreté et la maladie. Ces privilèges nous furent confirmés ensuite dans une petite chapelle où l'on nous

conduisit en procession. Nous y rendîmes grâce à Dieu et j'y suspendis ma Toison d'or et mon chapeau, pour la gloire de Dieu ; je les y laissai en commémoration éternelle. Et comme l'on demanda la signature de chacun j'écrivis :

*La Haute Science est de ne rien savoir.*  
*Frère CHRISTIAN ROSENCREUTZ,*  
*Chevalier de la Pierre d'Or :*  
*Année 1459. <sup>14</sup>*

Mes compagnons écrivirent différemment, chacun à sa convenance.

Puis nous fûmes reconduits dans la salle où l'on nous invita à prendre des sièges et à décider vivement les souhaits que nous voudrions faire. Le Roi et les siens s'étaient retirés dans le cabinet ; puis chacun y fut appelé pour y formuler son souhait, de sorte que j'ignore les vœux de mes compagnons.

En ce qui me concerne, je pensais qu'il n'y aurait rien de plus louable que de faire honneur à mon Ordre en faisant preuve d'une vertu ; il me semblait aussi qu'aucune ne fut jamais plus glorieuse que la reconnaissance. Malgré que j'eusse pu souhaiter quelque chose de plus agréable, je me surmontai donc et je résolus de délivrer mon bienfaiteur, le gardien, fût-ce à mon péril. Or, quand je fus entré, on me demanda d'abord si je n'avais pas reconnu ou soupçonné le malfaiteur, étant donné que j'avais lu la supplique. Alors, sans nulle crainte, je fis le récit détaillé des événements et comment j'avais péché par ignorance ; je me déclarai prêt à subir la peine que j'avais méritée ainsi.

Le Roi et les autres seigneurs furent très étonnés de cette confession inattendue ; ils me prièrent de me retirer un instant. Dès que l'on m'eut rappelé, Atlas m'informa que Sa Majesté Royale était très peinée de me voir dans cette infortune, moi, qu'Elle aimait par-dessus tous ; mais qu'il Lui était impossible de transgresser Sa vieille coutume et Elle ne voyait donc d'autre solution que de délivrer le gardien et de me transmettre sa charge, tout en désirant qu'un autre fût bientôt pris afin que je pusse rentrer. Cependant on ne pouvait espérer aucune délivrance avant les fêtes nuptiales de son fils à venir.

Accablé par cette sentence, je maudissais ma bouche bavarde de n'avoir pu taire ces événements ; enfin, je parvins à ressaisir mon courage et, résigné à l'inévitable, je relatai comment ce gardien m'avait donné un insigne et recommandé au gardien suivant ; que, grâce à leur aide, j'avais pu subir l'épreuve de la balance et participer ainsi à tous les honneurs et à toutes les joies ; qu'il avait donc été juste de me montrer reconnaissant envers mon bienfaiteur et que je les remerciais pour la sentence, puisqu'elle ne pouvait être différente. Je ferais d'ailleurs volontiers une besogne désagréable en signe de gratitude envers celui qui m'avait aidé à toucher au but. Mais, comme il me restait un souhait à formuler, je souhaitai de rentrer ; de cette manière, j'aurais délivré le gardien et mon souhait m'aurait délivré à mon tour.

On me répondit que ce souhait n'était pas réalisable, sinon, je n'aurais eu qu'à souhaiter la délivrance du gardien. Toutefois Sa Majesté Royale était satisfaite de constater que j'avais arrangé cela adroitement ; mais Elle craignait que j'ignorasse encore dans quelle misérable condition mon audace m'avait placé.

Alors le brave homme fut délivré et je dus me retirer tristement.

Ensuite mes compagnons furent appelés également et revinrent tous pleins de joie, ce qui m'affligea encore plus ; car j'étais persuadé que je terminerais mes jours sous la porte. Je réfléchissais aussi sur les occupations qui m'aideraient à y passer le temps ; enfin, je songeais, que, vu mon grand âge, je n'avais que peu d'années à vivre encore, que le chagrin et la mélancolie m'achèveraient à bref délai et que de cette manière ma garde prendrait fin ; que, bientôt je pourrais goûter un sommeil bienheureux dans la tombe.

J'agiais beaucoup de pensées de cette nature ; tantôt je m'irritais en pensant aux belles choses que j'avais vues et dont je serais privé ; tantôt je me réjouissais d'avoir pu participer, malgré tout, à toutes ces joies, avant ma fin et de ne pas avoir été chassé honteusement.

Tel fut le dernier coup qui me frappa ; ce fut le plus fort et le plus sensible.

Tandis que j'étais plongé dans mes préoccupations, le dernier de mes compagnons revint du cabinet du Roi ; ils souhaitèrent alors une bonne nuit au Roi et aux seigneurs et furent conduits dans leurs appartements.

Mais moi, malheureux, je n'avais personne pour m'accompagner ; même on se moquait de moi et l'on me mit au doigt la bague que le gardien avait portée auparavant, afin que je fusse bien convaincu que sa fonction m'était échue.

Enfin, puisque je ne devais plus le revoir sous sa forme actuelle, le Roi m'exhorta à me conformer à ma vocation et à ne pas agir contre mon Ordre. Puis il m'embrassa et me baisa, de sorte que je crus comprendre que je devais prendre la garde dès le lendemain.

Pourtant, quand ils m'eurent adressé tous quelques  
paroles amicales et tendu la main, en me  
recommandant à la protection de Dieu, je  
fus conduit par les deux vieillards, le  
seigneur de la tour et Atlas, dans  
un logement merveilleux ; là,  
trois lits nous attendaient et  
nous nous reposâmes. Nous  
passâmes encore presque

deux \* \* \* \* \*

\* \* \* \* \*

\* \* \* \* \*

\* \* \* \* \*

\* \* \* \* \*

\* \* \* \* \*

\* \* \* \* \*

\* \* \* \* \*

\* \* \* \* \*

\* \* \* \* \*

# DESCRIPTION DE LA RÉPUBLIQUE CHRISTIANOPOLITAINE

Psaume CXXXIII :  
Puisqu'un jour dans tes parvis  
en vaut plus de mille,  
j'ai choisi :  
plutôt rester au seuil de la maison de mon Dieu  
que de loger sous les tentes des infidèles.  
Oui, le SEIGNEUR Dieu est un soleil et un bouclier ;  
Le SEIGNEUR donne la grâce et la gloire,  
Il ne refuse pas le bonheur  
À ceux qui sont sans reproche.  
Jésus-Christ pour toujours.

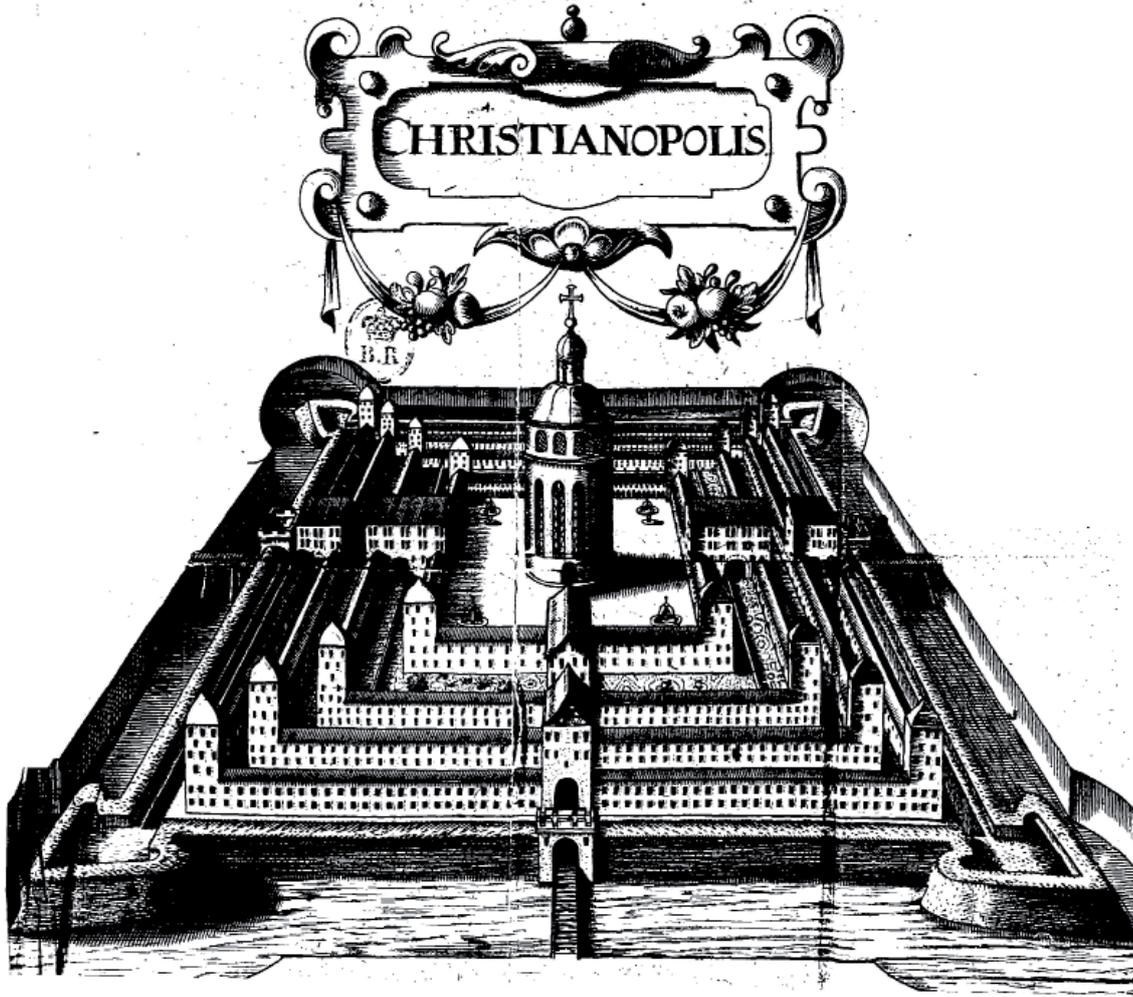
Respectable et vénérable Johann Arndt, honorable Père dans le Christ !

Ce nouvel État qui est nôtre est digne d'attention et de louange. Comme notre minuscule colonie qui émane de la grande Jérusalem, que tu as érigée malgré les sophistes par ton esprit éminent, tout doit en effet t'être attribué. Je dois te remercier pour les institutions et les lois, et de même te prier de ne pas tenir pour inférieur à ta dignité de me faire savoir avec bienveillance ce qui, à ton avis, doit être adjoint ou amélioré. Qu'en conséquence, que Dieu veuille accorder des ans à ta haute respectabilité afin que beaucoup puissent voir la dévotion, la loyauté et la science de tes disciples ! Porte-toi bien, honorable Père dans le Christ, et recommande à Dieu celui qui essaie de te suivre.

Le premier janvier de l'an 1619  
Que Dieu, Roi et Seigneur, soit avec toi !  
Fidèlement

Johann Valentin Andreae

CHRISTIANOPOLIS



## SALUT À TOI, LECTEUR CHRÉTIEN !

Je vois deux sortes d'hommes dans l'État. La première se compose de ceux qui soutiennent bec et ongle toutes choses, qu'elles soient premières ou subordonnées, qui en jugent moins qu'ils ne les admirent ; l'autre de ceux qui supportent ou tolèrent sans doute les choses humaines, mais qui de temps en temps désirent les améliorer et y apporter avec modération des modifications. Mais comme ceux-ci, dans leur modération et leur discernement, ne s'insurgent pas aisément, mais, autant que possible cèdent, se taisent et subissent, les premiers, qu'ils voient gronder, dans l'absence de maîtrise de leur esprit et dans leur aveugle fureur, les persécutent et les entraînent fréquemment contre leur volonté dans des controverses.

L'Antéchrist en présenta un exemple très évident, en opprimant d'un infâme fardeau l'Église du Christ. On ne peut qu'admirer que quelqu'un puisse souffrir ces infamies, sans cependant les approuver. A vrai dire, c'est des deux côtés un acte et un crime tellement horrible que, alors que quelques-uns demandaient avec une excessive modération la correction de ces crimes, abominables pour les fidèles, ils furent livrés au bannissement et déchirés par la calomnie jusqu'au moment où cette cause stimula les âmes des hommes d'honneur, où la lumière renaquit, chassant les ténèbres dans un combat fougueux.

La véritable cause de cette affaire, qui s'oppose beaucoup à la raison n'est pas suffisamment mise en évidence. Que ce soit en effet par une ambition qui ne se laisse blâmer par personne, ou par une cupidité qui fait naître entre les hommes les égarements de l'usure, ou par l'abrutissement de l'esprit, qui ne peut distinguer ni choisir entre le bien et le mal, ou par l'accoutumance aux objets les plus absurdes, qui affaiblit devant tous les vices, il n'est rien de tel que la grande témérité avec laquelle nous résistons à la vérité la plus manifeste et au bien le plus désirable.

A cause de cela, non sans raison, beaucoup estiment que Dieu laisse venir cette obscurité sur les âmes des méchants afin qu'ils ne puissent se satisfaire de ce qui est tolérable et modéré en acceptant leurs conséquences, en sorte qu'ils confondent les abominations les plus impudentes, estiment indignes d'eux de céder davantage, qu'on leur demande de s'améliorer, et que, à cause de cela, ils ne partagent pas la modestie des bons et, après que le masque soit tombé ils perdent leur crédit auprès du peuple.

Alors apparut à ceux-là le grand homme invincible, notre Docteur Luther. Alors qu'on ne voulait pas entendre ses prières et ses larmes, il commença à puiser des menaces dans la parole de Dieu. Comme il ne faisait aucun progrès par la soumission, il commença à s'insurger. Après en avoir longtemps fait le siège, il commença avec courage à donner assaut au monument d'Hadrien, avec un tel succès que nous jubilons, alors qu'ils grincent des dents. Je ne sais pas si cette action ne va pas se répéter de notre temps.

La lumière d'une pure religion s'est levée sur nous, et à partir de là, l'administration de la Cité fut modelée, et l'art et la science reprirent leur ancien éclat. Nous pûmes triompher de tous nos adversaires, de la superstition, de la dépravation et de la barbarie. Mais les embûches secrètes du Diable nous accablent, en sorte que la joie est moins complète, et que seul n'en reste à beaucoup que le nom, sans la chose. Car quoique tous nos actes doi-

vent être accomplis d'après notre Christ, dont nous portons et professons le nom, notre très malheureuse indulgence fait que les Chrétiens ne diffèrent en rien des mondains. En effet, que nous observions ou les Églises, ou les cours, ou les académies, en aucun lieu ne manquent ces ambition, cupidité, gourmandise, luxure, jalousie, oisiveté, et autres vices repoussants, pour lesquels le Christ éprouve une vive répugnance, mais dont nous nous délectons grandement.

Ainsi peut-on très facilement comprendre la joie de Satan, toutes les fois qu'il arrache très habilement le cœur de nos gens de bien, laissant peau et écorce vides, qu'il se fait gloire qu'on le laisse faire sans volonté. Et il est facile de remarquer notre naïveté, avec laquelle nous nous satisfaisons de l'ombre des choses, et nous considérons cependant en quelque endroit comme religieux, policés et savants.

Mais tous ne sont pas dupés par ces trompeurs : ceux, au moins, qui portent en eux la sublime lumière ; et ainsi beaucoup d'hommes à l'esprit embrasé ont déjà élevé la voix devant nous, et le feront à l'avenir avec un très grand zèle. Parmi beaucoup d'autres, j'aime à mentionner le Docteur Johann Gehrardt, le Docteur Johann Arndt et le Docteur Martin Mollet, qui ont pris de moi un soin méritoire - irréprochables théologiens, même si ce dernier n'apparaît pas tout à fait assuré, relativement au mystère de l'Eucharistie.

Comme ceux-ci le virent, des dialogues polémiques se déchaînèrent ; aussi, alors que l'Esprit du Christ ne pouvait être qu'à peine entendu, tentèrent-ils d'obtenir une pause de silence, de servir la piété, qu'il leur soit permis de reprendre haleine dans la chaleur de la discussion. Ainsi l'érudition se combine à l'intégrité, afin que son éclat soit transmis à tous les autres. Ainsi une très grande discipline succéda-t-elle à l'absence de modération des demandes.

Comme le Pontife de l'Église ne voulait avouer aucune simonie, le politique aucune malhonnêteté, l'Université aucune ignorance, ils accusèrent de haute trahison ceux qui rappelaient correctement la dévotion et la probité.

Si nous en croyons les arguments contraires, l'Église entière est munie de fenêtres et d'alvéoles par lesquelles vole et bourdonne qui le veut et où il veut. L'État est un marché où l'on achète des vices, où l'on vend des autorisations. L'Université est un labyrinthe où prévalent jeux et ruses : quiconque y dépense à profusion en tire profit. Il est des défenseurs qui proclament que sont volés ceux qui veulent l'être : les gens de bien prêtent serment de bonté, alors que les méchants repoussent en public les témoignages de leur malignité.

Car le monde se trompait, en effet, voilant ces méfaits plutôt que de prononcer des éloges. Ils s'irritaient des sacrifices, ne donnant pas de preuves de leur fermeté, mais au contraire de leur nullité par la nonchalance de leurs discours, par l'excès des soins consacrés au monde, auxquels s'opposent cependant les théologiens. Dans leur ronde graisse, ils reprochaient que ne soit pas invoquée la rigueur de la justice devant le relâchement des mœurs, l'accumulation des richesses, le mépris des choses éternelles, que pourtant la « Politique » elle-même interdit. Les colporteurs des lettres jacassent par ignorance des sciences, par pauvreté de langage, par le bon marché qu'ils font de leur rang, par leurs dépenses insatiables, à la vérité, bien malgré les savants, et ils admirent même l'hypocrisie dans la religion, la tyrannie dans la Cité, la justification sophistique des lettres, se rendant

à la volonté et aux ordres de l'ignorance, et ils font usage de la violence, et sans doute ont-ils assurément abusé nombre de jugements divers, mais sans troubler les athlètes de Dieu, qui se donnent tout entier à la cause du Bien.

Car de nombreuses personnes équitables et savantes attendaient et espéraient vraiment que quelques-uns se présentent, qui aient avant tout tempérance et conscience de ce qui est le meilleur pour l'Intérêt public et qui bénéficient d'une grande estime dans l'opinion. Cependant, qui examine une bonne fois le monde voit également que rien n'est plus intolérable aux imposteurs, ni plus nettement réprimandé, que la vérité et l'intégrité, qu'ils n'ont autant d'aversion pour rien d'autre, qu'ils sont écrasés par l'impuissance de leur colère, laissent tomber leurs masques, leurs incrustations et leur plumage, s'avancent nus, et révèlent l'iniquité de tout leur mystère.

Qui a du cœur ne voit pas sans étonnement l'étalage de l'asservissement au ventre au sein de l'Église, de la dissolution publique des mœurs, de la corruption des talents dans les écoles où s'exerce l'esprit, des titres distribués de toute part sans raison et de la prodigalité en excuses sans fin, et, bien plus, de leur distinction par des éloges.

Ceci est aussi la raison pour laquelle ceux chez lesquels aurait subsisté un petit espoir se soumettent plutôt vite, en vérité, et cèdent la place quand, convaincus de quelque faute, ils ne se trouvent livrés qu'à une impudence infâme et à une honteuse raillerie alors qu'ils font en vain effort pour se disculper. Ainsi, dans leur bonne foi, entendent-ils et endurent-ils docilement les sermons, reconnaissant leurs erreurs, et plus encore les ténèbres de l'esprit, les ruses de Satan, la force de l'habitude, la crédulité, et autres entraves de cette sorte, et souhaitent-ils en être corrigés.

Concernant ce qui précède, un nouvel écrit théologique digne d'attention fut publié par une *Fraternité*, à mon avis, une plaisanterie, considéré visiblement comme un témoignage. Il promettait d'abord ce qui correspond au goût pour les curiosités, pour les choses insolites et les plus grandes, et, sans doute, à ce que les hommes ont l'habitude de souhaiter, de trouver une remarquable espérance en la correction de l'état de corruption des choses, et y ajoutait l'imitation du Christ. Il est superflu de dire quelle agitation résulta de la *Nouvelle* de cette affaire pour les hommes, quel débat des esprits, quelles agitation et gesticulation des imposteurs et des obscurantistes. Mais sur ce seul volume certains d'entre nous furent jetés en une terreur panique, et voulurent bruyamment conserver et défendre tout ce qui était ancien, désuet et corrompu.

Il fut des gens qui abandonnèrent les refuges de l'opinion et accusèrent le lourd joug de la servitude, pressés par l'aspiration à la liberté. Et pour nous rapprocher davantage de notre affaire, il en fut qui accusèrent l'apprentissage de la vie chrétienne d'être responsable des hérésies et des sectes fanatiques. Et il y eut ceux qui s'y adonnèrent grandement et de tout leur cœur. Pendant qu'ils rivalisaient et occupaient les ateliers, beaucoup, considérant cela avec étonnement, se donnèrent le temps d'en juger. Précisément, nous qui avons joui de pouvoir observer le monde avec respect ne sommes pas aussi assurés de ce qui lui appartient, ni de son être, qu'on veut le voir, ni tellement obstinés dans nos opinions que nous ne puissions en changer, et le point important est de voir que tout cela est étranger au Christ, afin que personne à qui ses lois sont offertes ne les accepte et même ne veuille

ensuite y conformer sa vie entière.

J'ai par contre l'habitude de louer le jugement d'un homme pieux, de mœurs et d'esprit très nobles, qui observait attentivement et rendait généralement vaines les intentions, de cette *Nouvelle*. A la question : « Si cela nous paraît bon, pourquoi l'essayer en quelque manière et ne pas l'attendre ? », il répondait que rien d'arbitraire ne nous empêche d'entreprendre, si nous voulons imiter le Christ, de réformer nos mœurs comme nous l'apprenons dans l'Évangile, et en suivant l'exemple louable des dévots. Nous commettrions en effet une telle injustice à l'égard du Christ, et de sa parole, en préférant rechercher dans n'importe quelle obscure société (s'il en est une), société qui n'a d'omniscience que dans sa jactance mais s'abrite de ce bouclier de papier et de nombreuses sottises souillures, se fait passer pour une vie bienheureuse, qui est la voie elle-même, qui conduit à la vérité et à la vie, et en propose une mauvaise, alors que les prescriptions de la véritable sont si évidentes et si aisément établies que de grandes intrigues et de nombreux détours nous sont nécessaires si nous voulons nous y soustraire.

En effet, si la conscience nous presse, quand nous déplorons la tranquillité de la religion, l'impureté de la vie, les tours de passe-passe des sciences, qu'est ce qui interdit, au moins en ce qui nous concerne si d'autres ne le veulent pas, d'arracher nos vices, de semer les germes des vertus, et de nous joindre au plus près à notre Christ, si nous craignons qu'il ne soit très éloigné de nos affaires ? Assurément rien, si ce n'est cette fuite devant le jugement des hommes, qui veut que nous conservions nos habitudes vulgaires d'existence, que nous retenions la complaisance des hommes, qui n'autorise ni les nôtres, ni Christ, alors que, néanmoins, peu après avoir été précipités dans cette époque dangereuse, nous ne nous affligions et gémissions d'avoir accordé trop de confiance au monde et d'avoir refusé Christ. Comme cette résolution de l'âme est assurément considérée comme meilleure et très forte, quand la parole de Dieu est envoyée et entendue, on ne recherche l'accord d'aucun homme, d'aucune société. Mais ils s'appuient désormais sur l'ordre divin et la conscience humaine, courageusement placée sous la conduite du Saint-Esprit, mais n'accordent pas davantage d'importance aux jugements iniques qu'au coassement des grenouilles. Comme cela est reconnu de tous, très peu ont l'audace de se prononcer ouvertement contre la piété, la probité et le courage, mais en quelque manière, ils imaginent d'emblée comment les attaquer ensuite par des détours, des plaisanteries et des mensonges.

Ainsi t'entends-tu d'abord traité de fanatique, de séditieux, d'injuste pour la science, ensuite seras-tu tenu pour coupable et considéré comme vulnérable aux chimères, combattant comme un gladiateur aveugle, mais si tu considères cela avec une conscience tranquille, tu y trouveras la plus grande joie.

Tu te trouves en présence d'un exemple de cette tranquillité chrétienne, bon lecteur, dans ce nouvel État qui se plaît à se donner comme nom Christianopolis. Comme en effet aucun des autres ne veut être blâmé, et que cela me convient, je me suis moi-même bâti une ville où j'exerce la dictature : si tu dis qu'il s'agit de mon propre petit corps, tu n'es pas loin d'avoir deviné la chose. Comme à dire vrai, en tous lieux, les lois sont bonnes et les usages licencieux, je crains que tu soupçonnes même mes citoyens. Quoiqu'il en soit, je ne veux pas faire la louange de mes desseins, mais les décrire, t'inviter à te décider à

découvrir leurs dispositions, vivre selon elles et t'en fortifier. Il ne m'était pas possible de m'entretenir avec toi de ces diverses choses avec plus de franchise, plus de liberté, il ne m'était pas possible de te les faire connaître dans une plus grande nudité, il ne m'était pas possible de provoquer autrement ton attention et ton jugement. Que tu approuves ou désapprouves cela, je te louerai si tu me réponds avec une égale sincérité ; rien ne m'est plus facile que de faire peu de cas de toi, si c'est avec un esprit malade. Si tu sollicites la citoyenneté de notre état, elle ne te sera pas déniée ; si tu la refuses, elle ne te sera pas imposée. Mes citoyens ne prodiguent pas ce qui est leur, ni ne convoitent ce qui est tien ; mais ils acceptent ce que tu leur donnes, donnent ce que tu sollicites. Nos lois ne contraignent pas, ni ne supplient : mais elles conseillent et exposent la parole de Dieu, et ne cèdent rien à Satan ; raisons pour lesquelles elles rappellent au Bien tous les hommes avertis.

L'organisation de mon ouvrage n'a rien de facile, ni de vain. Nous n'avons pas tout dit, mais peut-être davantage que les méchants n'en peuvent supporter ; nous offrons aux bons très peu de ce à quoi ils veulent avoir part.

C'est enfin un jeu public que n'eut pas désapprouvé un homme illustre, Thomas More. Mon ouvrage a assez peu de sérieux, assez peu d'ingéniosité, il est facile d'en faire peu de cas. Je l'ai écrit pour mes amis, avec lesquels il me plait de jouer ; je n'aurais ni osé ni voulu l'écrire pour les grands ; ni pu, si je l'avais osé, ni voulu, même s'ils l'avaient permis. Ma déférence est telle, telle est ma conscience de mon ignorance, je le confesse en conscience ! Que le lisent cependant ceux qui le veulent, que l'on se souvienne que l'on tolère entre amis et bienveillants bien davantage que ce qui résiste à l'examen des malveillants. Si quelqu'un devait douter de la véracité de mon histoire, je le prie de mettre en suspens son jugement jusqu'à ce que soit éprouvée la vérité de toutes mes relations de navigation et pérégrination. Mais le plus sûr reste pour toi, si le ciel le permet, si la terre ne l'empêche pas, et si la mer est calme, de faire l'essai de voyager avec le Christ pour guide et compagnon de voyage, de t'embarquer sur le vaisseau qui porte l'emblème du Cancer, de visiter Christianopolis par cet heureux voyage, et là, de tout examiner très soigneusement, sous la crainte de Dieu.

Adieu donc, lecteur Chrétien, et arme-toi pour la voie du Ciel.

# CHRISTIANOPOLIS

## LA CITÉ CHRÉTIENNE

### OCCASION DU VOYAGE ET NAUFRAGE

Pendant que j'erre dans ce monde comme un étranger, nous souffrons, pour ne pas dire rampons, sous le règne de la tyrannie, des sophistes et de l'hypocrisie, et, plein d'inquiétude, je ne puis trouver les hommes que je recherche ; je me suis toutefois décidé à me hasarder encore une fois au voyage sur la mer académique, qui pourtant me joua très souvent mauvais tour. Aussi embarqué-je sur le navire de la fantaisie, abandonné-je à la multitude des autres les ports habituels, et risqué-je mon corps et ma vie aux mille dangers de la curiosité que la soif de s'instruire entraîne. Le temps ne nous fut que brièvement favorable, et bientôt les ouragans contraires des jalousies et des calomnies de la mer Éthiopienne se soulevèrent contre nous et nous firent désespérer de la perspective de l'apaisement des éléments. Matelots et rameurs résistaient de toutes leurs forces, luttant opiniâtement pour notre vie, et le vaisseau lui-même résistait aux écueils, et cependant la mer se déchaînait toujours davantage. Cependant, alors que tout paraissait devoir succomber, nous acceptâmes la mort, davantage parce qu'elle nous parut un destin préférable que par force d'âme, et le vaisseau fut submergé et détruit. Les uns furent engloutis par les flots, d'autres furent dispersés dans l'immense espace, d'autres, en quelque manière habiles à la nage, ou qui purent s'aider de planches furent portés vers les diverses îles dispersées sur la mer ; très peu d'entre nous échappèrent à la mort, et moi, assurément sans compagnon, je fus poussé vers une sorte de minuscule bande de gazon.

### DÉBARQUEMENT SUR L'ÎLE DE KHAPHARSALAMA

Tout ici me plut, excepté moi-même. L'île, pour aussi petite qu'elle paraisse, surabondait en tout, et on ne voyait pas trace d'objet stérile ou qui ne put être utile pour les hommes. Je ne refuse pas de donner sa position, que je découvris peu après. Elle se trouve dans la zone de l'Antarctique, à 10 degrés du pôle, 20 degrés de la ligne des Équinoxes, à environ 12 points du Taureau. Jamais je ne donnerai d'autres détails. Elle a la forme d'un triangle d'environ 30000 pas de périmètre. Elle est fertile en blé et pâturages, irriguée par des rivières et par des sources, ornée de forêts et de vignobles, pleine d'animaux, comme si elle était un résumé de la terre. Tu pourrais croire qu'ici le ciel a épousé la terre et vit avec elle dans une paix pérenne. Pendant que je séchais ma chemise, seule pièce de vêtement qui m'ait été laissée, au soleil renaissant, survint l'un des insulaires, guetteur de la terre, et il s'enquit très affablement de mon sort, il compatit à mes malheurs, m'invita à avoir confiance et à l'accompagner à la ville, où je pourrais me remettre grâce à tous les soins

habituellement accordés aux étrangers et aux exilés, m'adressant ainsi la parole : « Heureux sois-tu, toi qui atteignis ici par ce très violent naufrage ! » A quoi je ne fus capable de répondre rien d'autre que : « Dieu merci ! Dieu merci ! »

## ORIGINE DE CHRISTIANOPOLIS

En m'approchant de la ville, j'admirais son aspect extérieur, et sa splendeur frappa mon esprit : il n'en est aucune dans tout le reste de la Terre qui lui soit semblable ou qui puisse lui être comparée. C'est pourquoi je me tournais vers mon guide et demandais : « Quelle félicité a établi ici votre résidence ? » Alors, lui « Celle-là même qui prend soin de ce monde généralement malheureux. Car comme ce monde se déchaîne contre les bons et les chasse hors de ses frontières, la Religion exilée a rassemblé ses adeptes les plus fidèles, ses compagnons, et les a conduits au-delà des mers, et après avoir assez poussé les recherches, choisit enfin cette terre, où elle débarqua. Elle bâtit ensuite cette ville que nous appelons Christianopolis, et souhaita qu'elle puisse devenir le siège de la Vérité et du Bien, ou si tu le préfères, le bastion. Tu feras l'expérience de la générosité de notre État envers tous ceux qui sont exposés à la misère. Sans même parcourir cette ville, mais si tu éprouves le vif désir d'un regard modeste, d'une langue concise, et de mœurs vertueuses, non seulement elle ne te sera pas refusée, mais encore, elle te sera accessible en chacune de ses parties ». Je lui répondis : « Oh ! Heure bienheureuse, qui après le spectacle pénible et l'examen laborieux de tant de laideur, m'accorde de considérer avec étonnement quelque chose vraiment élégant et harmonieux ! Je n'échapperai à aucun bain, aucun rasoir, aucune brosse, afin d'être admis, lavé, rasé et purifié, dans la résidence de la Vérité et du Bien. Car mes fautes et mes errances infortunées sont déjà connues depuis longtemps. Que je voudrais voir un jour, Oh ! Que je voudrais voir le plus vrai, le meilleur, le plus certain, le plus stable, semblable à ce que le monde promet, mais ne montre jamais et nulle part ! »

## PREMIÈRE EXAMEN DE L'ÉTRANGER, DE SA CONFES- SION ET DE SES MOEURS

Quand nous arrivâmes à la Porte de l'Orient, mon compagnon me présenta le Préfet qui était de garde ce jour là. Il m'interrogea avec une agréable affabilité sur ce que je voulais pour moi-même. « Beaucoup, dis-je, car tu vois quelqu'un qui a été chassé de terre et de mer. Puisque je suis ici, il faut vraiment que cela arrive par la volonté de Dieu lui-même. Pourquoi ne pas demander davantage à celui auquel je dois ma vie même ? » Le Préfet sourit, et m'enseigna avec bienveillance qu'il n'y avait sur cette île rien de fâcheux, et que la communauté de ces citoyens ne permet pas d'être comparée à celle des mendiants, charlatans et histrions qui se plaisent dans l'oisiveté, des curieux qui scrutent l'insolite, des fanatiques pour lesquels aucune piété n'est sûre, des souffleurs de cendre qui souillent la Chimie, des imposteurs qui se ont passer pour « Frères de la Rose+Croix », et autres semblables excroissances des Lettres et des Sciences et de l'Humanité, auxquelles ne serait jamais accordé de réussir l'examen d'accès à cette ville. Comme je m'étais purifié par le témoignage de ma conscience intime, et avais exprimé par mes paroles combien la Vérité m'était chère, et m'étais engagé à l'obéissance au Bien, il me dit : « Rien n'empêche donc, au contraire, que tu ne jouisses de notre communauté ». Sur ce, il prit ma main et me

conduisit au domicile de garde du veilleur le plus proche, où il me fit réparer mes forces avec des aliments et des boissons très savoureux.

## DEUXIÈME EXAMEN, DE LA CONSTITUTION CORPORELLE

Il me fit alors revêtir de nouveaux vêtements, non pas somptueux, mais bon marché, et adaptés à la pratique des exercices du corps et me confia à des serviteurs qui me conduisirent au deuxième examinateur. Je le perçus comme examinant de manière approfondie les replis les plus reculés de l'homme, presque mis à nu. Il répondit avec beaucoup d'obligeance à mon salut, et poursuivit en s'informant avec amitié par diverses questions, tout en regardant attentivement et avec pénétration l'ensemble de mon corps et les traits de mon visage. Il s'enquit avec vivacité de ma Patrie, de mon âge, de l'origine de ma vie, plutôt en souriant qu'avec un air de réprimande. Après que quelques propos aimables aient été échangés, il me dit : « Hôte bienvenu, il convint indubitablement à Dieu que tu fasses l'expérience que le Mal guide toujours, et qu'il est indispensable de vivre selon les mœurs des barbares. Nous devons aujourd'hui t'en donner toutes les raisons, te représenter la Foi, et ceci d'autant plus volontiers que tu n'as rien à l'encontre ni de la nature, ni du ciel, mais que tu as reçu de part et d'autre la faveur de la résidence d'un homme libre. Nul doute que Dieu lui-même t'ait dirigé, afin qu'ensuite tu sois soustrait aux lois de l'humanité, à être des nôtres, et pour l'Éternité ». Je remarquai que tout en parlant il prêtait attention à la sérénité de mon esprit, la pudeur de mon front, la retenue de mon langage, le calme de mon regard, la maîtrise de mon corps, en vérité avec une telle habileté que je crus qu'il lui était possible de scruter mes pensées, avec une telle affabilité qu'il n'était pas en mon pouvoir de taire mon respect, et que je dus m'en remettre totalement à lui. Mon esprit étant ainsi envahi de toutes parts, il en arriva enfin à la Connaissance, et dit : « Ami, pardonne-moi d'avoir conversé avec toi comme avec un illettré, mais c'est de bon augure, car en effet, ils s'égareront hors de notre pays, ceux qui n'ont que le parfum de la Connaissance ». Et en même temps, il chargea un serviteur de m'accompagner au troisième examinateur. Il me salua d'un signe de la main droite et m'invita à avoir confiance. Mais je pensais encore, par-devers moi : « Hein ? Si ceux-ci sont des illettrés, qu'en résultera-t-il ? »

## TROISIÈME EXAMEN, DE LA CULTURE DE L'ESPRIT

En arrivant au lieu de celui-ci, je ne trouvais pas moins de courtoisie qu'avant : je veux maintenant assurément qu'il soit dit une bonne fois que sont proscrits tout orgueil et toute morgue. Mais je n'avais jamais ressenti davantage de honte qu'en écoutant celui-ci. Il s'agissait pour moi ici, avec Socrate, de « ne rien savoir », mais dans un sens très différent. Comme je déplorais de m'être dit instruit ! Il voulut savoir de moi, mais avec des paroles très caressantes, comment j'avais appris à me maîtriser, à me dévouer à mes Frères, à me rebeller contre le monde, à consentir à la mort, à obéir à l'esprit, ce que j'avais appris par la contemplation du Ciel et de la Terre, par l'examen approfondi de la Nature, au moyen des Arts, par les fondements des langues et de l'harmonie de toutes choses, quel commerce j'avais avec la communauté de l'Église, le bénéfice de l'Écriture Sainte, la patrie céleste, l'école de l'Esprit Saint, la fraternité du Christ et la famille de Dieu ? J'étais frappé

d'étonnement, à entendre combien il est accordé avec libéralité aux hommes, et combien il en est peu que je puisse considérer comme mien. C'est pourquoi je me décidai à la seule chose que je puisse faire, une sincère confession, et je dis : « Je ne sais pas, Homme digne de ce nom, qui m'enseigna jamais cela, mais je t'assure avec respect que cela ne me laissait pas en repos et me préoccupait très souvent, et que je commençais à m'y oser ». Alors sur cela, presque exultant, il dit : « Tu es des nôtres, toi qui présentes les Tables, d'un blanc éclatant, comme purifiées par la mer elle-même. Il ne nous reste qu'à obtenir de Dieu, à force de prières, qu'il t'inscrive de son sacro-saint calame, que l'on puisse constater que sa Sagesse et sa Bonté te sont salutaires. Et tu dois maintenant regarder notre ville en chacune de ses parties. Après ton retour, si tu veux en savoir davantage sur nous, nous t'écouterons avec la plus grande détermination et un esprit obligeant ». Sur ce, il m'adjoignit trois hommes, Beeram, Eram et Neariam, hommes eux-mêmes de bonne apparence, qui me conduisirent partout.

## DESCRIPTION DE LA VILLE

Je ne commets aucune faute en décrivant avant tout l'aspect extérieur de la ville. Elle est très bien fortifiée et a la forme d'un carré dont chaque côté mesure 700 pas, quatre remparts et un talus. Elle regarde très directement les directions du monde : s'ajoutent à sa puissance huit tours très solides réparties dans la ville, en plus de seize autres tours, plus petites, mais non méprisables, et, au milieu, d'une citadelle presque invincible. Il y a deux rangées d'édifices, ou quatre, si on compte le siège du gouvernement et les magasins de la ville, une seule grande rue, un seul forum, très majestueux. Si tu mesures les constructions, tu vois à partir de la place centrale, une grande rue de 20 pas de large, formant un carré, s'élevant par des marches réparties cinq par cinq jusqu'au centre, où se trouve un Temple rond, de cent pas de diamètre. Si tu pars du Temple, il y a des édifices séparés par des intervalles de rues de 20 pas et des remparts de 25 pas, chaque bâtiment ayant trois étages auxquels le public monte par des escaliers : le dessin le montre cependant plus facilement. Tous ces bâtiments sont construits en pierres et en briques et sont séparés par des parois, de telle façon que le feu ne puisse jamais nuire gravement. L'eau est en grande abondance, aussi bien jaillissante que courante, fournie en quantité par la nature et par la technique. L'apparence des choses est partout égale, ni fastueuse ni pauvre, et appropriée à la respiration et à l'évacuation de l'humidité. Vivent ici environ 400 citoyens, accomplis en religion, accomplis dans la paix, et nous pourrions presque dire quelque chose au sujet de chacun d'eux. A l'extérieur des murailles se trouve un fossé de 50 pas de large, plein de poissons, en sorte que rien ne soit inutilisé, même en temps de paix. A l'extérieur des remparts, une bande de terrain renferme des bêtes sauvages, non pour le divertissement, mais pour l'utilité. La ville tout entière est divisée en trois parties destinées à l'alimentation, à l'exercice et à la contemplation. Le reste est destiné à l'agriculture et à diverses fabrications. De toute manière, je montre cela en marge du document. Nous devons maintenant nous promener par la ville.

## AGRICULTURE ET ÉLEVAGE

La partie la plus éloignée de la ville, qui regarde vers l'Est, est consacrée à l'Agriculture et séparée en deux parties destinées l'une au domaine rural, l'autre aux troupeaux. Tout ce dont l'État peut avoir besoin en fait de blé, de légumes et d'oléagineux, il l'obtient dans

l'île. Tout le fruit de son ouvrage en bêtes de somme, gros et menu bétail, est conservé dans quatorze bâtisses où les hommes gardent en même temps les choses habilement travaillées. En effet, comme cela fut dit, les édifices comportent trois étages et à mon avis disposent d'une grande capacité. Si trop d'immondices s'accumulent, on les sort par des ouvertures percées dans les tours d'angles, on les entasse en attendant l'époque où on les emploie dans les champs et dans les friches. Traversant ces bâtiments se trouve une grande tour d'une largeur de 20 pas et de 45 pas de hauteur qui est consacrée à l'agriculture tout en reliant les maisons d'habitation placées face à face, et qui en même temps délimite un espace de terrain couvert sous la voûte duquel il est possible de marcher dans la ville, ainsi que par les étroites portes des bâtiments, par lesquelles il est possible de se rendre à l'abri de l'une à l'autre, afin que nul ne puisse menacer de pénétrer dans la ville forte. Cette cour intérieure est protégée du côté de la tour par des meurtrières disposées en haut, capables de la défendre de tous côtés, et les citoyens s'y réunissent en sûreté, toutes les fois que les lois l'ordonnent pour les services du culte ou de la Cité. Habite en haut de cet édifice Uriel, homme expert en bâtiments et en agriculture et très habile en soins animaliers, qu'assistent les deux Préfets de la Tour, Kapreel et Simea, qui l'aident et qui l'épaulent si nécessaire. Tout est ici sain, et éloigné de toute grossièreté, et ramené à l'état de l'agriculture des Patriarches, d'autant plus féconde qu'elle est plus proche de Dieu et obéit davantage à la simplicité.

## MOULINS ET BOULANGERIES

Des magasins sont réunis deux par deux et faciles à trouver dans cette Cité ; vers le midi, sept moulins et autant de boulangeries ; vers le Nord, sept boucheries et autant de magasins renferment les victuailles, séparés des grandes tours comme des tours plus petites. Les moulins ne servent pas seulement à broyer le blé, mais aussi à le conserver sur le plancher de l'étage supérieur. Mais tout ce qui peut être accompli à l'aide des roues, sans feu, est effectué ici, toutes les diverses choses que l'intelligence humaine a imaginées pour le plaisir et l'admiration du spectateur. On y fabrique même du papier, on y découpe des arbres en petites pièces de bois et on y polit les armes. Tout le pain nécessaire pour l'île est cuit dans les boulangeries et toute la farine y est conservée. On y place aussi tout ce qui peut y être roulé et, en-dessous, sont creusées des cavités qui forment des celliers dans lesquels est conservé le vin. Ceux qui en assurent la surveillance sont des hommes dotés d'un goût excellent, commandés par Neria, qui habite dans la tour intermédiaire, auquel sont adjoints deux Préfets de la Tour, Simea et Gadiel, car cette organisation place quatre hommes, réunis deux par deux, sous l'autorité du Préfet. Il n'est pas possible de trop admirer ici une telle tempérance de tous, alors même que l'abondance règne en suffisance. Car quoique dans toute l'île nul ne soit rassasié, ils sont cependant éloignés de l'ivresse et de l'ivrognerie, alors que grâce à la bénédiction divine, ou grâce à la générosité de la nature tout abonde toujours. Je parlerai plus tard de la répartition des victuailles, ajoutant maintenant seulement ici cela, que tout est fait proprement et avec respect pour les dons de Dieu. Les hommes consacrés au travail ne deviennent pas sauvages, mais pleins d'obligeance, ceux commis à la surveillance ne sont pas des gloutons, mais des hommes tempérants, non des puants, mais des hommes soignés. Et toute chose est exécutée en fonction de l'avenir, afin que le peuple en jouisse mais, que le plaisir de la masse soit décent.

## BOUCHERIE ET MAGASIN DE COMESTIBLES

Il y a en outre dans la région Nord quatorze autres bâtiments destinés à l'abattage et à ce qui concerne le bétail, sans qu'il y ait aucune trace des entrailles des gros animaux. On n'y voit pas non plus d'hommes rendus insensibles, souillés par le sang et la chair, par la graisse ou la peau, comme on le voit dans de telles professions. On voit ici des cuisines qui servent à faire bouillir, rôtir et purifier les animaux, mais où l'on n'apprend ni la querelle ni l'insensibilité. Près d'eux se trouvent encore des ateliers où sont lavés vêtements et linges, car on fait ici grand éloge de la blancheur. Les comestibles sont conservés dans différentes pièces bien ordonnées, où se trouvent beurre, suif, graisse de porc, huile, graisse fondue, cire et autres produits semblables, mais aussi du poisson séché et frais, et différentes espèces de volailles, pas tellement pour les locataires, mais plutôt pour le commerce avec l'étranger. En effet, le commerce de cette île présente de grandes commodités, mais les citoyens qui s'en occupent n'ont rien en commun avec ceux qui, ailleurs, s'y consacrent résolument. Ainsi la véritable valeur des rapports communs d'équité apparaît-elle ici, elle n'est pas de servir le goût du lucre, mais la diversité des objets, considérant en tout le bénéfice du monde, et ainsi nous fortifions-nous, voulant regarder comme un universel tous les lieux du globe terrestre pour en jouir complètement. D'où vient la connaissance que la lumière de Dieu est distribuée avec générosité pour éclairer également tous les points de la terre, et qu'enfin, comme elle est donnée à tous les hommes, elle est de donnée à chacun d'eux. Je ne veux pas en dire davantage sur ces choses, puisque ce serait le travail de beaucoup, et qu'il faudrait même souvent y revenir. Ces quartiers sont dirigés par Tirhena et ses deux compagnons, Kapzeel et Zarphat, qui surveillent les mœurs et le travail de leurs serviteurs.

## MÉTAUX ET MINÉRAUX

Reste la région occidentale, qui est consacrée au feu. On voit en effet dans cette autre zone que, d'un côté sept ateliers sont précisément assignés au travail de cuisson, de forge, de fonte et de mise en forme des métaux, alors que l'autre côté est non seulement le siège d'autres travaux concernant le sel, le verre, la brique, l'argile, mais aussi de tous les autres ouvrages qui requièrent l'usage fréquent du feu, auxquels sont assignés sept autres ateliers. On y voit assurément le spectacle de l'examen de la nature, ainsi que de tout ce que la terre renferme dans ses entrailles, contraint à se plier aux lois et aux instruments de la science, non par des hommes forcés, comme des bêtes de somme, à des travaux irréfléchis, mais par des hommes déjà instruits auparavant de la connaissance exacte des choses de la physique, qui trouvent ensuite leurs délices au sein de la Nature. Ils considèrent ne t'avoir rien dit ni rien montré, si ce n'est en obéissant à cette Raison et en gardant les yeux fixés sur les éléments les plus intimes du Macrocosme. Tu es bien vulgaire, si tu ne décides pas par l'expérimentation, et ne corriges pas les lacunes de la Science par les instruments les plus convenables. Crois moi, si la Sophistique veut rejeter cela par ses arguties, elle sera objet de risée, tant ils préfèrent les choses aux paroles. On estime et on est favorable ici à la véritable et authentique Chimie, généreuse et active, quand l'autre chimie insinue ses mensonges et impose à beaucoup ses ténèbres. Elle a en fait l'habitude d'examiner ces travaux, et de les favoriser par diverses recherches soigneuses, et en mettant en œuvre des essais. Ceci, pour débrouiller l'affaire en un seul mot, est de la physique pratique, celle qu'accomplit Sesbazar avec l'aide de Zarphat et de Gadiel, qui n'ont pas tant en vue

d'exiger du corps humain que de l'exercer. Car comme la fatigue nous use sous le joug, un travail et des loisirs équilibrés fortifient ici les hommes, sans que jamais la joie ne manque de s'ajouter au travail. Je me rendis compte en outre, en considérant ce travail ininterrompu, qu'il était un reproche à l'intelligence qui emploie tant de temps, conduit à tant de dépenses, à l'aide de tant de livres, sans savoir ce qui ici est attribué à tous, et que par une inexcusable négligence, nous faisons peu de cas du spectacle de la Nature.

## LES ÉDIFICES

En tout cas, après avoir parcouru en premier des yeux les ateliers des hommes et les magasins, j'entrai par la Tour de l'Est et regardais la ville elle-même, carrée, avec ses doubles rangées de bâtiments. La grande rue, élégante, a 20 pas de large, ce qui est assurément assez étendu, si tu penses qu'on n'emploie ici aucun coche ou voiture à cheval. Les bâtiments extérieurs sont larges de 15 pas, les intérieurs de 25 pas, hauts de 33 pas, généralement longs de 40 ; ils sont orientés vers la place, avec un déambulatoire de 5 pas de large, dont la voûte est soutenue par des colonnes, haute de 12, afin que la pluie du ciel n'incommode en rien ; les murs qui se font face sont accessibles à la promenade aux deuxième et troisième étages par des balcons, dont toutes les descriptions font ressortir l'agrément. Si on inclut les tours, la partie la plus grande de la ville compte treize bâtiments, la plus petite onze, soit quatre-vingt-huit si on compte tout, ce qui, triplé, fait deux cent quarante-quatre habitations. On peut le voir sur le plan ci-joint. Mais personne ne pourra s'étonner de leur étroitesse, car elles ne doivent héberger qu'un très petit nombre d'hommes, qui doivent n'avoir presque aucun mobilier. D'autres hommes, qu'invitent la vanité, le luxe et autres choses apparentées, qui font leur nid sous le faux de l'iniquité, ne demeurent jamais dans une suffisante abondance. Accablant et accablés, et sans aucune nécessité, et même estimant sans peine leur commodité au-dessus de tout, ils se rendent intolérables et ne supportent pas le fardeau. Enfin, aussi riches qu'ils soient, ayant tout, ils sont en réalité indigents, s'ils ne reconnaissent pas qu'ils possèdent l'abondance ! En vérité, qui considère le travail sur cette terre voit que la faim est toujours présente, alors qu'ici même, où se trouve l'abondance, cela nous paraîtrait du repos.

## LES ARTISANS

En me promenant dans la ville, la répartition des hommes de métiers m'apparut sans peine. En effet, comme elle est carrée, on y travaille quatre matières, le métal, la pierre, le bois et ce qui sert au tissage. Avec cette différence, que ceux qui ont le plus de talent et d'intelligence sont vers l'intérieur ; ceux qui ont le plus de facilité vers l'extérieur, ou si vous aimez mieux, s'étendent vers le carré le plus grand. On distingue par exemple les horlogers des serruriers, qui ont des méthodes différentes, les facteurs d'instruments de musique des menuisiers, ou les statuaires des lapidaires. Mais ce qui est tout à fait nouveau est que, ici, ces hommes de métiers sont presque tous lettrés ; en vérité, ailleurs, quelques-uns seulement le sont, alors que tu les vois gorgés d'ignorance, mais, toutefois, chacun de ces Christianopolitains t'en apporterait la preuve. Car il n'est pas un seul homme, s'il en a l'âge, qui ne soit capable de dominer l'une et l'autre : les finesses des Lettres et des Sciences, et les difficultés de l'artisanat. Il est des hommes qui sont davantage attirés par l'artisanat que par les Lettres et les Sciences, qui, s'ils s'adonnent plus au métier, en deviennent pour les autres des professeurs, avec l'intention, de temps en temps,

d'instruire les autres. Je vis tous les artisans imaginables, chaudronniers, étameurs, serruriers, couteliers, tourneurs, ébénistes, statuaires en bronze, plâtriers, tanneurs, tisserands, fourreurs, cordonniers, et même, parmi les plus estimés, sculpteurs, horlogers, orfèvres, facteurs d'instruments de musique, joailliers, tailleurs, bijoutiers, et un grand nombre de métiers semblables, non négligeables. En ces lieux sont aussi des mégissiers, ferronniers, charpentiers, tonneliers, maçons, vitriers. Parmi les travaux dans lesquels les femmes sont compétentes, citons le tricotage et les travaux d'aiguilles. En outre, ils ne font pas toujours tout cela seulement quand la nécessité l'exige, mais comme l'émulation mutuelle de leur habileté, par laquelle se développe avec diverses inventions le génie des hommes, et même cette prérogative de la raison, cette véritable étincelle divine en nous et qui, de toutes manières, brille dans l'objet matériel qui s'offre aux regards. Nous parlerons un peu plus tard des examens et des aiguillons, des temps de vacances et de travail.

## LA PRIÈRE PUBLIQUE

Avant de poursuivre, il est nécessaire de parler un peu de la piété publique. Chaque jour des prières ont lieu par trois fois, matin, midi et soir, dans lesquelles on rend grâce à Dieu de ses bienfaits et de ses secours ininterrompus, et même du bonheur de la mort, l'invoquant par des formules solennelles, genoux fléchis et mains jointes. Personne ne peut y manquer si ce n'est avec les excuses les plus grandes. Les parents y assistent en grand nombre avec leurs enfants, qu'ils ont amené ici pour chanter la louange de Dieu, même s'ils balbutient. Après cela, ils écoutent la lecture de la Parole sacrée, et la complètent par des hymnes chantés en chœur pendant environ une demi-heure. Si c'est un jour férié, par lequel on rappelle quelque œuvre particulière de Dieu, ils consacrent davantage de temps à ces dévotions. L'emplacement attribué est l'atrium des grandes tours, où chacun a sa place. Rien qui ne soit digne des principes des Chrétiens. En effet, bien que la prière secrète à Dieu soit la plus grande, et même que nous devons très souvent la pratiquer, je ne sais pas ce qui retentit le plus et est le plus puissant à l'oreille de Dieu, de cette prière ou de cette unanimité des esprits et des prières. Ceux qui la négligent sont peut-être trop confiants. Ceux qui s'attendent un jour à la justice des Cieux, de telle sorte qu'ils se conforment en tout, sur cette terre, en vue de la patrie céleste, s'emploient avec plus de soin et d'ardeur qu'à toute autre chose à l'invocation de Dieu. A la vérité, ils sont pour cela heureux et très sages, ceux chez qui l'emportent les prémices de la vie éternelle et qui l'anticipent. Mais ils sont très stupidement très malheureux, ceux qui se bornent en tout au très désagréable fardeau de la vie mortelle.

## LA NOURRITURE

La nourriture de tous est consommée en privé, mais elle est prise sur la propriété commune. Comme en effet il est presque impossible d'éviter saletés et bruit, là où se trouve une très grande multitude de convives, ils préfèrent que chacun mange chez soi. Les vivres sont répartis en raison de la récolte de l'année, et ils sont distribués chaque semaine en fonction de l'importance numérique de chaque famille. Cependant, le vin est attribué par semestre, ou davantage, si l'approvisionnement le permet. Ils se procurent la viande fraîche chez le boucher, et y reçoivent ce qui leur est attribué. Poissons, gibier et volailles de toutes sortes leurs sont distribués en fonction de l'époque et de leur âge. Il y a à l'ordinaire quatre services, magnifiquement préparés par les soins des femmes, et relevés par

.des propos pieux et cordiaux. Qui veut recevoir un invité y est autorisé, et ils peuvent ou prendre leurs repas en commun ou, s'il y a un voyageur, prendre ce qui convient sur le bien commun. Car en effet, la cuisine décrite plus haut est utilisée pour recevoir avec les marques de respect nécessaire. Comme les grands enfants sont nourris ailleurs, une famille rassemble la plupart du temps quatre ou cinq têtes, rarement six, le père, la mère et un ou deux enfants. Il est en effet très rare qu'il y ait un serviteur ou une servante, et ce n'est pas volontiers, si ce n'est pour les soins pendant la maladie, l'accouchement et la prime enfance. Homme et femme accomplissent ensemble leurs devoirs mutuels ; le reste est effectué dans les ateliers publics. Nous apprendrons plus tard ce qu'il en est des jeunes enfants. Considérons cependant maintenant combien il nous serait possible d'être libérés d'une grande charge, si on nous enlevait les nombreuses difficultés de la boisson et de l'alimentation, et de l'embarras et du soin quotidien de se remplir le ventre.

## LE TRAVAIL

Ils effectuent le travail ou, comme ils préfèrent dire, l'exercice manuel, selon leurs instructions, et apportent tout dans des magasins publics, où se trouve à la disposition de chacun ce qui suffit pour l'ouvrage de la semaine, où chacun reçoit le matériel nécessaire au travail dans lequel il est maître. Ainsi la ville entière est-elle en fait un seul atelier, mais dans lequel sont effectués des métiers très divers. Ceux qui sont à la tête de ces affaires, disposés à l'angle des petites tours, savent à l'avance ce qu'il faut recommander de faire, en quel nombre, sous quelle forme, et en avertissent les fabricants. Si la quantité des choses produites par magasin est suffisante, il leur est permis de se laisser aller à leur talent et de se divertir avec invention. Non seulement personne ne possède d'argent, mais il ne leur est d'aucun usage privé. L'État a cependant son Trésor public. Ces citoyens sont très heureux que personne ne puisse l'emporter par sa richesse, car la prérogative est plutôt accordée aux capacités de courage et d'intelligence, et le rang le plus élevé à la piété. Ils n'ont que très peu d'heures de travail, mais n'en sont pas moins laborieux, car tous considèrent un repos excessif comme un mal moral. Lorsque, ailleurs, dix travailleurs nourrissent à grand-peine un seul oisif, on peut aisément imaginer qu'il en va différemment ici, où absolument tous travaillent, et qu'il reste même à chacun quelque temps de repos. Quoique tous doivent accomplir ce travail, il semble manifestement que cela n'est pas un mal, mais un bien pour leur corps. Là où il n'y a pas d'esclavage, aucun excès de travail n'accable le corps des hommes, ne le surcharge ou ne l'épuise. Et qui mettra en doute que, là où Dieu apporte son secours, il facilite et multiplie les forces et toute l'activité, alors que là où l'on va à l'encontre du souffle de Dieu, on accumule des édifices insensés ?

## LES LOISIRS

Les loisirs des Christianopolitains ou, pour les nommer convenablement, leur temps de pause, comme ils nous l'expliquent, n'ont rien d'injuste. Lorsqu'ils ont accompli de manière satisfaisante, avec plaisir et dévotion, ce qui est requis par l'intérêt public, les Sciences et les Lettres, et les fabrications matérielles, il leur est permis de disposer d'intervalles de repos plus ou moins longs selon l'époque de l'année. Ils se doivent de les employer, disent-ils, moins pour la chair que pour l'esprit, et non moins pour l'âme que pour le corps. Il est d'une extrême importance que nous nous retirions très souvent en nous-mêmes et chassions la poussière de la terre, afin que nous concevions les nobles ré-

solutions de l'âme et détruisions le vice. De nous tenir ou de siéger à la pointe du rocher, afin que nous ressuscitions les facultés fatiguées de l'âme et aiguisions le fil de l'esprit. C'est pourquoi l'on n'attend pas de ces loisirs philosophiques un divertissement déplacé ou de bruyantes divagations, mais en quelque sorte de tendre au délassement de l'esprit, en nous rappelant plutôt au soin de ce qui touche à la plus grande affaire, qui est celle de l'éternité, car il n'est rien qui soit supérieur ou de plus grande valeur que de rendre à Dieu son amitié. D'habitude, la plus grande tranquillité règne entre les citoyens, pendant ces heures, car la plupart, ou les consacrent à la Divinité, ou à se préoccuper de leur prochain, au pied de la Croix, ou à s'instruire mutuellement par de fidèles entretiens chrétiens. Mais hélas, au contraire, combien sur terre se préoccupent du monde et fêtent Satan ! Tourmentent l'esprit et relâchent la chair ! Se consacrent à l'argile et se reposent dans la lie ! Et ne sont jamais moins en eux-mêmes qu'ils ne sont au-dessous ! Comment donc entendraient-ils Dieu qui s'exprime en nous ? Comment essaieraient-ils de s'élever aux vertus viriles ? Comment produiraient-ils de nouveaux fruits du talent ou des inventions extraordinaires, quand ils deviennent en même temps sourds et insensibles, comme s'ils étaient étrangers à tout bruit, en eux et avec nous ?

## LES RÉTRIBUTIONS

Je pense que tu t'attends maintenant à savoir ce qui aide dans cette ville à l'établissement de mœurs bien ordonnées, d'un talent supérieur, alors que tu n'entends parler d'aucune rétribution. Mais le Christianopolitain résout tout à fait aisément cette objection, car plaire à Dieu lui est une gloire et un gain suffisants. L'aiguillon du Saint-Esprit ne leur fait pas défaut : c'est qu'en effet il y a tellement d'exemples que Dieu se tient avec amitié auprès de ces citoyens, qu'ils l'exaltent fréquemment, et l'impriment dans l'esprit de la jeunesse de diverses manières, que l'esprit le plus noble brûle d'imiter ses braises. En outre, la douceur d'une conscience droite, la dignité d'une intelligence qui triomphe des ténèbres, la grandeur de la maîtrise des passions, et par dessus tout l'intimité ineffable avec le Ciel, remplissent tant l'âme purifiée, qu'il est facile de renoncer aux félicités terrestres. S'il est permis ici à celui qui se comporte comme un Chrétien d'être à la tête des autres, ce n'est pas seulement la prérogative du mérite, c'est ici la règle, car on accorde le plus grand prix à la dévotion envers Dieu, ensuite à la tempérance des mœurs, puis à la culture de l'esprit, enfin à la vigueur des hommes, et on considère que celui qui est le plus proche de la volonté de Dieu est le plus apte à gouverner les autres. Comme il en va à l'inverse dans ce monde, et qu'il est sourd aux conseils des bons esprits, il dresse l'oreille aux flûtes de la vanité, se livre corps et âme au plus impur : il n'est pas étonnant que celui qui, sans savoir ce qu'il veut ou ne veut pas, suit des guides aveugles qui promettent cependant la lumière, se retrouve en aveugle dans les gouffres des ténèbres.

## LES CHÂTIMENTS

Nous pouvons dire de même que les châtiments ne sont d'aucune utilité là où se trouve le sanctuaire de Dieu et la Cité élue, où précisément la liberté chrétienne ne comporte pas des ordres, encore moins des menaces, mais se porte d'elle-même librement vers le Christ. Mais il est absolument fatal que la chair des hommes ne se laisse jamais suffisamment soumettre. C'est là le rôle de fréquents avertissements et même, si elle échappe à des blâmes sérieux, de la soumettre par de rigoureuses flagellations, par des remèdes adaptés

au caractère, non d'une seule manière, mais en tenant prêtes diverses dispositions convenables. Assurément, tu en changes complètement beaucoup, si tu soustrais à la chair sa graisse, si tu lui substitues le chatouillement du bâton. Ceci est l'art de l'art, éviter, ne pas être enclin au péché : de telle sorte qu'il est par contre très injuste de se déchaîner contre les ruines de ceux qu'on lapide. Les juges de la Cité chrétienne, par contre, prêtent surtout attention à punir ceux qui s'opposent directement à Dieu, sévèrement, aux hommes, légèrement, aux choses étrangères, très légèrement : ce monde fait tout autrement, qui châtie trois fois plus sévèrement le voleur que le blasphème, ou même que l'adultère, que l'on ne peut nullement comparer. Ceux d'ici sont avarés à répandre le sang, ils ne consentent pas volontiers aux supplices sanguinaires : le juge de ce monde est prodigue en sang fraternel et innocent, parmi les distractions, toute espèce de condamnation à mort lui vient en premier à la bouche, il se jette à l'abri de la responsabilité, car il ne tient pas lui-même le glaive, ou la corde, ou la roue, ou le feu, mais qu'un serviteur l'applique. C'est pour moi un beau raisonnement, dans un État chrétien qui fait d'un homme faible un voleur, d'un intempérant un adultère, d'un vagabond un meurtrier, d'une courtisane une sorcière, pour avoir quelqu'un dont le sang puisse être agréable à un Dieu vengeur : alors qu'il est beaucoup plus humain d'arracher d'abord le début et les racines du vice que de tailler les troncs adultes. Car il est donné à chacun de détruire un homme, mais il ne l'est pas de le corriger, et ce n'est pas non plus ce qui est le meilleur.

## LA NOBLESSE

Dans cet État, nulle dignité n'est objet de succession et même le sang n'est nullement pris en considération. Car quoiqu'ils jugent certains comme dignes de reconnaissance, et d'être honorés par des monuments, il ne reste ici à leurs enfants que la faveur d'être fréquemment rappelés à l'exemple de leur famille et d'être imprégnés des vertus de leur héritage. Parce que s'ils possèdent cela, d'approcher facilement des choses invoquées par la mémoire de leur parenté, elle ne les fait toutefois pas injustement préférer à des vertus nouvelles. Ils distinguent en effet le serviteur de Dieu, qui est le premier moteur de toute vertu, et le tiennent en haute estime en référence à Dieu, et l'invitent à administrer les affaires. Mais il apparaît clairement aussi aux yeux de tous que d'une part il prend sa source, que d'autre part il s'accomplit, dans l'offrande divine : ainsi est-il évident qu'exceller ne provient pas de l'être humain, et n'est attribué qu'à peu d'hommes, mais est attribué par le Ciel. Il n'est pas nécessaire de mentionner combien se trompent ceux qui cherchent à acquérir la licence de pécher dans les prérogatives de leur naissance, et qui se livrent aux flammes de la corruption, et il est admirable que leur postérité ne soit pas méprisable : ainsi tombent-ils sans entrave des labyrinthes de la volupté dans les profonds abîmes du vice, alors que, s'ils avaient regardé en arrière, ou parcouru du regard les choses qui concernent les mortels, ils n'auraient assurément jamais encouru auprès de Dieu et des hommes qu'on puisse, en les flattant d'une manière infâme, détourner leur corps et leur âme, et les précipiter dans les abîmes.

## LES PRÉFETS

Le cœur de cette ville est gouverné par huit hommes qui habitent séparément chacun l'une des grandes tours. Huit autres Préfets répartis dans les petites tourelles leur sont subordonnés. Aucun ne possède une âme de maître, mais de père, et chacun inspire moins

une grande crainte que du respect. Ils accomplissent en effet en même temps ce qu'ils engagent les autres à faire, moins par la voix que par l'exemple qu'ils présentent. Aucune imitation n'est plus aisée, aucune conséquence plus librement consentie que là où personne ne fait de reproches sans être irréprochable lui-même, où personne n'enseigne sans être instruit, où la règle elle-même est préceptrice. Qui introduit d'abord dans le monde la violence et le mépris n'a en lui rien de divin. Dieu s'approche des siens et en est approché ; Il entend les siens et en est entendu ; nous en sommes bien éloignés, quand parmi nous il est permis à ceux qui sont comme nous des vases issus de la même argile non seulement de nous fouler aux pieds, mais aussi de s'en honorer. Dans cet État chrétien, tout se rapporte à Dieu, nulle action n'est secrète, ou décidée pour des raisons dont Satan puisse se réjouir dans son royaume. Tout est au vu de tout le monde ; craindre Dieu et aimer son prochain vont de soi ; c'est pourquoi la société humaine est un résumé de la loi divine. Comment par conséquent sera-t-il répondu à ceux qui détournent la religion, la justice et la fréquentation des hommes uniquement en chaînes, entraves et cachots, et, la mine renfrognée, la langue trompeuse, le cœur fermé et les mains avides, veulent non diriger des hommes, mais commander à des bêtes, et remplissent des livres entiers de ces monstruosité. Vraiment, ni la loi de Dieu, ni l'Évangile du Christ n'autorisent une telle confusion : ils ne louent nulle part la souveraineté des hommes sur les hommes, ils inculquent toujours l'organisation fraternelle de la communauté. Pour y avoir renoncé, l'Église s'est-elle faite sans doute plus opulente et plus redoutable, mais en aucune manière plus sainte, et même la dernière épuration ne put la conduire à désapprendre son faste et sa cruauté, et de convaincre ses administrateurs d'une autorité raisonnable. Ainsi peine-t-on, et au cœur du Christianisme, ne retient-on suffisamment ni les préceptes, ni la discipline du Christianisme.

## LES TRAVAUX PUBLICS

Il y a aussi des travaux publics auxquels sont astreints tous les citoyens, comme par exemple la garde, le guet, la moisson, les vendanges, le pavage des routes, l'érection d'édifices, le détournement de l'eau ; puis encore des devoirs d'assistance aux artisans auxquels chacun est assigné à tour de rôle selon son âge et son sexe, mais ni fréquemment, ni longtemps. De fait, quoique quelqu'un d'instruit et d'expérimenté soit employé au service de chaque chose, personne n'aurait l'idée de refuser son obéissance et sa main à l'État, lorsqu'elles sont demandées. En effet, ce que nous faisons pour nos propres demeures, ils le font dans leur ville, qu'ils considèrent non injustement comme une unique maison. Aucun ne considère comme honteux de se consacrer à ces ouvrages publics, et aucun ne considère cela comme infâme. C'est pourquoi est accompli ici en temps opportun et sans aucun désagrément même ce qui a l'air pénible, et que la multitude accumule ou partage promptement et facilement les plus grandes tâches. Qui, en effet, ne penserait pas qu'il est très injuste qu'un petit nombre puisse, avec des privilèges, et éprouver pour eux seuls la jouissance de soins et de travaux qui seraient convenables pour la communauté, et les imposer pour s'autoriser atonie physique continuelle et gloutonnerie ? Au contraire, qui mettra en doute qu'il convient à chacun des citoyens de servir l'intérêt public à sa place et selon son rang, non tant par sa parole qu'avec ses mains et ses épaules ? Mais il répugne aux sybarites de toucher la terre, l'eau, la pierre, le bois et choses de cette sorte ; il est magnifique de faire ses délices de chevaux, chiens, courtisanes et similaires ; ceux d'ici en

rient sans sottise, ils n'exhibent pas de toute part comme des insignes l'ornement de leur férocité et de leur appareil, mais de leur humanité et de leur travail, et se reprochent en confession leur vanité et leur brutalité.

## LES DEMEURES

Personne n'est propriétaire des habitations, dont l'usage est reparti et attribué ; ils peuvent facilement en changer si l'État le permet. Presque toutes les constructions sont d'un seul modèle, simples et, comme ils y sont tout-à-fait attentifs, exemptes de saleté. Il y a habituellement trois pièces, séjour, chambre à coucher et cuisine, et ces deux dernières sont le plus souvent séparées par une cloison de bois. la partie centrale d'une tour possède une petite cour, une large fenêtre, par laquelle on monte avec des machines le bois et les fardeaux pesants. Un domicile a une porte d'entrée dont le père a la charge, et par laquelle on sort sur une balustrade à laquelle on monte ou par la tour, ou par un escalier en colimaçon. Il faut en regarder attentivement le plan ; nous n'avons pas ici le loisir de passer en revue les autres détails. A l'arrière de chaque édifice sont situés des jardins qu'ils cultivent avec une attention et un goût d'autant plus grands qu'ils leur procurent salubrité et parfums. La toiture sert l'intérêt public, ainsi que les murailles en degrés qui les séparent et empêchent la propagation du feu, et les gouttières qui les enclosent de tous côtés. Ils ont des fenêtres doubles, de verre et de bois, disposées dans les murs de telle façon qu'il soit permis de les ouvrir autant qu'on veut ou de les clore des deux côtés. Les caves privées sont étroites, car il y a peu de choses qu'ils y conservent. Ainsi réunissent-ils ici très opportunément, avec de faibles dépenses, dans ce qui est pour ainsi dire leur coquille, où rien ne manque de ce qui abrite les hommes, ce qui requiert en ce monde les dépenses les plus grandes et des efforts démesurés. Ils les entretiennent en outre à frais publics, et prévoient par des inspections attentives qu'elles ne sont pas détériorées ou modifiées de manière irréfléchie. Le feu ne peut provoquer presque aucun dommage ni se propager au loin. Ils repoussent le froid avec des fourneaux, la grande chaleur avec des parasols. Ils sont vraiment malheureux, tous ceux qui croient avoir construit ici leur tente pour l'éternité, qui s'aperçoivent plus tard qu'ils se sont donnés de la peine pour d'autres, et à leur préjudice, qui pendant ce temps-là ne furent jamais dans leur demeure, qui à la vérité n'est pas leur corps ! Mais ils sont plus malheureux encore, lorsque le Christ visite les petites cabanes des pauvres, et néglige les malheureux palais !

## L'ÉQUIPEMENT MÉNAGER

On peut facilement déduire de cela que leur mobilier est sans valeur, et que par conséquent ils n'en ont besoin que de peu. Les lits, pour la famille et pour les étrangers, sont de bonne qualité, apprêtés et propres ; linge, serviettes, chemises et sous-vêtements des femmes sont nettoyés et blanchis. Les tables préparées comme il se doit, et la vaisselle de cuisine, sont suffisants. Pourquoi donc en effet exigeraient-ils une grande quantité de ce qui est commun à tous et que ce qu'ils demandent raisonnablement ne manquera jamais ? Les vêtements ne sont que de deux sortes, qui conviennent l'une pour le travail, l'autre pour les fêtes ; leur forme est différente selon le sexe et l'âge ; leur matière est le lin et la laine, et change en été et en hiver, de couleur blanche ou gris-cendre et personne ne porte des vêtements cousus de manière exubérante. Les coupes sont généralement en verre et le reste de la vaisselle d'étain et d'airain. Nous nous occuperons plus tard des armes et

des lettres. D'autre part, il est clair que cet équipement n'exige aucun soin autre que le nettoyage, aucun entretien autre que très simple, aucune dépense autre que minime, et ils n'en sont cependant pas moins satisfaits que par ce qui requiert en ce monde des amas de richesses, qu'on conserve dans des cavernes, des coffres ou autres prisons semblables. S'ils ont besoin d'un outillage autre que celui qui est habituel, un atelier y pourvoit. De fait, il y a abondance de matériel, tant public que privé, car la ville entière est un atelier. Ils devraient avoir honte, par contre, ceux qui forment une grande tourbe inactive, qui cependant s'enorgueillissent de vaisselle et de matériel variés, alors qu'ils ne pratiquent rien, si ce n'est par les mains, les yeux et les oreilles des autres, et qui de même amoncellent l'inutile avec sollicitude. Comme sont misérables, ceux qui amoncellent en se faisant soutenir de tant de labeur de la multitude et espèrent s'élever comme sur des échasses au-dessus du sol et paraître sublimes, alors qu'ils sont également incapables de parcourir la terre et de s'élancer vers les cieux.

## L'ÉCLAIRAGE NOCTURNE

De nuit, ils ne permettent pas de complètes ténèbres, mais les éclairent ça et là en allumant des lampes dont l'utilité est ici de pourvoir à la sécurité de la Cité, non seulement d'empêcher des vagabondages inutiles, mais encore de rendre les gardes moins effrayantes : bien plus, ils s'opposent de cette manière au Royaume obscur de Satan et à ses sombres illusions, et veulent se remémorer l'existence de la lumière éternelle. Pourquoi ne pas adoucir ce que l'Antéchrist désire lui-même voir grâce à une abondance de cierges, quand nous nous éloignons avec effroi de ses usages, et ne pas dissiper de bon gré les ténèbres qui bouleversent les hommes tremblant de crainte, et les voiles sous lesquelles se dissimulent la jouissance et même la faiblesse de notre chair. Je ne sais pas non plus pourquoi nous surestimerions cette dépense, alors qu'on est très frugal pour d'autres choses, pour être dans le plus grand excès dans presque toutes les autres choses. Oh ! Si nous dépensions davantage pour la lumière, il n'y aurait pas tant, la nuit, de conditions favorables à toutes espèces de malignités ! Oh ! Puisse la lumière s'embraser fréquemment dans nos cœurs : nous ne nous efforcerions pas si souvent d'échapper à la très grande lucidité de Dieu ! A présent, les ténèbres du monde servent d'excuse, et ils ont coutume de donner leur cécité pour prétexte de tout ce qu'il y a de plus honteux. Que se passera-t-il au retour du soleil, Christ, qui dissipe toute obscurité, quand apparaîtra leur laideur, que dissimulent tant de voiles ? Lorsque le désir de leurs cœurs, l'hypocrisie de leurs bouches, les larcins de leurs mains et l'importance de leurs souillures dissimulées dans l'obscurité de la nuit provoquera la raillerie des bienheureux ?

## LE COLLÈGE

Il est maintenant temps de pénétrer au cœur même de la ville, dont on peut dire avec raison qu'il est le centre vital de la Cité. Elle a la forme d'un carré d'une dimension externe de 270 pas, interne de 190 pas, dont quatre tours forment les angles et divisé en un même nombre de sections correspondantes, et limité en outre par une double rangée de jardins. Les constructions ont au total quatre étages qui s'élèvent de 12, 11, 10 et 9 pieds, et les tours les dépassent encore de 8 pieds. La place publique qui se trouve à l'intérieur présente un remarquable péristyle de 72 colonnes. La Religion, la justice et la Science, qui assurent le gouvernement de la Cité, ont ici leur siège, et l'éloquence leur est adjointe

comme interprète. Je n'ai jamais vu tant de perfections humaines réunies en un seul lieu ; comme vous le reconnaîtriez si vous connaissiez tous les aspects de la Cité. On peut cependant admirer jusqu'à quel point ils préfèrent, distinguent et répandent les choses les meilleures, dont la réunion serait capable de nous rendre heureux par toute la terre. Il est des hommes qui veulent être religieux, mais qui avilissent tout ce qui est humain ; il en est à qui commander plaît, et qui sont même tout-à-fait irréligieux. Les connaissances font vacarme entre les deux, favorisent tantôt celui-ci, tantôt celui-là, s'applaudissant cependant surtout elles-mêmes. Sinon, comment la parole parviendrait-elle à irriter Dieu, troubler les hommes, s'anéantir elle-même ? Et ainsi la concorde accomplit-elle son œuvre, que rien, si ce n'est le Christianisme, ne peut accorder, qui associe Dieu aux hommes et réunit les hommes entre eux, afin qu'ils croient pieusement, agissent bien, connaissent ce qui est vrai, et en fin de compte meurent dans le bonheur et vivent dans l'éternité. Ah ! Puissions-nous être un jour réunis, sans jamais nous désunir, pour toute l'éternité !

## LE TRIUMVIRAT

Il faut réfléchir aux raisons pour lesquelles ils préfèrent l'Aristocratie à la Monarchie. En vérité, quoique dans la Monarchie beaucoup de choses soient appropriées, ils préfèrent réserver cette dignité au Christ, et ils se défient avec pleine raison de la modestie humaine. Personne n'est le Légat absolu du Christ, et un homme trop élevé ne regarde pas le Ciel avec autant d'admiration qu'il ne considère la Terre. Les preuves par expérience sont proches, et d'autant plus attristantes que l'homme est enclin à la tyrannie et à la dépravation. C'est pourquoi est assurément le plus sûr le Triumvirat, qui n'admet que les hommes les meilleurs et les plus exercés, en vue du bien public, puisqu'il doit d'élever par tous les degrés de la Vertu. Parce que chacun accomplit ce qui fait partie de son obligation, sans que cela soit à l'insu des autres ; ils délibèrent tous ensemble de ce qui est favorable à l'intérêt public. Chacun a son grand conseil, mais ils se réunissent à jours déterminés pour décider d'un commun accord des affaires les plus importantes. Il convient réellement que chacun soit pieux, prudent, savant : ce sont comme des exigences pour qu'un homme se distingue à ce rang. Le Chancelier explique, dicte, publie, toutes les décisions des Censeurs, et doit être un homme de confiance et de très grand talent. On ne règle ici aucun différend : et de fait il n'y a pas là-bas tant de controverses qui ne puissent être réglées par l'arbitrage des tribuns. On délibère plutôt des vérités de la Religion chrétienne, la culture de la vertu et de l'affûtage des dispositions naturelles de la raison. Viennent ensuite en délibération les alliances, les guerres, le commerce, les constructions et des besoins en nourriture, avec la plus grande liberté d'esprit, quoiqu'avec mesure, en association avec les dons de Dieu. Ils accomplissent avec un esprit serein, ces choses sérieuses alors que d'autres s'agitent dans le trouble et l'anxiété, témoignage très évident de leur vanité, des désagréments qu'ils causent et s'imposent à eux-mêmes ou du moins, s'ils imaginent s'en éloigner, se torturent sous leur propre jour.

## LA RELIGION

A considérer cela, j'aurais pu imaginer me trouver dans une ville passablement fanatique, car par tout le monde, on considère hérétique quiconque aspire au Ciel. Mais je fus bientôt tiré de cette erreur par une double tablette qui délivrait, inscrite en lettres d'or, la somme de leur confession et de leur déclaration publique, dont je recopiais les paroles,

que voici :

Nous croyons de tout notre cœur en un Dieu unique et triple, le meilleur, le très sage et le plus grand ; le Père qui a créé le monde à partir du néant, et le sert, le meut et le régit, dont les serviteurs sont les bons anges, contre lequel se révolte Satan le damné, qui est la joie de l'homme, image du Dieu et du Prince du monde, à qui le péché est odieux, dont les Écritures représentent un abrégé de toute sa Science et de sa Bonté, dont l'affection est enseignée très manifestement par la clémence du Fils.

Nous croyons de tout notre cœur en Jésus-Christ, Fils de Dieu et de Marie, égal au Père et entièrement semblable à nous, notre Rédempteur, dont les deux natures sont unies et mutuellement intriquées, notre Prophète, Roi et Prêtre, dont la Loi est la Grâce, dont le sceptre est la Paix, dont la Croix est le Sacrifice.

Par Lui nous croyons en la Renaissance de l'Esprit, et en la rémission des péchés, en la Fraternité de notre chair avec Lui et en Lui, en la restauration de notre dignité, perdue par la chute d'Adam.

Nous croyons que par Sa Passion et Sa Mort il satisfait à la Justice de Dieu, mérite Sa Miséricorde, et que par l'Évangile et la Foi qu'il nous offre, il nous confie la purification de notre vie, et qu'il est crucifié, mort et enseveli, et par conséquent Maître du péché.

Nous croyons que le Royaume des Enfers et le venin de la Mort seront détruits, et que la tranquillité de l'âme dans la sollicitude de Dieu nous sera rendue par la victoire de la Résurrection.

Nous croyons en un Royaume du Christ infini et éternel, qu'à la droite du Père Omnipotent et Omniprésent, Il assiste son Église, et qu'Il la nourrit, la soutient et l'anime autant par l'esprit de Sa Parole que par la réalité de Sa Chair et de Son Sang.

Nous croyons en son jugement dernier, dans lequel il distinguera et séparera en majesté entre tous les hommes les bons et les méchants, le droit en suprême Majesté sur tous les hommes, bons et méchants, et séparent très exactement le juste de l'injuste.

Nous croyons de tout notre cœur au Saint-Esprit, notre consolateur et maître, par lequel nous sommes sanctifiés, vivifiés et honorés, après avoir été déçus de notre aptitude à choisir librement le Bien, qui nous enseigne la nature, nous arme contre la nature, nous réconcilie avec la nature, qui nous enflamme, unis et séparés par les langues. Par la mesure duquel nous voyons et entendons le passé, le présent et le futur. Par lequel nous entrons dans la Parole de Dieu.

Nous croyons en une Église sainte et universelle, qui purifie dès l'enfance, par l'eau du Baptême, repaît par la Communion eucharistique, et nous assiste ainsi par les marques distinctives de la Nouvelle Alliance, enseignée en ce temps par le Ministre de la Parole, mise en pratique par la Croix, légitimée par la prière, mise en œuvre dans la Charité, octroyée par la Communion, redoutable dans l'excommunication, qui est accordée universellement à toute la terre, réunit dans l'unité de la Foi, accroît la diversité des dons, rend invincible par l'union avec le Christ, Fiancé et Chef, convient à l'ordre et pare la pureté du mariage.

Nous croyons en la gracieuse rémission de tous les péchés par le Ministre du culte, d'où naît notre gratitude et notre devoir d'obéissance.

Nous croyons en une Résurrection universelle de la chair de l'homme, que les Fidèles désirent si vivement qu'ils se préparent scrupuleusement à la mort naturelle qui paraît si redoutable aux impies qu'ils ont en exécration la vie naturelle.

Nous croyons en la vie éternelle par laquelle nous posséderons la parfaite Lumière, l'accomplissement, le repos, la connaissance, l'abondance et la joie, qui réprime la méchanceté de Satan, les impuretés du monde, et rend visibles la Bonté des Bons et la Méchanceté des Méchants, et que la Gloire de la Sacro-sainte Trinité sera nôtre pour l'Éternité.

## L'ORGANISATION POLITIQUE

Jusqu'ici, il ne nous est permis que d'entendre parler de la Religion. Les mœurs et en fait les lois étaient renfermées sur une autre tablette, dont voici les paroles :

Nous nous efforçons de nous consacrer de tout notre être à Dieu, unique Créateur et Souverain du genre humain, de nous en approcher par le culte et l'adoration, de ne rien lui préférer de terrestre ou de céleste, de rapporter à sa Grâce notre vie et la totalité de nos actes.

Nous nous efforçons de n'invoquer en vain son Sacro-saint Nom par aucun blasphème, de ne pas nous en éloigner par aucune plainte, de ne pas l'outrager par faiblesse, ne pas le négliger par nonchalance, et d'avoir toujours le plus grand respect pour le très Saint Mystère de notre Salut.

Nous nous efforçons de prendre en Dieu notre repos et d'imposer silence au tumulte de la chair, d'offrir à la Trinité un sanctuaire paisible, à notre prochain une pure demeure, et le repos aux créatures, et de nous consacrer uniquement à la Parole divine.

Nous nous efforçons de servir et de faire preuve d'amour pour nos parents, de respect pour nos supérieurs, d'attention pour nos pairs, de réserve envers ceux qui nous sont confiés, de travailler au Bien public, de laisser un bon renom à la postérité, et de remplir par des services mutuels les devoirs de la Charité chrétienne.

Nous nous efforçons de refréner la colère, refroidir l'impatience, estimer le sang humain, oublier la vengeance, abhorrer la jalousie et de chercher à imiter avec soin le Très-Clément cœur du Christ.

Nous nous efforçons de conserver sans souillure l'innocence de la jeunesse, la fleur de la virginité, la pudeur du mariage, la continence du veuvage, et de dompter par la Tempérance et le jeûne la volupté, et l'ivresse de la chair.

Nous nous efforçons de jouir des biens octroyés par Dieu en paix, dans de bonnes conditions et très scrupuleusement, de nous employer en toute sécurité autant à leur augmentation qu'à leur partage, dans l'équité et la tempérance.

Nous nous efforçons de propager la Lumière de la Vérité, la limpidité de la conscience et le témoignage d'une intégrité saine et libre, et d'honorer en tout temps et en tous lieux la

présence de Dieu, de protéger les innocents, de confondre les coupables.

Nous nous efforçons de ne pas troubler autrui, de ne pas confondre l'humain et le divin, de trouver notre repos en notre sort, à habiter tranquillement nos demeures, et à entièrement mépriser ce monde qui est notre gîte.

Nous nous efforçons d'organiser notre communauté de telle sorte que chacun se satisfasse de ce qui est sien et de ce qu'il reçoit, et qu'aucun ne convoite ce qui est la possession ou le décor d'un autre, mais se consacre à la Gloire de Dieu et à ce qui est utile au bien public.

Après avoir lu ces tablettes, je ne fus pas peu confirmé dans la conviction qu'ici est un peuple du Christ, dont la Religion est en accord avec les Apôtres et l'organisation politique avec la Loi de Dieu. Car quoique de faux chrétiens parlent publiquement de ces deux choses, qui en a l'expérience voit facilement qu'ils sont vertueux en parole, secrètement inflexibles ; leur profession de foi est auguste, leur désordre vicieux ; leur doctrine est de concorde, et la discorde fréquente sur la place publique ; alors qu'ils accusent la chair, ils n'acceptent cependant pas l'aide de la main de Dieu et les entraves de l'Esprit.

## LE THÉOLOGIEN

Après m'avoir instruit de cela, on me présenta au Prêtre, assurément pas quelque Pontife à la romaine, mais un Chrétien. Il s'appelait Abaldon, était un homme d'un âge vénérable, et de son visage irradiait quelque chose comme de divin. Personne ne connaît comme lui la Parole sacrée, personne n'en a une aussi profonde expérience. Comme il parlait avec moi, avec un zèle obligeant, je reconnus en lui un légat et un messenger de Dieu qui ne rappelait rien de terrestre. Comme je voulais honorer cet homme des titres que nous avons en usage, il ne supporta pas l'indignité de ces inepties mondaines, se disant suffisamment honoré si je voyais en lui un serviteur de Dieu et mon père. Ils disent qu'il est très souvent conduit par Dieu, et de là dévoile des choses inaccoutumées, mais avec la plus grande modestie de l'esprit. Il ne prêche devant le peuple qu'une seule fois par semaine, et l'instruit en exposant la parole divine, qu'on reconnaît ne jamais entendre sans un bon mouvement de l'esprit. Ce lui serait une honte, d'exhorter les autres à faire ce qu'il n'aurait pas lui-même fait en premier, ou bien dit publiquement en se tenant immobile et sans rien dire. Il consacre tout son temps à des méditations et à des exercices sacrés, à élever lui-même le plus possible la cause de la Chrétienté, sans rechercher plaisir autre que la nourriture céleste. Quand il me bénit, je ne sais quelle sensation de chaleur me pénétra et envahit toute mon âme. La vraie Théologie est réellement plus efficace auprès de la multitude que les proclamations charnelles, je rougis quand me viennent à l'esprit toute l'ambition, la convoitise, la malveillance, l'ivrognerie, et la profanation des autres règles sacrées. On croirait cependant qu'ils veulent persuader les autres de ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. Avec son bienveillant assentiment, comme Abaldon me plaît, homme à l'esprit ardent et à la chair froide, qui aime le ciel et néglige la terre, prêt à l'action, éloigné de la verbosité, ivre de Dieu, sobre de plaisir, attentif au troupeau, oublieux de lui-même, premier par le mérite, dernier dans le désir de gloire.

## LA CONSCIENCE

Je ne peux me retenir de célébrer encore son épouse, car vous apprendrez qu'il est marié. Elle se nomme Senidis, femme très distinguée, qui observe dévotion et tempérance jusqu'aux plus petits détails, ne néglige rien et rappelle aux hommes ce qui est à propos. Elle est très sagace, aussi est-elle rarement trompée, comme sa noblesse ne trompe pas. Son visage est toujours serein, son esprit tranquille, il va sans dire que l'épouse est toujours la meilleure : elle combla son époux d'une descendance nombreuse et florissante, parmi laquelle son Alethea et, Parrhesia. Elle s'occupe avec soin de ses affaires, et comme son mariage lui est une richesse, elle ne cherche à atteindre rien qui lui soit étranger, que rien ne s'altère, ne trouble, par négligence, et recherche la propreté en tout. Elle ne parle que quand c'est nécessaire, et pour le reste aime le silence ; elle n' pas d'égale en dextérité et en industrie ; c'est pourquoi vêtement et rideau du sanctuaire sont tissés de sa main. Quand je me souviens de cela, elles sont pour moi misérables, les femmes nées de la terre, qui de fait ou bien s'inquiètent superstitieusement du moindre détail, ou bien sont assoupies devant tout, ou blâment inopportunément, ou admettent tous les crimes possibles, ou se renfrognent, ou se livrent lascivement à la débauche, n'avertissent jamais opportunément leur époux, jamais ne les aiment simplement, ne favorisent la frugalité. Bien sûr la conscience des choses du monde leur est légère, et après la danse des vanités, lorsque le miel des vices devient amer, elles ne se retournent pas vers Dieu pour une opportune réforme, mais rabattent les oreilles d'aboiement canin, et, désespérées, entraînent vers le précipice. Elle est bonne, cette sainte matrone, qui montre par son exemple qu'il est possible d'appliquer à nos problèmes le plus grand soin et pourtant se rassasier en Dieu avec un visage joyeux.

## LE DIACRE

L'Eglise de la Cité Chrétienne a aussi un Diacre, du nom d'Arban, étroitement lié à Abaldon, dont la fonction consiste à enseigner la jeunesse, dispenser les sacrements, unir par le mariage, consoler les malades : non pas que cela ne concerne pas le Prêtre, mais cela le concerne moins ; l'aîné ne regarde pas de haut son collègue, mais il élève son regard vers lui. Il n'alourdit pas son travail et ne le presse pas, mais celui-ci le soulage ; il ne lui ordonne pas, mais celui-ci lui est soumis. Il s'en exprime un parfum d'affection mutuelle entre père et fils quoiqu'ils ne diffèrent pas d'un grand nombre d'années. Rien ne commande avec plus d'efficacité, rien n'est plus prompt à l'attention que la Charité. Le Diacre n'aime pas modifier quelque chose, et n'introduit jamais rien de lui-même sans raison. Il éprouve autant de joie à entendre par son Père, ce que Dieu, ordonne, ce qui est à propos pour l'Eglise. Il fait un sermon au peuple en milieu de semaine et une seule fois. De fait, je ne sais pas pourquoi il leur convient de s'assembler plus rarement que d'autres. Si ce n'est qu'ils soupçonnent que des sermons très élaborés peuvent difficilement être présentés si fréquemment, et qu'ils peuvent compléter soit par de grandes invocations soit par des prières quotidiennes, soit par des lectures. Bien sûr, il y a des hommes, venant de l'école de Théologie, qui lisent excellemment les ouvrages de Dieu en expliquant publiquement leurs pieuses réflexions, dont ils jugent que la valeur l'emporte sur les autres formations de la jeunesse. Cela non plus ne me déplaît pas, car il est très clair qu'on entend plus fidèlement des lectures assurées que des souvenirs douteux. Ecouter le Saint-Esprit, mettre un frein à la chair, domestiquer les barbares, s'acquitter de son travail, prendre soin de sa

famille, et chercher sa nourriture, est certainement trop pour un homme, et c'est cependant ce que le monde exige d'un Diacre de 20 ans, et lui, alors qu'ils exigent cela, ne cesse de lutter contre la faim. Je fus vraiment surpris de deux choses chez ces hommes, qu'ils amènent les jeunes à prendre soin de leur âme, et qu'ils soient amenés à confier leur âme à ces jeunes. Cela nous serait cependant permis, si de nombreux Thimothée nous étaient donnés. Je n'en vois que rarement, je vois bien au contraire des scélérats, je suis affligé du sort de l'Eglise, qui ronge son frein sous la négligence et la témérité du monde.

## LE JUGE

Je saluais ensuite le troisième triumvir, du nom d'Abiesers, un homme dont la règle de nature est de ne faire à personne ce qu'il ne veut pas qu'on lui fasse, qui veut prendre soin de tous. Ni la naissance, ni les œuvres, qui sont ici considérées comme nulles, ne le distinguent des hommes, mais la tranquillité de l'âme et l'amour de la paix. Par exemple, il ne prononce pas des réponses à partir d'un tripodes, ni ne fait trembler les citoyens à sa vue, mais il apparaît à tous et les rassère tous comme le soleil levant. Pour tout dire, c'est le père de famille de la Cité, et il aime être appelé serviteur de Christ. Il a pour coutume d'user de mesure, poids et nombre, et de régler les affaires avec l'exactitude la plus appropriée. Il pense que son art est de réunir, apaiser les hommes et subjuguier le vieil Adam, et il considère tout cela comme un prologue qui imite la vie éternelle. En effet, il est d'opinion que la meilleure forme de l'Etat est celle qui rapproche le plus du Ciel, et comme il est très pieux, il croit qu'un Dieu favorable est propice à la Cité, que sa colère est pernicieuse. C'est pourquoi il agit, afin qu'il ne soit offensé par aucun péché des citoyens, pour qu'ils soient les ornements de la Foi. Ainsi une ville est-elle invincible, si elle ne succombe pas d'abord à ses propres vices. Aucun mal, aussi petit soit-il, n'y sera introduit par Satan, et la ville ne craint pas son accroissement mais le terrasse aussitôt. On ne peut vraiment jamais assez s'étonner que le monde se sente si assuré, qu'il tolère le commerce public avec le vice ni n'en craigne la contagion ; qu'il reproche à Dieu des abominations et doute qu'il en ait la nausée ; qu'il s'amuse de la politique et se vante d'être une société chrétienne ; et qu'il croie être suffisamment prévoyant si un seul garde les commande avec une grande pompe et les plus grands plaisirs. C'est pourquoi la Cité chrétienne est toujours majestueuse et florissante sous la garde de la Justice, alors que les cités terrestres se flétrissent dans la stupidité des injustices.

## LA RAISON

Je vous prie d'apprendre encore quelque chose sur ce mariage. Je n'ai jamais vu femme moins crédule, jamais je n'ai entendu de propos plus profonds et réfléchis. Si elle croit vraiment quelque chose et l'exprime, on peut très certainement le tenir pour vrai. Elle ne fait rien sans raison, cependant cela doit aussi convenir aux affaires de son mari. Elle a presque un œil d'aigle qui peut supporter le soleil et regarder très loin. Elle ne supporte pas les vaines rumeurs, ou l'insensibilité vulgaire, ne supporte pas que la vertu reste dans l'obscurité, ni la renommée du vice, ne supporte pas d'entraves à la liberté et le relâchement des serviteurs ; elle ne supporte aucune précipitation. Son époux ne craint pas de parler avec elle des problèmes les plus difficiles ; et il l'écoute également volontiers, mais prend lui-même les décisions. Si elle est trop curieuse des choses du Ciel, il la fait rentrer dans son devoir de femme, lui fait prendre garde au Ciel et l'engage à employer ses capa-

cités au filage. Ainsi vivent-ils paisiblement et agréablement sous son autorité, modèle très approprié pour ceux qui confient soit tout, soit rien du tout à leurs épouses. Qui a une Stagirienne ne croit rien de Dieu si la femme ne l'approuve ; et il jure de ses balivernes comme des choses les plus vraies. Qui a une Athénienne ne tolère aucune interruption. Quelle absurdité on commet dans les Etats, parce qu'on ne sait ni ose demander pourquoi ? Le monde ne croit-il pas ceux qui n'ont pas la Foi, ne se laisse-t-il pas conduire par des aveugles, ne redoute-t-il pas les faibles, ne nourrit-il pas les paresseux, et n'admet-il pas toutes les extravagances ? Ainsi donc, il ne s'irrite pas de celui qui le raille ; il aime bien au contraire ces contes puérils qui le font aller ici ou là et permet même qu'ils le questionnent cruellement. On ne regrette jamais d'être poussés à passer des ténèbres à la lumière, de la servitude à la liberté.

## LA MESURE

L'un de ces deux triumvirs est assisté par Achitob, économe public de la Cité, dont la fonction est de rassembler les revenus publics afin d'approvisionner en abondance les magasins, et de les répartir entre les particuliers, sans que chacun n'en reçoive en partage une part égale. Ce qui est ici d'autant plus facile qu'on le pense. En effet, comme personne n'influence ou ne réclame pour lui-même le partage des vivres, ou un plus grand nombre de plateaux de mets, que le permettent la saison et la coutume de la Cité, mais qu'ils veillent à ce que tout soit également réparti à chacun, la distribution est promptement réglée en fonction du nombre ; cuisiner proprement et convenablement est confié aux dons et aux soins des femmes, qui ont aussi à rechercher et préparer les aliments qui conviennent le mieux aux malades. Architob calcule avec une si grande habileté que la production de l'année est répartie entre les citoyens de manière à ce qu'ils ne soient jamais affamés, que jamais l'esprit ne devienne esclave de la graisse. C'est vraiment le choix du meilleur arrangement, qui s'oppose à ce qui se passe là où, quand certains sont accablés par la faim, d'autres sont à grand-peine rassasiés d'un garde-manger complet, et ne mesurent pas les dons divins à leur satiété, mais au superflu et aux vomissements. Aussi sont-ils indignes de vivre, ceux qui s'occupent en premier de la table et du ventre pour lui-même, et retardent pour rien le festin céleste. Mais ils sont pleins d'aliments terrestres, et pendant que les serviteurs de Dieu maigres s'élèvent en volant vers le Ciel, le poids de leur estomac les enfonce vers les Enfers. La nature se satisfait de peu : ni la terre, ni la mer, ni l'air, ne suffisent à la gloutonnerie d'un seul homme, jusqu'à ce qu'enfin il soit torturé dans le feu sans fin et sans mesure.

## LE SAVANT

Le troisième des Triumvirs, Abida, dirige le domaine de la science humaine. Contre mon attente, je ne trouvais en lui aucune arrogance ou avidité. Tout en cet homme était bienveillance, rien n'était humeur chagrine. On pourrait presque croire qu'il n'y a rien qu'il ne sache ; et cependant il reconnaissait hautement avec la plus grande modestie être ignorant de tout. Les ornements des titres n'étaient pas grand-chose pour lui, contrairement à ses confrères. Il affirmait clairement comprendre en tant que disciple du Saint-Esprit. Quand je lui demandais quel était le contenu de toute sa Science, il nomma le Christ, et le Crucifié, en qui tout était visible. Mais en outre, immédiatement après, il me parut ici mépriser la terre et regarder avec admiration le Ciel, et de là regarder la terre avec admiration et

mépriser le Ciel. Il démontrait en effet que l'étude approfondie de la terre mène à l'appréciation de la valeur du Ciel, que retrouver la valeur du Ciel amène au mépris de la terre. Mais en même temps, il désapprouvait cette érudition qui ne rapproche pas du Christ ; si elle en éloigne, il la maudit. Il consacrait tout en faveur de l'Eglise, qui flotte depuis tant de milliers d'années dans l'océan du monde : on lui doit toutes les langues, toute l'histoire, tous les raisonnements, tous les caractères de la nature, toute la connaissance du Ciel, que soit enfin réservé le don de la béatitude éternelle. Seuls les Chrétiens savent, mais à partir de Dieu ; le reste, qui est hors de lui, n'est que bagatelles. Je suis frappé de stupeur à entendre abaisser ce qui est ailleurs hautement loué par d'autres. Je suis enfin convaincu, quand cela me vient à l'esprit, de la raison pour laquelle nous sommes nés en ce monde : assurément par la nécessité de jouir de l'usage inévitable, ineffable, du Christ. Mais s'il nous plaît de disparaître, ah ! Que nous sommes malheureux de cette érudition qui nous a enfumés en si peu de jours ! Oh ! Que naisse la science sacrée, qui nous explique Christ, que nous n'apprenons ici rien de ce qu'il faut désapprendre, mais ce qui s'accroît et se renforce pendant tous les siècles !

## LA VÉRITÉ

Je dois à la meilleure des épouses, sa femme, telle qu'elle est, ceci dit en passant, d'avoir été reçu avec bienveillance. En elle, rien n'est apprêté, tout est très simple et clair. Elle n'approuve rien de ce qu'elle voit être contraire ou à la divinité ou à l'humanité. Mais elle attaque avec chaleur et piquant : elle est également opposée à l'hypocrisie et à la sophistication, et bien au contraire regarde le fond en toute chose, et ce qu'elle découvre, elle le dévoile à son époux. Elle n'apprécie pas le bavardage de la chair, mais se réjouit du silence de l'esprit. Si un conflit s'élève entre les femmes, nul n'est plus apte à les réconcilier. Sa parole est brève et exhale le parfum du Christ, de telle sorte qu'elle a en elle-même sa preuve et convainc les adversaires sans mouvement. Elle maintient son honneur intact, alors qu'un certain nombre de philosophes l'aimèrent éperdument pour la grâce de son visage. Qu'il est heureux ce mariage, et combien préférable aux terribles mariages du monde, qui touchent ceux qui sont conjoints par l'opinion, la basse adulation et les flétrissures du mensonge ! Quand ils sont ainsi trompés, ils se plaisent à s'en plaindre, et préfèrent entendre des fables monstrueuses que l'harmonieuse histoire de leur cœur. Ah ! Quel aveuglement naturel, quelle folie volontaire ! Ils rêvent d'immortalité parmi des cadavres, de claire lumière dans l'ombre, de vie droite parmi des scélérats, d'ailes parmi les entravés, et pourquoi pas ? Le nombre des insensés n'est jamais plus grand et insupportable que là où ils proclament leur sagesse. Elle me paraît très digne d'éloges, cette femme qui se distingue par ses bienfaits, aussi naturels que nombreux, et me rappelle beaucoup de fautes dont je ne savais rien auparavant.

## LA LANGUE

Le gardien que j'ai déjà mentionné était proche ; il voulait être appelé interprète du Christ. Sa valeur est grande alors que dans les mauvais Etats, elle est très mauvaise, et qu'il est en crédit dans les bons. Ils se jouent de nous, ceux qui croient de lui qu'il parle différemment de ce qu'on entend ; je le trouvais sincère, peut-être même prudent. C'est pourquoi il évite la démesure. Il a assurément épousé la mesure, et guide du meilleur conseil, qui est très respecté, comme d'un silence sacré, qu'il applique dans tous ses propos dans un très

heureux mélange. Il parle de Dieu en tremblant, du Christ avec joie, du Saint-Esprit avec animation, des hommes avec douleur, de la nature avec prudence, de Satan avec dégoût, du monde avec honte, de la mort avec le sourire, du Ciel avec admiration. Jamais il ne paraît moins travailler que lorsqu'il parle du quotidien, allant jusqu'à penser que nous nous attardons à des bagatelles. Il ne mesure pas le temps d'après la première minute, mais d'après les sixième et septième minutes, sans avoir jamais besoin de clepsydre. On ne pèse nulle part la monnaie avec autant de soin qu'il pèse les mots, et rien ne lui échappe par négligence ou par erreur. Ainsi Dieu fait-il en tous lieux retentir la parole de Jésus, le souffle de l'Esprit redresse l'homme, commande à la nature, Satan grince des dents, le monde rit, la mort s'adoucit, le Ciel s'ouvre. C'est en tout cas un admirable instrument de Dieu, qui protège les droits et les qualités des hommes, et rivalise avec le Verbe éternel. En effet, ce que le Christ est pour l'Univers, il est ici l'interprète de la société chrétienne, devant laquelle il dévoile tout ce qui est caché, révèle les lointains secrets. Il loue celui qui est favorable à Dieu, celui qui examine le péché et l'avoue, intercède pour celui qui s'emporte, accepte le tourment de la croix, lutte pour celui contre lequel Satan se dresse, il plaint celui que la chair presse, avertit celui qui soustrait des victuailles. Quelle œuvre unique est-ce ? Tout ce qui plaît au Créateur et convient à la créature, il essaye d'en faire son modèle, il l'accomplit avec une très grande obéissance. Tandis que pendant ce temps, les hommes de chair tournent avec des flambeaux brûlants dans la bouche, que Dieu, les hommes, le monde, et eux-mêmes, enflamment, et se consomment enfin dans des flammes inextinguibles.

## LA BIBLIOTHÈQUE

Après avoir ainsi salué les principaux citoyens, on me montra les salles du château : 12 étaient affectées aux personnes chargées de résoudre les problèmes des affaires publiques ; elles étaient toutes voûtées, larges de 33 pas, longues de 33 pas, et n'avaient pas moins de 12 pieds de hauteur. Dans la première était conservée une bibliothèque d'une imposante immensité, héritage d'innombrables têtes érudites, distribuée en classes et en matières. A ma grande stupeur, était présent ici à peu près tout ce que nous croyons détruit. Il n'est nulle langue de la terre qui n'y ait contribué de quelque manière, nulle intelligence qui n'y ait apporté sa contribution. Il me sembla cependant que les citoyens ne font pas grand cas de son usage, et se satisfont de livres très peu nombreux, mais puissants. D'autre part, la littérature sacrée, ou plutôt la totalité de l'ouvrage divin, représente pour eux l'autorité, avec les prières, qui rappellent aux hommes que Dieu leur a donné de s'unir à lui, et ils en reconnaissent les inépuisables mystères. Ils tiennent presque tout le reste pour des bagatelles. Ils font cependant de nombreuses lectures, se prémunissant ainsi par ce remède d'admirer aucun bavardage humain. Et ils écrivent eux-mêmes des livres, non par fin de gloire, mais pour propager partout où ils le peuvent la cause du Christianisme, railler le monde, dénigrer Satan. Ici, tout leur vœu est de savoir, quand nous ne connaissons pas, et, de là, d'aspirer à la véritable Science, dédaigneux du vain verbiage de l'intelligence des hommes. Mais encore très nombreux sont en cette vie ceux auxquels il convient d'ignorer où se trouve, dans la bibliothèque, la sainte simplicité. D'autres disent qu'il leur suffit de lire dans le livre de l'Univers, qu'ils lisent. Un très grand nombre affirme découvrir les sources des arts, davantage en cherchant en eux-mêmes que dans un amoncellement de livres entiers. C'est pourquoi ils font ici bon marché de ceux qui, à la manière de ce

monde, n'ont rien de divin, qui accumulent d'une façon ridicule ce qui provient du cerveau humain, dont ils démontrent ici l'inanité. Hors donc ces livres, si nous les suivons ! Que vive en notre vie le Christ, dans lequel nous puisons tout avec facilité, certitude et assurance.

## L'ARSENAL

Ils ont une opinion encore plus sévère au sujet de l' Arsenal, qui est situé dans un autre endroit. Car alors que le monde tire une grande gloire de ses machines de guerre à lancer des traits, de ses balistes et autres machines, et instruments de guerre, ils les considèrent comme funestes pour tout le peuple, et ont rassemblé une incroyable quantité de ce matériel meurtrier, qu'ils regardent eux-mêmes avec horreur, et qu'ils ne montrent pas sans leur reprocher leur cruauté mortelle. Bien entendu, l'homme cherche tellement avec ardeur la mort pour lui-même ou pour l'infliger, alors qu'elle est proche de nous et que nous la portons en nous, il désire tellement infliger à son prochain et frère ce qui le fait lui-même trembler, il est tellement négligent du danger, pour le bénéfice douteux et souvent incertain de quelque monnaie, enfin, tant de cruauté et de violence sont montrées pour l'obtention de choses sans aucune valeur, alors que Satan menace le monde, et même nous, du plus grand et pernicieux des dangers. Mais ils portent cependant les armes pour leur défense, quoiqu'à contre cœur, et les distribuent à tous les citoyens, qui les conservent en leurs maisons, en cas de besoin inattendu. Entre temps, ils enseignent cependant sérieusement les armes de l'esprit, de ne jamais exposer à Satan leur corps nu et désarmé de leur vertu, de ne jamais oublier de veiller, dans l'ivresse et la servitude du ventre, mais d'être ardent et courageux à leur poste, de se jouer des embûches de l'ennemi, et de repousser ses attaques, fortifiés par l'Esprit de Dieu.

## LES ANNALES

La pièce contiguë à la bibliothèque est destinée à la conservation des annales, lois et actes publics de la Cité. On peut y voir les annales de nombreux lustres, et contempler en ce lieu les dits et les faits les plus grands, et les comparer aux problèmes, ou aux exploits, ou aux affaires, du temps présent. Qui voit des hauts faits courageux et vertueux y verra exposé au regard du public exemple et stimulant ; dans le cas contraire, ils ont de quoi les amender et se censurer eux-mêmes ainsi. Il n'est permis à personne d'être ignorant de l'histoire de sa Patrie, mais elle retentit en tous temps autour d'eux, afin qu'en n'importe quel temps on y voit le modèle de la destinée. Ceux qui se distinguèrent par leurs mérites envers la Patrie jouissent d'une grande renommée, mais n'en jouissent pas moins ceux qui s'illustrèrent par leur piété envers Dieu, leur sagesse dans la Cité, leur vaillance contre l'ennemi, leur talent dans les arts. Ceux qui ne s'en soucient pas ne sont pas sans culpabilité. N'est-il pas, bien sûr, ne serait-ce qu'un petit peu supérieur, celui qui connaît les mouvements, les conseils et les raisonnements, ou la simple description de la vie au grand jour de nos aïeux ? Pendant ce temps-là, nous rêvons tous qu'ils étaient des demi-dieux, et nous ne supportons pas qu'ils aient commis quelque faute ; que personne ne décrive la véritable histoire du monde, si ce n'est avec adulation, est la plus grande injustice à l'égard de la postérité. Il aime se farder et se réjouit d'en imposer à ses enfants, alors qu'ils s'en accusent toujours mutuellement, alors qu'ils vivent réellement honteusement, que leurs idées de la vertu soient à l'image de celle d'un membre de la secte de Gnathon. C'est pourquoi une

grande majorité en arrive à mettre en doute la renommée des prédécesseurs, quand ils voient qu'elle ne repose que sur l'inconstance du scribe. Seule la sincérité d'un Thuanus a mérité l'approbation publique, mais on aime à la louer, à peine l'imiter. Qui le tenterait parmi les siens serait étrillé. Les mortels sont tellement indécentes qu'ils ne supportent pas que la vie qu'ils mènent sous le regard de Dieu soit exposée à leur descendance.

## L'IMPRIMERIE

A proximité est située l'imprimerie, invention également convenable et fâcheuse pour notre siècle, elle est ici certainement inoffensive. En effet, à l'exception des livres sacrés et de ceux qui instruisent la jeunesse et servent à la dévotion des citoyens, rares sont les autres opuscules qu'ils impriment. En fait, ce sont des Bibles en langue vernaculaire, que possède chaque famille, ce sont d'importantes professions de foi, des livres d'hymnes et de prières, ainsi que d'autres ouvrages qui exercent la piété. Ensuite, ils en impriment un grand nombre, qui conviennent aux besoins de l'école, afin d'être mis au service de l'enfance chrétienne. Il n'est pas permis ici de disséminer ce qui doute de Dieu, corrompt les mœurs, en impose à l'intelligence. En effet, tout ce qu'ailleurs on excuse de mettre sous presse est pour eux tout à fait mal, si cela satisfait la curiosité étrangère, l'ambition personnelle et le profit de l'opérateur, et n'a nullement souci de Dieu et d'offenser son prochain. Quelle immense vanité, que ces volumes dans lesquels sont accumulés si exagérément deux fois l'an des masses de mensonges et de sophismes, qu'il est admirable qu'il y ait des hommes qui puisse même en lire les titres ? C'est un fait certain que la moisson de ce siècle, qui se vante d'être érudit, est que savants et ignorants sont à égalité pour le public, et que tant de sornettes sont multipliées par le papier, que sont seuls arbitres de la culture et de la Chrétienté ceux dont l'énumération des noms apparaît sur le marché. Il ne peut être aucun amoncellement très impudent, aucune Invention très fantaisiste, aucune description très négligente, aucune production très inutile, dont ne s'empare une librairie.

## LE TRÉSOR PUBLIC

L'Arsenal est contigu au Trésor, qui n'est d'aucune utilité chez les citoyens, mais qu'on ne peut tenir pour méprisable à l'étranger. Personne ne croirait quelle somme de monnaies d'or et d'argent est contenue ici, avec laquelle ils s'acquittent du tribut dû à César, et aux soldats qu'ils recrutent au-dehors si nécessaire, et quand ils s'adonnent au commerce à l'étranger et aux voyages, et entretiennent des ambassades. Ils pensent que ce qui s'achète avec de l'argent est bon marché, avec du sang, très cher. Les pièces portent, des inscriptions, l'une : « Si Dieu est avec nous, qui est contre nous ? » L'autre : « La Parole de Dieu persiste dans l'Éternité. » Sur l'une des faces est représentée un aigle traversé par une croix, sur l'autre une ville reposant sur un livre. Ainsi l'argent, qui accable la totalité de l'univers, est-il tenu ici comme méprisable, et ne jouit d'aucune estime autre que de son usage. Il n'est pas non plus nécessaire ici de beaucoup le protéger, car personne ne peut en faire un usage privé utile dans l'Etat. Ainsi, sert-il les hommes sans dommage, alors qu'il est ailleurs indomptable, plus pernicieux que tous les dragons et serpents venimeux. Lui sont dus les massacres publics, l'offre de vente du Ciel, l'emprisonnement de l'âme, l'aliénation du corps, la condamnation aux Enfers. Tout péché est imputé à l'argent : mais sans injustice quand les hommes s'accusent en premier d'être soumis à un très vil objet. Oh vénal genre humain, qui a vendu la liberté chrétienne à l'Antéchrist, la liberté naturelle à

la tyrannie, la liberté humaine à la sophistique, et s'est abandonné pour quelques oboles au service de la superstition, de l'esclavage et de l'ignorance.

## LE LABORATOIRE

Derrière la Chambre du Trésor est situé le Laboratoire, consacré aux subtilités de la Chimie, très pourvu en fours très ingénieux, et en instruments pour associer et dissocier les choses. Personne n'a à craindre ici La légèreté des fraudeurs, les mensonges et la mendicité, mais y voit au contraire les accoucheurs les plus précis de la nature. Ici, en outre, les métaux, les minéraux, les végétaux, les animaux, sont examinés, purifiés, combinés par les hommes pour être utiles au genre humain et au profit de la santé. Le ciel est ici marié à la terre, et même les divins mystères dont la terre est imprégnée sont retrouvés ; on se voue à maîtriser le feu, employer l'air, estimer l'eau, éprouver la terre. L'imitateur de la nature a ici de quoi s'amuser et reproduire les principes, et en suivant les traces de la grande machine, d'en produire une passablement plus petite, avec une très grande délicatesse. Tout ce que l'activité des anciens a pu extraire et arracher à la nature est examiné ici, afin que nous sachions si la nature s'est découverte à nous avec justesse et fidélité. Par Pollux ! Que tous les hommes approuvent avec raison une audace humaine et de bonne race ! D'autres, beaucoup trop dissipés, ou si vous préférez, tout à fait infortunés, rejettent avec un orgueil déplacé et irritant de scruter la nature avec attention et de suivre la raison humaine, sont satisfaits de leur propre sagesse, s'ils recherchent avidement avec un savoir faire ingénieux une baliverne ou une autre, et ils ne remarquent pas qu'ils croient et admettent pour leur honte sans limite tant de prédictions et de remarques qu'ils font eux-mêmes, qu'ils foulent aux pieds avec nonchalance les bienfaits et les remèdes de la nature, très présents sous leurs yeux, et se couvrent cependant de ridicule avec des fables de thériaque et de mercure. Mon opinion est qu'ils se trompent avec beaucoup de morgue et beaucoup de jugements anticipés, mais j'espère qu'ils me pardonneront, s'ils m'entendent dire que je ne pratique pas cet art, mais l'examine, et comme je suis affable, je l'ai expliqué avec amitié et bienveillance.

## LA PHARMACIE

La porte qui suit est maintenant celle de la Pharmacie, telle qu'on en trouve difficilement de meilleur choix sur toute la surface de la terre. Comme, en effet, les citoyens ont un très grand penchant pour la Physique, leur boutique d'apothicaire est pour ainsi dire un abrégé de la nature tout entière. Quelque soit ce que les éléments offrent, quelque soit ce que l'art perfectionne, quelque soit tout ce que les créatures fournissent en abondance, se trouve ici, moins pour le soin de la santé que, bien plus, pour l'instruction de l'intelligence. De fait, qui est capable de comprendre plus facilement la distribution des choses de l'homme que la où on les regarde attentivement, divisées en classes avec la plus grande ingéniosité, sous la plus grande variété d'aspects ? C'est, si vous le préférez, tout à fait à l'encontre de l'école livresque, et inséparable de la culture. En vérité, la science humaine est si étroite, que, alors qu'elle se promène comme un étranger dans ce qui est salutaire pour les créatures, alors qu'elle ignore si ceci ou cela voile ce qui est approprié aux hommes, et pendant ce temps erre désagréablement devant les crécelles de l'abstraction et de l'intellectualisation, ne se vante-t-elle pas moins de sa science comme de la chose la plus honorable ? On se préoccupe ici de préférence, si on avance quelque spéculation,

de l'éprouver par la pratique chez l'homme, et après l'avoir placé dans la nomenclature des choses, on reconnaît la chose elle-même. Est-il possible que l'on prenne sur soi de ne vérifier par aucun métier l'enseignement de l'art, et même d'en faire soi-même déclaration publique aux savants, et de consulter les ignorants ? Mais au contraire, si elle est dépensée avec modération, notre vie suffit à obtenir bien plus facilement les choses les meilleures, que les plus mauvaises. Les hommes s'usent davantage par le contenu de ces sottises enchevêtrées et laborieuses que par ce qui les élève, et pourrait leur permettre la contemplation de la terre qui est nôtre. Ainsi elle tourne, et les autres tournent dans le vertige perpétuel, d'une honte indélébile.

## L'ANATOMIE

Ils ont encore un lieu particulier affecté à l'Anatomie, ou pour mieux dire, à la dissection des animaux, car rien n'est si proche de ce miracle qu'est le corps de l'être vivant que l'homme est avant tout, œuvre d'art dont ils disent qu'il est la copie en petit et l'abrégé du monde. Personne ne désire de soi-même être ignorant comme les barbares, ou peut nier ce dont l'utilité est de découvrir la formation et la position des membres dans le but de seconder la lutte avec la nature. Il en est cependant, et même au nombre des savants, qui ne savent pas où ils vivent, où ils sentent, où ils respirent, où ils digèrent, où ils éliminent, mais pensent seulement que quelque chose se produit sous la peau. Droite et gauche, haut et bas, présentent pour eux peu de différence. Ceux d'ici montrent aux jeunes, à partir des parties des êtres vivants, les activités de la vie et la variété des organes, et ils ont de nombreux squelettes, et même d'espèces variées, avec lesquels ils montrent le merveilleux assemblage des os. Parfois même, ils montrent l'anatomie d'un corps humain, mais rarement, car l'esprit éprouve de l'horreur et doit faire effort à la vue de notre misère. Gémissons ! La demeure de l'âme est cultivée avec beaucoup d'application, et sauvée d'un grand nombre de dangers insidieux, et pourtant l'âme délicate ne l'est que rarement, et est laissée à sa fétidité et à son épouvante. Mais comme l'origine de la naissance fait rougir de honte, la violence du mourir comporte en soi avec raison un sentiment de pudeur. Dans l'intervalle, à peine pouvons-nous découvrir le nombre de nos maladies. Et même, nous comptons rarement toutes les afflictions d'une seule des parties de notre corps. C'est pourquoi nous adorons notre Christ qui, vêtu de la même chair que nous, obtint pour nous que nous triomphions à nouveau, et que la purulence de notre corps soit changée en transparence et parfaite simplicité. Dans cette unique considération, nous supportons facilement les peines et le fardeau de la chair, et quoi qu'il trouve bon, nous remettons à Dieu la totalité de notre corps, prêts et diligents, nous nous consacrons à son service, et lui rendons volontiers ce qui est réclamé.

## L'AMPHITHÉÂTRE DE LA NATURE

Suit aussitôt après l'Amphithéâtre de la Nature, dont la finesse ne peut être égalée. On y voit en effet, peinte avec le plus grand art sur les parois, toute l'histoire de la Nature : les apparences du ciel, le visage de la terre sous divers climats, les différences entre les hommes, les images des animaux, les formes qui croissent, les espèces de pierres et de gemmes, ne sont pas seulement tous présents et nommés, mais ils enseignent aussi et révèlent les forces de la Nature. On y voit sympathie et antipathie naturelles des choses entre elles, on y voit poisons et antidotes. On y voit ce qui est profitable ou bien fâcheux

pour chaque partie du corps humain. Tout ce que je dis ici n'est rien si on ne le voit pas directement ; de fait, si je voulais seulement énumérer sans arrêt les étuis qui renferment tout ce que la nature compte de rare, de monstrueux, d'insolite, je n'en viendrais pas à bout. La connaissance des choses de la nature n'est-elle pas facile si on s'en approche avec un guide soigneux, et quelque secours pour la mémoire ? En effet, l'enseignement pénètre plus facilement par les yeux que par les oreilles, et sous une forme agréable que dans la crasse. Ils se trompent, ceux qui considèrent que rien ne peut être enseigné, si ce n'est dans des cavernes et avec des visages sévères. Une intelligence noble n'est jamais plus alerte que lorsqu'elle a des relations familières avec son maître. Vraiment, à quelle raison pouvons nous imputer de voir de nombreux professeurs de sciences naturelles hésiter quand se présente quelque petite herbe ? Si ce n'est en soupçonnant qu'ils ne furent jamais admis à cet agréable spectacle de la nature, et que s'ils entendaient les citoyens d'ici en parler, ils verraient que bien au contraire, les enfants peuvent et distinguer, et nommer pour le plaisir de l'émulation quelques milliers de plantes, et examiner leurs signes caractéristiques, ou si vous préférez, leurs signatures, les appliquer aux problèmes des maladies, il se pourrait qu'ils en rougissent de honte ou, ce qui serait plus réfléchi, ils n'abandonneraient jamais l'auditorium avant de s'être surpassés, munis d'une connaissance plus grande des choses de la Nature.

## LA PEINTURE

En face de l'apothicaire se trouve l'atelier très spacieux de l'art de la Peinture, qui est pour ces habitants une grande source de plaisir. De fait, bien que toute la ville soit ornée de peintures qui reproduisent les origines du monde, elles sont encore plus nombreuses dans les établissements d'enseignement de la jeunesse, où elles sont employées à la compréhension des élèves. Ils ont dans chacune de leurs chambres des tableaux appropriés qui leurs rappellent les choses pertinentes. De plus, des portraits et des statues d'hommes illustres par leurs actions viriles ou par leur intelligence sont partout exposés aux regards du public, stimulation non négligeable pour que la jeunesse cherche à atteindre la vertu. Ils désirent d'ailleurs sérieusement préserver en tous lieux la pudeur, quand, ailleurs, à mon avis, peut-être à cause de l'irréflexion du monde, les yeux innocents sont corrompus par des tableaux lascifs. Dans cette partie se trouvent aussi bien ses compagnons, l'architecture, l'optique, les méthodes de construction et de défense des camps, et même des esquisses de machines mobiles et fixes. Tout ce que les jeux ou, ce qui est tout à fait semblable, la lecture, peut apporter à l'esprit, s'offre ici à la vue, à la disposition de l'étude. Et ce temps qu'ils consacrent à ces jeux savants, d'autres le perdent complètement aux dés, ou aux échecs, ou à d'autres jeux ineptes, dont ils tirent l'honorable utilité d'être inaptes à connaître ces choses et à exprimer les autres, de ne rien savoir sur tout, mais d'être frappés de stupeur dans une admiration inutile. Qu'ils sont heureux, ceux qui ne laissent pas en repos leurs pinceaux, afin de porter partout des imitations manuelles appropriées à des yeux pénétrants, d'être pour ainsi dire, à l'affût et, ce qui est un point important, déjà même préparés au discernement par des choses semblables qui ne sont pas basses et stériles. Oui, en même temps, la beauté de ces formes leur plaît tant qu'elle est elle-même la représentation intime d'une vertu, et que toute l'âme embrasse la pureté de la vie chrétienne.

# LES MATHÉMATIQUES

L'atelier attenant, voûté, est consacré aux instruments Mathématiques, témoins de la finesse d'esprit de l'homme, de l'effort pour échapper à nos entraves. En vérité, nous sommes séparés du ciel par une grande distance, et qui plus est, nous avons laissé échapper les perfections de nos ailes d'autrefois, et pourtant, nous ne voulons pas que quelque chose en ce lieu se meuve à notre insu. Nous apprenons en ce lieu les voyages des astres avec divers instruments et les notons, afin de voir, si les hommes ont assez de patience et d'obstination, si on peu accéder par là à quelque hypothèse. Je ne recense pas ici ces instruments, puisque la description du très généreux Tycho Brahé les porta à la connaissance de tous. On n'en citera qu'un petit nombre parmi d'autres, parmi lesquels le très raffiné télescope nouvellement inventé. Il y aussi des instruments qui servent à la Géométrie, et même un grand nombre d'instruments banals, qui viennent en aide aux essais des jeunes. Mais je raconte cela comme si je ne savais pas combien ces instruments ingénieux sont méprisables pour la foule qui se pique de ne pouvoir absolument pas employer l'instrument mathématique. Elle montre même uniquement que les gens dissipent la moitié de la science, et se rendent inutiles à développer la science pour les hommes. C'est pourquoi jusqu'au moment où l'action d'apprendre reviendra en grâce, chez ceux qui font profession d'être savants, sans qu'ils fassent effort pour apprendre, à moins qu'ils reconnaissent hautement qu'ils ne sont pas des savants, mais des semi-doctes, en se portant témoignage contre eux-mêmes, on ne peut croire qu'ils seront conduits au forum des sciences des hommes. Quand ils reconnaîtront le gain provenant des instruments et de la raison pour les Arts libéraux, et les appliqueront adroitement aux choses, ils seront honorés. Mais si, comme des inconnus en terre étrangère, ils n'ont apporté aux problèmes des mortels aucune aide, aucun conseil, aucun discernement ou manière d'agir, ils seront méprisés et relégués par jugement à la garde des moutons, des bœufs et des porcs.

## L'AMPHITHÉÂTRE DES MATHÉMATIQUES

Enfin, à partir de là, afin de me faire progresser, on me montra l'amphithéâtre voisin où, de même que l'on apprend à connaître la physique de la terre, s'offraient à la vue les images du ciel. Etaient exposées aux regards du public la représentation et l'expression habile du premier mobile et du mouvement second On y montrait l'image du ciel étoilé et la représentation la plus claire de l'armée d'en haut en son entier. Que l'on veuille voir soit les deux hémisphères sous forme concave, ou convexe, ou étendus sur un plan, soit la configuration détaillée et exacte des astres, soit même l'harmonie du ciel et ses admirables proportions internes, soit les cartes géographiques de la terre, soit des dessins variés et des modèles réduits de machines et de fabriques, soit des schémas géométriques, soit la science des instruments mécaniques, dépeints, nommés et expliqués, on ne peut rien désirer de plus. On pouvait y voir des observations soignées des perturbations de la nature, et, ce qui est nouveau, les descriptions des tâches visibles dans les luminaires ; tout montrait une incroyable exactitude, une sagacité surhumaine. Les yeux pouvaient se repaître ici, mais seulement ceux d'un savant ; on y rencontrait l'abrégé de ce qui mérite d'être raconté. Vraiment, lorsque j'eus la vision de tout cela, je compris peu à peu avec moins d'admiration leur admirable érudition, qu'ils étendent avec de tels secours. Et pourtant d'ordinaire, alors que tout est dilapidé, rien, ou moins que ne le pense l'opinion publique, ne favorise les jeunes, mais ils se heurtent à la difficulté des choses. S'il en est un qui les

surmonte en luttant énergiquement, il se soucie trop peu d'y arracher les autres. Bien au contraire, s'il parvient par chance à en tirer bénéfice, il construit sur le chemin de celui qui émerge de nouvelles digues, de nouvelles bornes. On se vante ainsi de dépenses sans utilité, d'art sans instructions, de science sans livres, d'humanité sans bienveillance, et pour tout dire, de mener de bons esprits au gymnase sans exercice digne de louange.

## LES AUDITORIUMS

Lorsqu'on me fit descendre de ce point élevé, je vis une école plus grande et plus belle qu'on ne peut le croire, divisée en huit auditoriums, dans lesquels la jeunesse, dépôt le plus précieux d'un Etat, est calmée et formée à réfléchir sur Dieu, la nature, la raison et le bien public. S'il est en effet enjoint à chacun d'éduquer les enfants au bien, pourquoi ne le feraient-ils pas ici pour le bien commun, ne seraient-ils pas élevés en quelque endroit et mis ensemble en chemin ? Ils attribuèrent ces lieux très choisis à ceux pour lesquels la plus grande affaire est de donner l'impulsion, afin de témoigner de l'espoir le meilleur qu'ils placent dans leurs descendants, par leur amour et leur sollicitude, et même pour ainsi dire, de leur promettre la félicité dans le futur. Par Pollux ! Non pas à l'exemple infâme du monde, qui paraît aimer beaucoup ses enfants, mais les enferme en quelque endroit obscur et fréquemment insalubre, et même dans de très impures prisons d'esclaves, où ils s'imprègnent de puanteur et s'habituent à supporter le cachot. Tout est ici ouvert, clair, joyeux, afin si tu veux, que par la seule vue de ce tableau, ils attirent l'enfance, forment la jeunesse, éclairent l'adolescence. Ici, ils ne sont pas tentés de remonter le cours de la vie, ni ne sont formés au froid de l'hiver, ni ne sont troublés par le vacarme, ni ne craignent la solitude. Ce qui est accordé au luxe du rideau d'un théâtre et au loisir est offert ici à leurs honnêtes récréations et à leurs activités. Il n'est jamais de dépenses plus heureuses et même de plus grand bénéfice, car, de même qu'une terre bien cultivée rend avec intérêt ce qu'elle reçut, cette jeunesse abreuvée du suc du bien public et dont l'esprit est formé dans la joie répand en tout de plus grandes moissons. Le faite du bonheur est toutefois de pouvoir par un seul effort étendre sans dommage le bien public et en même temps s'appliquer à la vie future, afin que les enfants que nous engendrons ici soient nés pour éprouver dans la joie plus que la terre, le ciel.

## LES EDUCATEURS

Les éducateurs ne proviennent pas de la lie des hommes, ni d'autres nuisibles, mais ce sont des citoyens très choisis, qui sont remarquablement utiles pour la société, qui ont même très fréquemment accès aux plus hauts postes de l'Etat, car c'est un fait qu'il n'est personne qui puisse bien s'occuper de la jeunesse qui ne puisse aussi veiller au bien public, et qui fait ses preuves auprès des jeunes se révèle dès lors acceptable pour l'Etat. Ce sont des hommes mûrs, dignes, et dotés de ces quatre remarquables vertus : autorité, intégrité, zèle et générosité. En effet, s'ils ne sont pas supérieurs à leurs élèves et à leurs auditeurs, et ne sont pas honorés de l'estime du public, s'ils ne se distinguent pas des autres par la dévotion envers Dieu, la loyauté envers leur prochain, le courage et la tempérance, et ne se montrent pas vertueux, s'ils n'appliquent pas à l'instruction et à l'éducation adresse, sagacité, éminent jugement, et distinction d'un esprit vif, s'ils ne veulent pas stimuler leurs enfants comme des hommes libres, davantage par l'emploi de la douceur, de l'affabilité, de la générosité, et moins par les verges et des dehors sévères, ils ne sont pas jugés dignes

d'être de ceux qui façonnent un Etat, petit, mais auquel un grand succédera, de ceux auquel ils confient l'essentiel, le salut futur. Ainsi leur est-il accordé la chance de maintenir dans la Cité l'égalité, la régularité et qu'elle soit toujours entièrement semblable à elle-même, et de pouvoir rappeler à juste titre aux autres qu'ils ne doivent pas confier les généreux surgeons et l'esprit de la jeunesse à des hommes très vils, très tarés, très sots et très durs, et à qui pour cette raison ils proposent moindre salaire, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes pères de fils de même qualité, qui jettent ensuite leurs biens, non par boisseaux, mais par greniers entiers, avant que ne leur viennent d'aventure, ensuite, d'autres fils encore pire.

## LES ELÈVES

Je trouve bon de dire de mémoire qui sont les élèves, et ce qu'ils sont. Tous les enfants des citoyens, des deux sexes, sont éduqués ensemble. Leurs parents les confient, non sans prières et vœux fervents, quand ils ont achevé leur sixième année. A partir de là, ils sont divisés en trois classes, les enfants, les adolescents, et ceux qui ont atteint la maturité ; tous prennent ici leur nourriture, leur sommeil, y cultivent leur corps et leur âme. Plus leur postérité est nombreuse, plus ils sont heureux, car il n'est rien qui puisse leur manquer ; ainsi peut-on estimer comment vivent les enfants des citoyens. Aucun parent ne prend soin de ses enfants avec plus d'assurance et de sûreté que ne le font ici ceux qu'ils mettent à leur tête ; tous sont très honorables, aussi bien les hommes que les femmes. Mais ils peuvent les visiter aussi souvent qu'ils le veulent, en étant ou non visibles d'eux. Et puisque c'est un bien du domaine public, il est administré par tous avec autant de bonheur que cela peut se faire. On a soin d'y exiger que la nourriture soit savoureuse et saine, les lits propres, les chambres bien nettoyées, les vêtements bien tenus et tout le corps propre. Ils se lavent fréquemment avec de l'eau, s'essuient avec des linges. Ils se peignent aussi, pour qu'aucune crasse ne s'incruste. Si quelque maladie infeste leur peau ou leur corps, ils la soignent à temps et isolent le malade pour que d'autres ne soient pas infectés. Ici, ils font cela aussi attentivement que nous sommes très négligents dans notre monde. En réalité, mon travail n'est de rapporter combien le maître d'école est négligé, combien nourriture et chambres sont malpropres, combien leurs éducateurs sont grossiers ! Ils attestent avoir enduré cela moins par des cris et des imprécations que par leur corps lui-même, languissant pendant toute leur vie à cause de cela.

## LA FORME DE L'ÉDUCATION

Leur premier et plus éminent travail est d'honorer Dieu d'un esprit pur et dévot, le deuxième, d'adopter les mœurs les meilleures et les plus chastes, le troisième, de former l'intelligence, ordre inversé dans le monde, même si beaucoup placent la raison auprès de Dieu. Mais dans notre monde, ils croient être dévots en Dieu par loi de naissance, par transmission parentale. Ils ne commencent pas les études en mettant à bas ce qui est absurde, c'est-à-dire ce qui prélude aux folies, mais par de graves prières. A partir de là, ils continuent en constituant des degrés de débutants, avancés et parfaits, ou du moins qui en portent le titre ; mais en mûrissant, ils oublient facilement d'en faire cas. Appartenir à ces degrés les aiguillonne beaucoup, car un esprit généreux est élevé par la louange stimulé par la honte. Mais cette répartition est une tâche qui demande de l'intégrité, afin qu'ils ne s'en amusent pas ni ne se jouent de la jeunesse. C'est sur ce point qu'ailleurs on commet

l'erreur, ce qui ne se fait pas profit et dommages, ce qui est évident. En réalité, je ne sais pas s'il est équitable de recevoir de l'argent et de vendre l'intérêt public à des ignorants. Les punitions sont l'abstinence et le travail, si l'affaire l'exige, les verges, et aussi, quoique rarement, le cachot. Mais les garçons ont leurs heures d'étude le matin, les filles l'après-midi, car les dames qui enseignent, ne sont pas moins instruites que les hommes. Et puis, je ne pourquoi ce sexe, qui n'est pas plus rebelle à l'instruction, est exclu ailleurs de la culture. Le reste du temps est consacré aux arts mécaniques et aux talents des femmes, où est assigné à chacun son occupation, selon l'inclination de sa nature. Ils emploient tout leur temps libre très honnêtement au verger ou au champ. S'ils sont en âge, il leur est permis de se mesurer à la course ou à la lutte, ou de jouer à la balle, ou même de s'exercer aux armes, ou de dresser des chevaux. Tout est estimable, si l'on fait attention de s'y appliquer avec mesure et sous surveillance.

## LE PREMIER AUDITORIUM DE GRAMMAIRE

Parcourons à présent les auditoriums des Arts, parmi lesquels on distingue aussi trois classes selon l'âge. Le premier qui se présente est celui de la Grammaire où, s'ils ont satisfait par leur dévotion, leurs prières et leurs chants, et d'autres phrases sacrées qui ajoutent à la vertu et à la sagesse, le travail des enfants en ce lieu est de nommer les choses et les actions de plusieurs manières, en trois langues, Hébraïque, Grecque et Latine. Ils peuvent ensuite les rapporter au genre, en les comparant, en cas et en temps, comme de juste en nombre et personne, finalement les réunir en tables d'accidents. Ils ont ici soin de comprendre ce qu'ils apprennent. Ce qu'ils ne comprennent pas, ils le convertissent dans leur langue vernaculaire. En effet, n'est-il pas téméraire d'enseigner un enfant en Latin, et même abondamment, quand il ignore plus ou moins ce que tu veux et ce qu'il doit faire, même de fatiguer la mémoire par un travail et un usage barbare en n'importe quel idiome ! N'est-il pas inconsidéré de demander avec insistance de traduire de langue vernaculaire en Latin avant que l'enfant sache quoi que ce soit du Latin ? Ils ont en outre soin de ne pas écraser des esprits faibles et fragiles par des leçons variées ou trop abondantes. Car il est tout-à-fait sûr qu'on peut facilement émousser ainsi la pointe d'un esprit immature et le faire extravaguer pour toute la vie. Ils sont fous, ceux qui conçoivent un espoir démesuré à partir de l'exubérance de l'enfance, et y prennent même plaisir, ce qui finit la plupart du temps par un esprit obtus : sans affermir la mémoire, provoquer le jugement, favoriser l'intelligence, adapter peu à peu le travail pour l'homme.

## LA RHÉTORIQUE

On explique aux adultes la Rhétorique dans le même auditorium, où ils apprennent à développer les formes du discours conformément aux préceptes de cet art, et à les orner des fleurs de l'élégance. On doit beaucoup au naturel, moins à l'art, c'est pourquoi celui qui y pourvoit le mieux est celui qui peut assister le naturel. Sans naturel, l'art est maigre et a en lui davantage d'étroitesse que de génie. D'où vient que la plupart des rhétoriciens sont de mauvais rhétoriciens parce qu'ils ont le défaut de talent de vouloir être trop prolixes. C'est pourquoi si le discours porte la marque de la pensée il est facilement limpide, pourquoi de temps en temps la langue flotte au hasard. Il en est cependant qui veulent émerger par l'imitation, hommes le plus souvent insipides. Car jusqu'au moment, où ils se perdent sans pouvoir rivaliser avec les autres, rien d'autre ne peut être donné que

bâillement, irritation et mollesse. On doit employer son esprit, et même le cultiver, à ce que Dieu nous a accordé en propre. En effet, il n'y a pas de maître de l'éloquence plus partait que celui qui a créé le langage. Un exemple admirable en est le Livre sacré, qui ne retentit pas aux oreilles des hommes, mais pénètre dans le cœur même. Rien ici qui n'aille au delà de la pensée, ou d'une surabondance étrangère, païenne. Si tu parles vrai, avec modération, sagement, tu te montres par la parole supérieur à Cicéron. Pour l'exprimer pleinement en quelques mots, ce que l'esprit inspire ébranle, tout ce qui exhale l'odeur du monde est dépourvu d'énergie. Ce qui a la saveur de Dieu est utile à beaucoup. En réalité, ce que les sots pensent être de la naïveté n'en est pas moins de la sagesse. Dès que les orateurs du monde se taisent, le vain bruit s'envole à l'instant, et l'esprit baille devant la parole arrangée avec élégance. Quand la vérité divine nous appelle, le cœur s'enflamme, l'esprit agit, on est entièrement remué. Il y a ceux qui sont trop satisfaits d'eux-mêmes, qui proclament qu'ils parlent à chaque fois sans Dieu, même, au contraire avec l'aide des dieux, pour lesquels Christ est tellement méprisable que dans leurs propos, ils préfèrent n'importe quelle idole, n'importe quel démon aux mystères sacro-saints du Christianisme. Pendant ce temps-là ils revendiquent pour eux-mêmes le bon goût, assurément satisfaits de leur bavardage si le monde le veut. Mais il est à craindre qu'ils seront muets devant le Tribunal de Christ.

## LES DIVERSES LANGUES

Ceux qui sont d'âge mûr se permettent même de travailler dans différentes langues, non pour savoir davantage, mais pour qu'ils puissent échanger des propos avec les nombreux habitants de toute la surface de la terre, moins avec les vivants qu'avec les morts, sans qu'il leur soit indispensable de se fier à quelque petit grec. Cette grande chose est facile, alors qu'ils s'embarrassent ailleurs dans je ne sais quelle obscurité de l'esprit. De fait, s'ils n'ajoutent pas ainsi à ce qu'ils savent l'usage satisfaisant d'une langue en une année, ils pensent n'avoir rien fait ; on est considéré ici comme un avaro si on n'y pas perdu une décennie. Ils affirment qu'il est fort bien de se dégager de la nomenclature des choses et de se consacrer patiemment à la Grammaire. Ils commencent par une lecture facile, qu'ils comparent à quelque chose de voisin, déjà connu. On a peine à croire quel est l'avantage de la parenté entre les mots des langues. Le reste est ajouté par la mémoire et l'usage répété. J'éprouve du chagrin quand il me revient à la pensée avec quelles disputes je fus jadis contraint, pour ne pas savoir ce que je faisais. Je n'ose pas rapporter, pour éviter la jalousie, comment ils s'y consacrent, pour ainsi dire par jeu. Mais je ne puis garder une chose par devers moi : j'ai appris à faire moins grand cas de cette étude des langues, et même du reste des sciences, non pour les abandonner, mais afin que nous ne les élevions pas au-dessus de leur utilité. Ce n'est pas celui qui parle avec d'autres en d'autres langues qui en sait le plus, mais celui qui parle avec Dieu. Si on soutien Piété et Innocence, la langue dans laquelle on s'exprime importe peu ; si elles sont éloignées, il n'est meilleur en rien de s'en écarter en Grec ou en Latin. Ne sont pas moins crédules ceux qui attribuent à la langue latine d'avoir meilleure saveur que l'allemande. Mais elle doit être épargnée, car, tantôt elle est diversement bénéfique, tantôt encore elle est tranchante, et ne peut absolument pas supporter la plus légère contradiction. On a coutume de l'opposer à quelqu'un qui, assurément, comme je me le reproche, est absolument rebelle à l'expérience, qui ne peut supporter sa finesse, c'est-à-dire, un barbare.

## LE DEUXIÈME AUDITORIUM, DE DIALECTIQUE

Le second auditorium est consacré à la Dialectique, appellation d'un Art très noble où les enfants qui se distinguent notablement apprennent à appliquer les instruments de la méthode à la diversité des choses humaines, et à rapporter en classes différentes tout ce qui leur est présenté, à former des raisonnements à partir de là, afin qu'ils voient ce qui doit être absolument vrai, ce qui est possible, et, ou, ce que cache l'apprêt trompeur de l'opinion. La Vérité a en effet ici sa norme, elle y est examinée, mais elle fut arrachée à la Cité par certains qui ne l'appliquèrent pas moins avec témérité aux choses de la divinité d'une manière peu sûre. Et c'est cette Hélène, à cause de laquelle les Grecs furent agités, Troyes disparut. En tout cas elle est belle, mais elle ne s'en élève pas moins mal à propos au-dessus de tout, et foule aux pieds ses sœurs qui ont un mérite égal. On aimerait rire de ceux qui, dès qu'ils possèdent cet instrument, jugent ne manquer de rien quand ils manquent de tout : mais ils ont des cornes, et frappent ! Aucun artisan ne se fait autant gloire de son gnomon ou de son niveau, si ce n'est par l'œuvre qu'il façonne. Après avoir dit que l'homme est risible, ou que le soleil s'obscurcit, ou décrit deux angles d'un triangle, ils entonnent des chants comme si la chose était un haut-fait, et puis se reposent. Ils font tout-à-fait autrement, ceux qui se munissent de différents arts, qui aiment à les disposer en ordre et raisonnablement, et en outre à tirer de chacun d'eux ce qui est dans ses attributions. Ils reconnaissent le bénéfice de la Dialectique, mais ne la placent pas au-dessus de toutes choses, ni à plus forte raison de Dieu. Ils stimulent les dispositions naturelles afin de reconnaître ce qui est confié à leur raison, et même de mettre à l'épreuve leur opinion sur les choses, non parce qu'il est nécessaire de tout mettre en question, et de tout rapporter au raisonnement. L'homme possède en effet en lui-même un immense trésor de discernement, s'il préfère l'exhumer plutôt que de l'ensevelir sous des amoncellements et des masses de règles. Cependant, toute la raison de la raison est que nous apprenions humblement de Dieu, qui est toujours aussi éloigné de ce qui est faux et artificiel qu'il est très lié à la vérité. Aimons la vérité dans les vérités : ne réclamons pas à la raison ce qui est au-dessus de la raison.

## LA MÉTAPHYSIQUE

D'autres apprennent en ce lieu la Métaphysique, science qui se détache de la masse de toutes les autres et s'élève en volant vers le premier Etre, en tout cas tout-à-fait digne d'un homme dont l'intelligence est née de lui, et qui se soustrait aux choses terrestres. On y contemple le Vrai, le Bon, le Beau, l'Un, l'Ordre, et d'autres choses semblables, avec d'autant plus de bonheur que s'ajoute la Lumière divine. Où les philosophes sont dans les ténèbres, il fait plaisir d'examiner le Soleil divin et de s'élever vers la connaissance de Dieu, qui est inconnu des païens. Il est d'autre part étonnant que l'esprit de l'homme courre ça-et-là, de telle sorte qu'il regarde les choses séparées de l'Etre, pour revenir si honteusement à son corps, et à cause de cela pour se rouler dans les immondices. Ou bien que celui qui contemple les idées du Vrai, du Bon et du Beau soit si facilement saisi ou abusé par le mensonge, le mal et le laid. Mais il semble rechercher les écueils, se charger de ce qui est en tout point extérieur à l'homme, et se laisser tomber en chancelant. C'est pourquoi celui qui s'arrête le plus fermement au Dieu Un, Vrai et Bon, maintient l'esprit éloigné des inclinations charnelles. Il y entend parler de l'inénarrable, et de l'universalité du monde, tel qu'il est placé au centre même, regardant le Ciel non recouvert, non co-

loré, mais parfaitement clair comme le cristal. Cette véritable beauté encore ignorée d'un grand nombre fait naître son dégoût de ce monde, le désagrément de la laideur pour lui-même du corps, et il abandonne le trop accablant fardeau de la terre. C'est pourquoi les Christianopolitains sont nombreux et consciencieux dans cette école, afin de pouvoir se détacher d'eux-mêmes, et apprendre à se détourner des choses de la terre, et recevoir en retour avec bénéfice, les choses de loin les plus nobles.

## LA THÉOSOPHIE

Ce même Auditorium est mis au service d'une contemplation encore supérieure. Cette Théosophie ne doit rien à l'invention et à la recherche humaine, tout à Dieu. Elle commence là où cesse la nature, entièrement instruite des volontés d'en haut, et elle observe pieusement leurs mystères. Il est peu d'hommes, même de ceux qui sont plongés dans la dévotion, à bénéficier par Dieu seul ou de la Lumière ou de la croix. Longtemps dissimulé dans son sanctuaire, Dieu se manifeste en un instant, toujours très bon, rarement visibles. Cependant, des choses infinies leur sont révélées, dont n'importe laquelle est le délice du vrai Chrétien. Nous, les irréfléchis, préférons Aristote, et nous n'entourons pas d'admiration Dieu, mais notre pauvre petit homme, et ils nous font honte. Il ne pouvait ni ne voulait croire au FIAT de Dieu, ni au service de l'ange, au souffle du feu, à la condensation de l'eau, à l'abaissement de l'air, à l'élévation de la terre, à l'infinité de l'homme, au langage des animaux, à l'éloignement du soleil, aux bornes du monde, qui sont pour nous des certitudes. Si nous écoutons Dieu, nous recevons de Lui beaucoup plus encore. Pourquoi n'entendrions-nous pas celui dont un seul acte, fut-il le plus petit, gagne la Foi de tous et même triomphe auprès de nous ? Si nous croyons un seul miracle, il faut croire à tout ce qu'il nous montre. En effet, comment pouvons-nous établir des distinctions entre les œuvres de sa Toute-Puissance ? C'est pourquoi cette école est une école d'humilité, et même une école d'obéissance, où la jeunesse apprend à soumettre l'intelligence, à la parole de Dieu, et à l'appliquer en secret plutôt dans un silence pieux, qu'avec curiosité. La Philosophie est embarrassée, la Théosophie rassérène ; celle-ci objecte, celle-là soutient la grâce ; celle-ci s'arrête, celle-là s'étend tranquillement aux pieds de Christ. Bienheureux l'homme qui se dresse au premier appel de la voix de Dieu ! Très heureux celui qui le suit ! Plus heureux encore celui qui jamais ne regarde en arrière, qui toujours va plus loin ! Mais ce qui ne repose que sur les vœux et les désirs des hommes pieux est bien, si Dieu donne son assentiment ; si au contraire il veut tourmenter, ruiner par la fragilité de la chair, que la volonté du Seigneur soit faite !

## LE TROISIÈME AUDITORIUM, D'ARITHMÉTIQUE

Le troisième auditorium emprunte son nom à l'Arithmétique, trésorière, de toutes les finesses. Elle est le un et le trois, une puissance illimitée lui est confiée. Observe son emploi par l'homme : il n'est aucune partie de l'enseignement à laquelle elle n'accorde quelque aide primordiale : c'est un acte audacieux de l'intelligence, par lequel l'homme lutte presque avec l'infini et en même temps pénètre par ses progrès jusqu'aux plus profonds des secrets. Il me plaît de dire, qu'ignorer l'Arithmétique est tout ignorer. C'est pourquoi elle est cultivée à fond par les Christianopolitains avec la plus grande assiduité, qu'ils trouvent en elle chaque jour d'autant plus à admirer qu'elle affile le travail et le diminue. Ils n'ont pas leur égal en Algèbre, car elle fait appel à toutes les forces des hommes,

et en outre traite en quelque sorte séparément de ce qui est matériel, et débrouille avec une incroyable sagacité tout ce qui est entortillé. D'autre part, on se souvient quel effort est nécessaire pour délier les détours de Satan alors qu'ils peuvent tant embrouiller les arts des hommes, pour défaire autant de calculs, d'énigmes du monde, autant de prédictions, de griffons charnels, quand on se donne tellement de peine avec les présupposés et les vestiges qui sont dans les arts. Si nul ne peut suivre tout-à-fait le sublime, on arbitre cependant sans crainte entre celui qui calcule convenablement et celui qui multiplie les problèmes en se dispensant sottement de son profit par manque d'intelligence. S'ils apprenaient qu'il en est de tels parmi les terriens, qui se vantent cependant d'être des savants, je ne sais pas s'ils s'abstiendraient alors de toute injure. Mais ce n'est pas clair pour eux, pour qui ordinairement il n'est pas permis d'accéder à la toge sans connaître cet art. Alors que même le connaître convient pour eux à un début, et que l'appliquer à la gestion des choses, à ce que je crois, n'écarte, ni ne rapproche de la faveur de la multitude ni du succès. Pendant ce temps, nous considérons comme des hommes de bien non ceux qui s'intéressent à cet art, mais ceux qui ne le persécutent pas avec une extrême aversion.

## LA GÉOMÉTRIE

Lui succèdent les études de Géométrie, sœur de l'Arithmétique, et qui exprime par des lignes parallèles ce qu'elle exprime par des nombres. De ce fait, elle s'adapte davantage à son emploi par les hommes et applique à leurs problèmes avec une admirable efficacité ses propositions les plus profondes et ses théorèmes. En effet, on ne mesure pas tant ce qui est proche que ce qui est plus haut ou plus bas, ni ce qui est régulier, mais elle pénètre, transpose, nivelle, transcrit et unit toutes les formes, et s'applique avec la plus élégante des vigueurs à tous les labeurs humains. Si on aime à spéculer, rien n'est plus pénétrant ; si on l'emploie dans la pratique, rien n'est plus commode et plus facile. Si tu lui confies ton intelligence, elle te le rend prestement et se plie à tout. De là vient que le plus grand nombre des Christianopolitains lui accordent d'être considérée comme aucun autre art, car elle ne les rend pas seulement plus facile, elle rend l'homme plus habile à les mettre en œuvre. Et cependant, de la même manière, elle est estimée par les sots d'aussi peu de valeur que le reste des connaissances. Ils l'expient au vu et au su de tout le monde par ce châtement de devoir s'appliquer plus durement à leurs travaux, ou de voir avec des yeux embués que d'autres ont le bénéfice de la raison. Mais est-il étonnant que la Géométrie soit négligée, quand l'ambition, l'avarice, la gloutonnerie, le désir, la colère, mais aussi la stupidité et même l'irréflexion non seulement sont sans mesure, mais mènent l'homme ? Pendant que ceux d'ici l'estiment différemment, se donnent du mal pour d'abord tout mesurer et peser et estiment à partir de là la clémence divine. Et ce n'est pas tant qu'elle soit utile pour connaître l'étendue de nos petits champs, ni nos chétifs corpuscules, l'étroitesse de la tombe, la méprisable balle qu'est la totalité de notre globe terrestre. Ainsi la grandeur démesurée de nos cerveaux se réduit-elle aisément, et la bouffissure de nos cœurs s'affaisse, et l'homme reçoit en retour de ne pas faire cas de lui-même, de supporter les autres, d'apprécier Dieu, de se souvenir des morts et du futur, car nous préférons devenir quelqu'un à partir de rien, plutôt que d'être réduits à rien à partir de notre petitesse par la colère de Dieu.

## LES NOMBRES SECRETS

Mais ceux qui sont plus chargés d'années montent encore plus haut. Dieu a en effet ses Nombres et Mesures, qu'il convient à l'homme de contempler. Assurément, l'Architecte suprême ne fit pas cette machine démesurée au hasard, mais l'exécuta très sagement avec Mesure, Nombre et Proportions et ajouta l'admirable harmonie de la division du Temps. Surtout, il nous confia ses secrets dans ses travaux et dans des arrangements typiques, afin que nous amenions au jour avec la clef de David la longueur, la largeur et la profondeur divines, et en outre que nous reconnaissons que le Messie s'étend au-dessus de tout, que nous découvrons que tout est lié ensemble avec une ineffable harmonie, que tout se meut puissamment et raisonnablement, et que l'adoration du nom de Jésus fasse nos délices. Ceci n'est cependant compris dans aucun Art, mais repose sur la Révélation et est communiqué par les fidèles entre eux. De là on s'engage dans les labyrinthes, on emprunte n'importe quel compas ou perche d'arpenteur à la philosophie humaine, pour mesurer la Nouvelle Jérusalem, et de même soumettre au calcul ses jour fastes et sacrés, et la fortifier contre ses ennemis. Que nous suffise tout ce que le Christ nous expliqua à tous, que cela produise une vie réformée et patiente ; nous ne pouvons tous nous emparer de ce qui est illuminé, à moins que la gloire du Christ ne guide et n'appelle à ses secrets cachés. Cette confiance se joue d'autant plus de quelques hommes qu'ils ne sont pas sans se voir eux-mêmes parler avec l'esprit. Il faut être circonspects à l'égard de cette Kabbale et mesurer dans les conjectures. Quand nous travaillons sur le présent, le passé est pour nous enveloppé de brouillard, et, en vérité, Dieu se réserve à lui seul le futur, communiqué seulement à un très petit nombre, à de grands intervalles. Mais que nous aimerions que soient dévoilés les secrets de Dieu, et qu'ils ne soient pas éloignés de nous comme du vulgaire, et aussi supérieures à nous qu'elles soient, nous mettons au même niveau les choses divines et les choses humaines. Car Dieu est bon en tout et même vraiment admirable en soi.

### LE QUATRIÈME AUDITORIUM, DE MUSIQUE

Le quatrième auditorium est consacré à la Musique, qu'il n'est permis d'aborder qu'après l'Arithmétique et la Géométrie, tellement elle repose sur le nombre et la mesure. L'homme montre ici à nouveau un exemple de son excellence en multipliant trois sons en une infinité de variations, et il l'emporte sur les animaux, même sur les oiseaux, non seulement par le langage, mais aussi par le chant. L'homme est de fait l'émule du ciel, lieu de la mélodie perpétuelle. On ne peut jamais évaluer assez comment l'homme utilise les choses les plus petites pour réaliser les plus grandes. Avec un très petit nombre de lettres on exprime tant et tant de myriades de choses, un très petit nombre de tons produit une infinité d'accords. Le monde ne peut cependant pas s'abstenir d'abuser des voluptés célestes et de se soumettre vaniteusement aux embarras de Satan : de là la folie de la danse, la frivolité de la chanson, l'impiété des chœurs accompagnés de flûtes : tout ceci, naguère banni de cet Etat, n'y est plus entendu. Ils aiment cette musique prophétique car avec elle l'esprit chante, les âmes retentissent à l'unisson et le ciel fait écho. Tous les cris de joie, les cris de douleur, les applaudissements et les supplications adressées en grand nombre au Dieu saint, forment le thème de cette musique par laquelle chaque jour ils accroissent l'inspiration de l'esprit. L'Art poétique sacré leur tend sa main, et non à ceux qui parlent de Vénus et de Bacchus. Et puis, les voies sont réparties avec soin en fonction de l'âge et du sexe, afin que, lorsqu'ils se rassemblent en public elles puissent faire retentir l'agréable

harmonie du chant. Rien ne peut être comparé à la majesté de cette musique. Il n'est pas possible d'atteindre une plus grande grâce que là où concourent la faveur du Saint-Esprit, l'art de la disposition des mots et la vigueur du timbre. Ils y ajoutent même précisément les points importants de la religion chrétienne et des exemples de vies excellentes, et les chansons renferment aussi les actes de Dieu, et laissent ce doux véhicule pénétrer les âmes. Ils sont plus prudents que les hommes du monde, qui, quand ils se sont plus en dansant à chanter tout le jour la chair obscène ou niaise, sont contraints de répondre par un mugissement sinistre par les aiguillons de la mort et la torture de la conscience.

## LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE

Les instruments de Musique ont aussi leur place dans l'amphithéâtre des Mathématiques : on en emploie même un grand nombre et une grande variété. Il n'est pas non plus facile de trouver quelqu'un qui n'y soit pas habilement exercé, et il est permis à chacun de choisir ce qui lui plaît, ou le luth, ou le violon, ou le sistre, ou un instrument à vent, ou par exemple ce qui les réunit tous, l'orgue, dont ils ont ici un exemplaire plus magnifique encore que le reste. Ils ont coutume de montrer la plus exacte obéissance au chef d'orchestre, se montrant promptement à la disposition de l'intérêt public, mais surtout le plus possible à la disposition de Dieu, leur corps étant entièrement tourné vers sa fonction. Ils s'exhortent en effet très fréquemment à être pour le Créateur ce que la main est pour le musicien, dont le mouvement intérieur fait, à l'extérieur, bouger les doigts en les élevant ou abaissant sur chaque note. Ce qui a même pour eux la puissance d'un ordre. Comme on se soumet en tout aux prescriptions et aux règles de l'art, ils se donnent la plus grande peine pour obéir à Dieu, et remplir les fonctions qui lui sont dues, comme ils se réunissent autour de leurs instruments et invitent à suivre la tablature. C'est pourquoi les diverses dissonances dans l'ordre et les pénibles cris perçants dans les cérémonies, et la négligence qui touche les lois divines, le bruit confus des voix, qui ne peuvent jamais être agréables à Dieu, leur sont toujours déplaisant. Ils feraient mieux de mettre en pièces et de jeter au loin les instruments les plus solides du monde dont ils aiment à faire parade, eux qui montrent si facilement leur obéissance au monde dans les travaux les plus durs, alors que Dieu n'est pour eux absolument pas dur ou rigoureux, mais prend soin de ses si fragiles instruments, et a, pour les conserver la plus grande sollicitude.

## LE CHŒUR

Ils emploient aussi la musique solennelle pour contribuer autant qu'ils le peuvent à la piété publique. Le chœur est dirigé dans la ville une seule fois par semaine, à l'exception des jours de fête. Tous ceux qui sont à l'école y vont deux par deux, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, et ils circulent dans la ville en se promenant dans un ordre convenable, et ils célèbrent Dieu autant par la voix vive qu'avec différents instruments. Les classes d'âge sont équilibrées, de façon à ce que les voix soient justement réparties et à former par des exercices l'inexpérience de la jeunesse. Pendant que j'étais là, on chanta le Psaume 127 confiant les citoyens à la sollicitude de Dieu. Jamais auparavant je n'avais entendu des sonorités ou des accords comme ceux que j'entendis quand ils passaient à pas lents sous les voûtes des péristyles. Pendant ce temps, un grand silence régnait sur la ville, et tous se recueillaient dans la dévotion. Yeux et oreilles se délectaient, et je souhaitais que ces psalmodies sacrées puissent toujours être présentes. Ils les exécutent à l'imitation du chœur

des anges dont les chants de joie témoignent de Dieu en personne. Comme ils attachent une grande importance à respecter en toutes circonstances son ministère, sa garde et son conseil, et mêmes s'efforcent d'en être le plus proche, ils n'espèrent que chanter encore avec lui d'une voix non discordante. Qui ne croira que les esprits les plus purs trouvent davantage de charme à l'allégresse publique, mais spirituelle, qu'au vacarme des villes qui bruissent de l'empire du monde ? Ou qui doutera que leurs âmes soient en très grand nombre élevées vers Dieu par cette pure joie, alors qu'elles sont attristées et déprimées sous les tourments des vanités ? Et ils ajoutent même, et je les crus, ne jamais revenir d'un chœur sans un esprit affermi et imprégné d'un souffle quasi divin, n'avoir jamais senti la protection des anges plus remarquable et plus présente que quand ils s'abandonnent sans retenue à Dieu en totale allégresse : Dieu est loué, l'âme élevée, la chair calmée, le monde évité, Satan mis en fuite. Qu'en est-il en ce monde ? Pendant qu'il se débauche, qu'il dort profondément, qu'il ronfle, qu'il perd son temps et sa peine, le fiancé céleste a pénétré et refermé la porte derrière lui.

## LE CINQUIÈME AUDITORIUM, D'ASTRONOMIE

L'auditorium revendique le titre même de l'Astronomie, un art qui n'a pas moins bien mérité qu'aucun autre pour le genre humain. Car elle annonce avec une incroyable exactitude les mouvements célestes et les lentes rotations, les routes et les perturbations des astres, la position des étoiles, leurs dispositions et leurs différences, ainsi encore que le nombre et la taille des constellations visibles, et nous fait même remarquer leurs rapports mutuels, nous fait presque pénétrer dans le ciel lui-même, et nous remet pour ainsi dire en tribut notre territoire. Elle mérite assurément que les rois de la terre la pratiquent, car elle semble régner sur le ciel. Les Christianopolitains lui accordent une grande valeur, sans craindre de tomber par le mouvement de la terre, ou d'être jetés bas par de nouveaux habitants des astres. Leur suffit la marque de considération que Christ leur donna en demeurant parmi eux, unis à eux par les liens du sang : Dieu pourvoira au reste. Examinons-le cependant maintenant, non pour considérer attentivement le ciel avec la raison, comme un animal quelconque, pour lequel le soleil peut se lever à l'occident, et qui ne comprend rien au temps s'il n'a pas de calendrier. Il est indigne qu'ils s'enorgueillissent de ne rien vouloir savoir de ce que les saints Patriarches recherchaient de tout leur cœur. Ils rampent en blâmant les hommes qui baissent la face vers la terre devant les présents d'en-haut. Toute excuse est infamante quand l'homme renonce à son humanité, ou, si on veut mieux dire, de sa divinité. Assurément, si Dieu n'avait été le précurseur, aucun homme n'aurait pu s'élever au-dessus de ses chevilles jusqu'à ce théâtre et observer dans les règles les très grandes irrégularités. C'est pourquoi seuls les esprits les plus nobles y sont enclins ; ceux de qualité inférieure, et nés de la terre, sont satisfaits de se régaler de glands et de cosses.

## L'ASTROLOGIE

On expose au même endroit l'Astrologie, appréciée pour beaucoup de raisons. On y met en effet à l'épreuve ce que la terre doit au ciel, ce que le ciel partage avec la terre, ce qui est permis de part et d'autre. Le Très Sage Créateur les lia ensemble dans son œuvre colossale, afin de les commander en personne et d'en être obéi en tout. On y note l'influence des astres, qui suscite une plus grande admiration pour la curiosité humaine que

de sûreté : l'expérience conduit à la conviction, la raison au doute, et on reconnaît entre les deux la subordination de la terre au ciel. Les grandes influences du soleil et de la lune sur les hommes sont évidentes ; ceux qui cultivent cet art affirment avec force qu'il en va juste autant pour les autres astres. Je ne pus saisir à quoi les Christianopolitains sont le plus enclins quand nous discutâmes ensemble de ce sujet. Quoi qu'il en soit, l'esprit est assurément enclos dans la prison du corps, et ils ne sont assujettis à personne, si ce n'est à Dieu, et à Dieu seul. Il est hasardeux d'admettre l'opinion que dès le début, l'être, et même sa vie et sa mort, repose sur le moment et le lieu de la naissance. Par conséquent, ils s'appliquent, plutôt qu'à être dominé par les astres, si cela est, à en secouer le joug grâce à la Foi. Ils reconnaissent là un nouveau ciel, d'autres astres, des mouvements autres, dus au premier moteur, Christ. Ils brisent grâce à sa faveur tout ce qui est mauvais, tout ce qui s'oppose, ce qui est faible, étranger. L'horoscope le plus heureux est celui de l'adoption comme fils de Dieu, car le Père ne laisse presque rien sans réponse à qui le prie, ne refuse presque rien à qui l'implore, et est loin de le livrer à la merci du parcours des astres. Le voyageur dans le monde le reconnaît et, à l'ombre de Dieu, ne craint aucune tempête du ciel. Ceux qui connaissent le plus sont ceux qui se connaissent eux-mêmes. Mais nous n'excusons pas la stupidité de ceux qui croient pouvoir tout fouler aux pieds, rejettent le ciel avec le mépris le plus impertinent, les hommes qui sont tantôt esclaves du calendrier, tantôt indociles, aujourd'hui frappés de stupeur, demain moqueurs, jamais justes, toujours barbares. En effet, celui qui ignore l'utilité de l'Astrologie dans les choses humaines, ou qui la nie impudemment, devra cultiver la terre et jardiner bien longtemps, s'il n'a l'aide du ciel.

## LE CIEL DES CHRÉTIENS

Il y a beaucoup de différences entre homme et homme, mais la plus grande est entre un Chrétien et un mondain : Non que celui-ci soit esclave d'autant de choses que celui-là n'en ordonne. Et ainsi n'est-il pas tant libéré des injustices par le ciel que, bien plus, réconcilié avec lui. Il reçoit des présents variés en gage d'amitié, parce que Dieu désire que toutes les créatures soient un bien pour les Chrétiens. Qui seconde le ciel, qui se soumet à la Foi, est par la Foi supérieur aux infidèles. Personne ne comprend ou ne conçoit en dehors de l'Eglise ce que comprend ou conçoit celui qui est attentif à elle de manière presque exclusive. Soleil, étoiles, arcs-en-ciel, grêle et rosée, pour n'en citer que très peu, quels nombreux bienfaits n'ont-ils pas apporté aux hommes ? La faveur du ciel a accompagné l'Eglise dans sa pérégrination de l'Orient à l'Occident, domestiqua les hommes qui tenaient auparavant du barbare. Il enseigne par des présages et des prodiges ; il blâme l'impiété ; il relève la tête des dévots ; et il rétablit l'espoir du salut. On peut à peine dire quelle admirable harmonie préside à l'histoire du monde, et seconde tantôt ici tantôt là l'Eglise dans ses vicissitudes. Il en est peu qui s'en soucient, moins encore qui comprennent l'Eglise dans son voyage sur la terre et, quand ils exaltent le plus la Religion, ils estiment qu'elle obtint par hasard de s'épanouir dans ce siècle. Entre temps, ils ne font pas entrer en compte l'Antéchrist, Mahomet, et les périodes de pseudo-prophéties similaires, ni pour eux-mêmes, ni chez d'autres. Ils se voient cependant submergés par d'autres brouillards et appellent à l'aide. S'ils distinguaient autant les signes du temps que l'aspect général du ciel, ils n'auraient pas la réputation de s'éloigner hypocritement du Christ. Les Christianopolitains recherchent et sollicitent avant tout un ciel spirituel, mais ils estiment

beaucoup le ciel matériel : ils savent qu'il fut toujours et sera dans l'avenir favorables aux Chrétiens. Il en résulte qu'ils fondèrent leur ville sous les auspices les plus heureux, et si favorables à sa naissance qu'ils savent d'expérience ne devoir craindre aucune hostilité du ciel, si Dieu l'habite.

## LE SIXIÈME AUDITORIUM, DE PHYSIQUE

Le sixième auditorium porte l'appellation de la Physique, dont j'ai déjà fait mention auparavant dans l'Amphithéâtre de la Nature. Ils en sont tellement partisans qu'il n'est aucunement nécessaire de mentionner qu'elle obligation impérieuse s'impose d'elle-même dans son étude. C'est un fait que l'on parvient par elle à la connaissance à la fois générale et spécialisée du monde, et qu'on observe minutieusement le mouvement de la création, ses qualités, ses manifestations et ses accidents, quelle est la matière des choses, leur forme, leurs dimensions, en quels lieux et quand, ce qui meut le ciel et se manifeste clairement, comment les éléments se mélangent entre eux et s'engendrent, ce que sont les animaux vivants, comment apparaissent les plantes, à quoi sont utiles les métaux, mais surtout, vraiment, ce que l'âme, étincelle de la Divinité, accomplit en nous : on peut aisément se rendre compte que c'est la chose la plus belle de toutes, et qu'il est malséant pour un homme de l'ignorer après tant de recherches par des hommes loyaux. En effet, nous ne sommes pas envoyés dans ce monde ou, si vous aimez mieux, dans le plus splendide des amphithéâtres de Dieu, pour que nous le dévorions comme une pâture à l'instar des brutes, mais pour que nous nous promenions comme des spectateurs dans les merveilles de Dieu, des administrateurs dans ses temples, des connaisseurs dans son œuvre. Qui croirait en effet que la diversité et la délicatesse des choses, leur commodité et leur perfection, et même la totalité du monde, n'aient été concédé aux hommes comme le plus grand des bienfaits, si ce n'est pour qu'ils en aient l'usufruit ? On se trompe honteusement quand on croit que tout est dû au hasard, sans reconnaissance, sans soins, ou mieux, sans le voir. C'est plutôt une obligation pour les hommes, qui reçoivent en tribut toutes les créatures, d'accomplir d'eux-mêmes, en tous lieux, par reconnaissance envers Dieu, les rites du sacrifice, c'est-à-dire de faire preuve envers Dieu de juste autant de soumission qu'ils en reçoivent des créatures. Ainsi ne regardera-t-on jamais ce monde sans se souvenir d'en louer Dieu, sans l'employer avec mesure et sans le contempler avec soin. Bienheureux ceux qui font usage du monde que Dieu accorda généreusement ! Que le monde ne fasse pas usage d'eux ! Car qui connaît la liberté chrétienne jamais ne se soumettra à l'intime servitude des créatures.

## L'HISTOIRE

La Physique accompagne l'Histoire, ou, si l'on veut, le récit de la tragédie humaine. Tous les mots sont insuffisants pour en faire l'éloge. Et cependant c'est à peine si elle se montre aux mortels sans être corrompue, tellement les replis du cœur humain sont profonds, nos estimations généreuses, nos jugements des autres téméraires, nos justifications des erreurs humaines hasardeuses. Les Christianopolitains s'en tiennent obstinément à la vérité, et la préfèrent accompagnée de sentiment de honte au mensonge accompagné de louanges. C'est pourquoi ils veulent que tout soit très librement écrit, et reconnaissent avec ingénuité même leurs taches, afin que la postérité connaisse les actes sans le silence dû au fard du temps. Le plus affligeant est de voir sous Satan tant de millénaires de tyrannie,

l'augmentation des péchés, la monstruosité des hommes, l'horreur des guerres, la crainte des fléaux, l'étalage des vanités, la cruauté des riches, la confusion des règles, le mystère du malheur. Tout cela s'admet dans le monde, revient toujours et ravage périodiquement l'univers. Qu'il est agréable par contre de contempler les champions de Dieu, les germes des vertus, le faîte de l'esprit, l'opulence de la paix, le silence du repos, la confession des imperfections, la plénitude de la foi, la diversité des dons, l'invincible solidité de la piété ! Il est cependant des savants qui désirent ignorer cela et se payer de fables, très dignes de devenir la fable du vulgaire. Pendant ce temps, il apparaît clairement que les hommes qui sont ignorants du passé sont inaptes au présent, surpris par l'avenir, et d'ailleurs arrogants et téméraires. En effet, l'histoire humaine adoucit l'homme, le rend humble et prudent : de mime que l'ignorance de soi et des autres maintient sa fierté, sa morgue, et qu'il se précipite de lui-même dans le mal.

## L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Puisque les Christianopolitains de ce globe accordent tout à l'Église, ils s'occupent plus de son histoire que de tout autre. Car comme elle est en effet cette unique arche qui renferme en soi le salut, ils préfèrent avoir soin d'elle, plutôt que du flot du déluge universel. Par conséquent ils se souviennent de l'infinie bonté avec laquelle elle unit à Dieu ce minuscule troupeau, admis dans son alliance, modelé par la foi, fortifié par la parole. Avec quels faibles instruments elle est propagée, attaquée par les machines les plus fortes, défendue par une aide manifeste. Sur combien de sang et combien de prières de salut elle repose, comment l'étendard de la Croix triompha des grondements de Satan, combien l'ivraie croît facilement, combien de fois sa Lumière fut repoussée à l'étroit, combien d'éclipses, quand elle passa sous le très grand et très compact règne de l'Antéchrist, de quelle manière elle émergea en ce temps, sous notre grand Luther de situations quelquefois désespérés, comment elle est éclaboussée fréquemment d'immondices et de souillures, quand elle a affaire à la chair. Il y en a un grand nombre d'autres qui sont tels, mais il y a nombre de révolutions périodiques et d'échanges harmonieux dans lesquels la jeunesse s'est appliquée avec empressement, afin d'apprendre à croire en Dieu avec confiance, à se défier de la chair, à éloigner les menaces du monde, à supporter ce siècle de ténèbres. Et il est aussi sain que très bon que, dans l'Histoire de l'Église, ils ne dissimulent rien de son laisser-aller car en effet où que ce soit, on exige trop peu la Lumière, au profit de tel ou tel petit syllogisme, dont il n'y a pas lieu de parler davantage en ce lieu. Et c'est un artifice de Satan, qui soustrait à nos yeux en les passant sous silence les combats des dévots et les fouets de l'hérésie, si l'Église préfère s'abandonner au brouillard, plutôt qu'à la Lumière sereine et certaine, jusqu'à ce que nous nous habituions par quelque moyen à la superstition mauresque ou à l'impiété. Oh ! Si nous considérions de temps en temps la gravité de notre Réforme, les plaisanteries de la simonie ne nous seraient pas tant imposées, mais nous conserverions avec une âme tranquille la gravité de cette Religion qui s'éloigne avec effroi non pas tant de la doctrine romaine que de ses mœurs ! Cependant, les Christianopolitains se souviennent très fréquemment non pas tant de la grande Église, mais de la petite, qui est dans leur cœur, et qui est agissante en eux, pour l'esprit contre la chair, pour le ciel contre l'enfer, ils sentent chaque fois la présence divine, ils la connaissent et par conséquent alors, ils croient, ils savent, qu'ils sont les élus et les aimés de Dieu.

## LE SEPTIÈME AUDITORIUM, D'ETHIQUE

L'Ethique a la préséance dans le septième auditorium : maîtresse de toutes les vertus de l'homme, Prudence, Justice, Tempérance, Courage, et des autres vertus associées. Ils ne veulent pas tant appliquer des préceptes et des règles qu'attirer les regards sur cette grande chose par des exemples quotidiens. Il est ridicule d'exhorter les autres à ce qui est en contradiction avec ce que la vie montre. Ceux qui invoquent le ciel à voix haute n'exhalent rien de terrestre ; ceux qui inculquent la justice ne sont injustes envers personne ; ceux qui conseillent la Tempérance ne sont pas luxurieux ; ceux qui vantent le Courage jamais n'abandonnent. Si ceux qui précèdent, ne s'écartent pas du droit chemin, ceux qui suivent sont très souvent à leur exemple. Tel est le prix de leur œuvre ! Car ils rejettent tout rôle du hasard dans la société des Bons. Ils disent que c'est une fiction qui repose sur notre opinion. Nous convoitons ou fuyons en effet ce que nous estimons bien ou mal ; et comme s'il était en notre pouvoir que tout soit toujours bien et satisfaisant, notre conviction est que ce que nous avons est mal et ce qui nous manque est nécessaire. Toujours privés, si nous convoitons ce que nous ne pouvons commander, toujours abondamment pourvus si nous possédons seulement ce que personne ne peut nous enlever. Tout est ainsi : rien d'autre que notre faute n'est responsable de nos malheurs, car chacun de nous veut pour lui seul ce qui devrait être mis en commun, et nous nous jetons même les uns sur les autres comme des étrangers, nous avons toujours quelqu'un à combattre, et il y a toujours quelqu'un qui nous vainc et nous étouffe, ou si personne d'autre ne nous torture, nous ne sommes assurément jamais satisfaits. Comme les citoyens de cette excellente ville l'ont parfaitement compris, ils ne veulent pas que le bien le plus grand réside ailleurs que dans leur cœur. Comme ils ne veulent pas qu'il soit imaginaire, ils croient et reconnaissent que ce bien est Christ, dont l'amour scelle la parfaite amitié qui les réunit, forme la vérité parfaite, est maître de la politique parfaite, comble d'une parfaite générosité, et pour tout dire, fait connaître à l'humanité la perfection. Comme j'aimerais, j'apprécierais, que nous les imitions, nous qui remplissons le monde des mœurs les plus corrompues et des habitudes les plus trompeuses. Je prie de toute mon âme Dieu, garant, protecteur et récompense de la vie morale et ordonnée.

## LA POLITIQUE

Plus subtile est la Politique, qui régit les hommes et contribue à complètement conserver les dispositions naturelles de la multitude des hommes par son architecture. J'ai déjà dit que l'aristocratie est préférable aux autres formes, qu'elle convient le mieux à la société chrétienne. En elles sont étayés trois biens humains, l'équité, le dévouement à l'égard de la paix, le mépris des richesses, dont les contraires affligent le plus le monde. Ils ont encore élevé et montré au public la culture de l'esprit, afin que chacun le reconnaisse aussi pour soi-même. Ce qui est le plus important, pour eux, est que les Chrétiens doivent se différencier universellement du monde par la Religion, et ainsi, par les mœurs. Aussi ne leur est-il pas permis de faire ce que les autres se permettent, de tolérer ce que les autres tolèrent. L'Évangile veut une autre politique que celle du monde, et la Religion chrétienne est l'arbitre des choses. C'est pourquoi, ils reprochent au monde de permettre l'orgueil des grands, le manque de vigueur des cérémonies, les malversations des préfets, le dérèglement des citoyens, les écarts de tous, sous l'unique prétexte que ce sont des hommes. Ils affirment instituer un État juste, entreprise qui manque bien sûr de sérieux, car l'homme

n'est pas un animal complètement indomptable. Après qu'ils aient ouvert la porte du gymnase il serait étonnant qu'à l'instant l'homme puisse se tenir éloigné du mal. Bien plus, le plus grand nombre considère ce qui est mauvais et nocif comme bon et digne d'éloges, et pour cette raison n'admet aucun reproche. Exposer aux regards du public l'apparence des lois les meilleures, quelles qu'elles soient, serait être ridicule. On ne voit pas la Cité formée à l'exemple du Christ, là où l'on se soucie moins de Dieu que des hommes, moins de l'âme que du corps, moins du corps que du pouvoir, où les vices des riches ne sont pas criminels, où les vertus des pauvres ne sont pas louées, où le corrupteur est récompensé et le corrompu mis à mort, où l'on vend l'âme des hommes à n'importe quel prix. Je ne pus répondre à tout ce qui m'était demandé. Et j'en appelai ainsi aux politiques de notre temps, qui, s'ils ne savaient pas ce qui est le plus avantageux dans les affaires des mortels, ne nous représenteraient pas le monde dans de si nombreux volumes. Je pense cependant qu'il ne serait pas injuste d'en dire beaucoup contre les mœurs du siècle, qui pourraient être corrigées sans grandes difficultés, alors que le monde s'y tient solidement. Nous voyons en effet qu'il est possible de défendre ainsi notre cause contre l'injustice, en défendant avec respect la cause divine et le sacro-saint Nom, par tous les moyens, alors qu'on dit que d'autres les respectent par superstition, d'autres fanatiquement, et seuls les Chrétiens n'ont pas honte, malgré leur vantardise, de compter ceci parmi les impossibilités.

## LA PAUVRETÉ CHRÉTIENNE

Il ne suffit pas aux Chrétiens d'être bons selon quelques prescriptions éthiques et politiques, mais d'adopter celles du Christ lui-même, sublime souverain. Lui, qui est l'image la plus accomplie des plus hautes vertus, est bien digne d'être imité. Elles l'emportent cependant sur les vertus humaines, qu'elles laissent derrière elles, et sont assemblées sous l'unique signe sacré de la Croix. Les hommes qui s'y appliquèrent le plus l'appelèrent la pauvreté chrétienne, par laquelle nous renonçons même à ce qui est licite en ce monde, afin que nous possédions uniquement Christ. Quiconque entre dans cette école désapprend tout, abandonne tout, supporte tout. On place la simplicité avant la prudence, l'ignorance avant la science, le silence avant l'éloquence, l'humilité avant la dignité, la crédulité avant la sagacité, le jeûne avant la satiété, l'étude avant l'instruction, la passion avant l'action, et ils revendiquent pour eux tout ce qui est bas sur cette terre, si l'innocence l'assiste. Ne crois pas qu'ils sont des Frères Minimes romains très astucieusement avides des plus grandes choses de cette terre, mais non pour leur esprit, et qui n'ont que mépris pour les secrets sacrés. Il est heureux pour le genre humain que ceux qui ambitionnent d'être sans bagages sur cette terre, qui possèdent les dons de Dieu, les répartissent en commun et n'en conservent pour ainsi dire rien pour eux-mêmes. Ils ne sont pas irrités par l'injustice, exaltés par la renommée, attirés par la richesse, abattus par la disette, admiratifs des subtilités, dédaigneux des plus humbles, torturés par les menaces du siècle, saisis par l'opinion publique du temps présent, troublés par le tumulte, rendus violents par la séparation, affligés par la vie, ils ne craignent pas la mort. Ils sont très peu nombreux, et ce n'est pas facile pour les autres, ceux qui se frayent maintenant un chemin dans toutes choses, auxquels se manifeste clairement en pleine transparence la science humaine, qui ont pour seul vœu la certitude du ciel après les erreurs de la terre. Personne ne déraisonne plus volontiers que celui qui trébuche sur le glacis de la prudence, ou n'ignore davantage

que celui qui erre dans les labyrinthes de la science, ou n'est plus facilement privé que celui qui a le fardeau de la possession, ou n'est plus facilement esclave que celui qui a l'expérience des dangers du pouvoir. C'est pourquoi ceux qui ont l'habitude de rire ou de blâmer de telles personnes témoignent par cela même qu'elles n'ont aucune connaissance des choses humaines, mais qu'ils se roulent dans cette boue même d'où émergeront ceux auxquels Dieu pardonne.

## LE HUITIÈME AUDITORIUM, DE THÉOLOGIE

Reste le huitième auditorium, consacré à la Théologie, reine de tout ce que les hommes possèdent, maîtresse de la Philosophie. Elle enseigne avant tout l'Esprit-Saint dans le style des Saintes Ecritures, nerveux, élégant, efficace, profond, afin que les jeunes sachent ce que veut dire telle ou telle phrase, quelle sagesse est enveloppée dans tel ou tel mot. Ils apprennent à admirer ce mode d'expression plus que toute l'éloquence de ce monde. Ils sont ensuite amenés à la pieuse imitation de ce langage divin, afin qu'ils recueillent eux-mêmes dès l'enfance cet immense trésor de la pensée sacrée, qu'ils sachent même l'adapter aux affaires des mortels, et ils apprennent encore à parler aux autres avec le même esprit et les mêmes mots avec lesquels les Apôtres du Christ prêchèrent l'Évangile aux peuples. Troisièmement, ils s'arment invinciblement des arguments de cette parole, et de sa fermeté, afin soit de les rassembler contre l'hérésie, soit de combattre Satan en personne, père des sophismes, de préserver la sincérité des vérités dans le changement de la vérité elle-même ; ils savent observer et distinguer en tout lieu et en tout temps les sources très claires d'Israël de la boue de la terre ou de l'infection des ratiocinations humaines. Et ils appellent Ecole de la Théologie, celle qui enseigne à comprendre, imiter et soutenir le Verbe de l'Écriture Sainte, dans laquelle ils s'exercent, afin que, encore maintenant, l'entreprise de la cause chrétienne soit tout à fait accomplie, que tout incline à la dévotion. Ils craignent par-dessus tout le nom de faction, et évitent le plus possible d'être appelés luthériens, à moins qu'on le leur impose bien malgré eux, affirmant toutefois être des Chrétiens. J'en déduisis qu'ils ne pensent pas comme ceux qui, quoiqu'ils admettent tranquillement une traduction et s'endorment tranquillement sur elle, s'inquiètent trop peu de savoir si c'est le Saint-Esprit qui parle ou n'importe qui d'autre. Ensuite, hommes autant sacrilèges qu'ignorants, ils ne font pas des discours pour faire connaître au peuple aussi habilement que possible grâce à toute la Théologie la Parole sacrée, mais ils sonnent de trompettes empruntées. Mais ils n'admirent pas non plus ceux qui convertissent toute la Théologie en poignards, en glaives et en arcs, et qui n'admettent aucun autre culte de Dieu si ce n'est dans la discussion et la chicane. Et enfin ils n'admettent pas non plus que la divergence d'opinion la plus inoffensive divise en partis, et à la vérité, ils forment leurs élèves souvent à juger de l'œuvre et de ses versions, à s'adresser au peuple, à repousser et éviter les schismes par la vérité ; peut-être bien habiles, assurément modérés, ils préfèrent d'ailleurs s'employer à organiser une vie chrétienne, car le Christ préfère les dévots aux savants, les déférents aux argumentateurs. Et même, ils font moins cas du savoir-faire que l'intelligence elle-même appose à la mort ultime qu'à la force de la conscience purifiée par le sang de Christ.

## LA PRATIQUE THÉOLOGIQUE

Ils s'arment ici de la pratique de la Théologie pour la plus grande dévotion ; elle enseigne

à prier, méditer et mettre à l'épreuve. Elle est cette Sagesse dont nous empreint l'Écriture Sainte et transporte en nous les mystères de Dieu afin que nous nous y référions. On exige moins l'approbation de cette Parole divine qu'un accord et une harmonie. En effet, comme l'accomplissement de toutes les choses secrètes est dans le Christ, commence, et même presse ainsi en nous la régénération nouvelle d'une autre enfance, d'une autre jeunesse, et même d'un nouvel âge d'homme qui est conforme non à Adam, mais au Christ, livre de notre vie. Ceux qui fixent des règles à l'art de la Théologie ne comprennent pas cela. En effet, l'ouvrage est corrosif et répand à l'intérieur une liqueur amère qui ruine et affaiblit ces structures ingénieuses. A moins que nous cessions Christ ne commence pas ; à moins que nous laissions faire, Dieu ne parle pas ; à moins que nous taisions, L'Esprit n'agit pas. C'est ce Sabbat qui rend ridicule tous les dévots de tous les siècles du monde. C'est par folie à l'égard du Christ qu'ils ne croient pas autant à la Croix, mais qu'ils veulent être eux-mêmes crucifiés. La stupidité de l'Évangile de Paul est de ne se glorifier d'aucune autre chose que de son imbécillité. Ici cependant est habituellement l'immense danger de Satan qui est toujours mauvais, mais ici très pervers, et qui entraîne l'homme vers la perte de Dieu par les merveilleux sorts qu'il jette. De là beaucoup de colère furieuses, de rêves, de délires, et d'autres mensonges qui sont des caprices qui ne sont pas provoqués, mais qui s'élèvent spontanément. C'est pourquoi les Christianopolitains ont l'habitude de rappeler avec force aux leurs et aux autres de ne rien demander étourdiment à Dieu ou rechercher eux-mêmes qui soit au-dessus de la simplicité chrétienne. Car nous ne sommes pas capables d'être emportés avec Paul au troisième ciel ; mais nous sommes capables de nous former à l'image du Christ. Si nous nous préparons selon l'Évangile, selon les Apôtres, c'est une solide Théologie qui suffit, sans que nous ayons besoin d'une révélation, ou d'être harangués autrement par les anges. C'est pourquoi la Théologie ne permet, pas aux Chrétiens, fermement, ce qui est grossier et matériel, ni ce qui est trop subtil, et reconnaît la faiblesse des esprits purs. La plus juste mesure est celle de la Croix, qui place dans les deux plateaux de la balance du Christ tous les fils de Dieu et des poids conformes, et les éprouve séparément afin qu'ils reçoivent de Dieu l'aide qu'ils implorent.

## LES PROPHÉTIES

Si cependant le Père le plus clément accorde à un homme d'aller plus loin, ils ne le rejettent pas à la légère, mais mettent son esprit à l'épreuve. C'est pourquoi ils ont cette école prophétique, assurément non pour mettre en évidence cet art de parler comme un homme inspiré, qui en a trompé beaucoup, mais pour rechercher attentivement l'harmonie et la vérité de l'esprit de la prophétie. Comme il n'est pas possible qu'elle adienne sans suggestion divine, ils en délibèrent dans la crainte du Seigneur, s'ils croient qu'échoit à quelqu'un davantage de lumière. En effet, parmi tous ceux à qui la Foi est accordée, il est exceptionnel de pouvoir en tout se préparer et imiter les personnages de l'Écriture, tirer ses prophéties du plus profond de l'Écriture, se référer aux pratiques religieuses de Moïse et du Christ, ou se consacrer à des choses semblables, capable de faire comprendre à partir de l'Ancien Testament même les arguments de Christ et des Apôtres. Il est malaisé pour beaucoup de ne pas énoncer à la légère telle ou telle chose. Ainsi reconnaissent-ils ne pas encore comprendre autant que d'autres dans les paroles du Saint-Esprit la connaissance préalable de l'avenir, ou bien ce qu'il importe d'attacher au passé, sans cependant moins trouver le calme de l'âme dans les révélations divines, sur lesquelles repose le Salut

éternel. Mais ils prient Dieu qu'il veuille avec la plus grande indulgence leur révéler tout sous sa dictée, la profonde sagesse que la Parole cache dans ses abîmes, et montrer son fils à l'Univers dans chacune de ses pages sacrées. Mais ils ne m'ont pas révélé ce qu'ils obtiennent par ces pieuses prières. Ainsi ai-je exposé dans mon style brut tout ce qui me fut montré dans les auditoriums chrétiens. Fasse le ciel que cet exposé n'ait rien de mes balbutiements, de mes hésitations et de mes oublis ! Je voudrais espérer en tout cas qu'il sera agréable, sinon à tous mais, au moins par quelques endroits, à quelque lecteur pieux et chrétien, ou qu'il lui sera donné la volonté de faire l'exacte et précise expérience de Christianopolis. S'il en fait l'expérience avec la même bonne foi et la même liberté que moi, ce qui sera communiqué en cet endroit ne rendra assurément pas service seulement à lui, mais aussi à moi, et l'assistera et le reformera, ce qui mérite la plus grande des grâces.

## LA MÉDECINE

Il y a en outre à cet étage quatre salles qu'il convient aussi de regarder attentivement, parmi lesquelles deux sont consacrées à la Médecine, deux au Droit. Nous parlerons d'abord de la première des deux, quelque soit ce que nous devons particulièrement au Droit. Personne ne peut expliquer facilement la subtilité de la Médecine, sa méthode, ce qu'elle doit à la raison. Il faut reconnaître qu'elle est un remarquable présent de Dieu, concédé à l'attention et à l'intelligence de l'homme, auquel, à cause de cela, nous n'ajoutons rien, sinon qu'elle repose sur la Physique, la Chimie, l'Anatomie et surtout sur la Pharmacie, et est digne des plus grandes louanges. Elle a cependant ici sa place à part, où elle apprend à connaître les maladies et concevoir des remèdes, où elle enseigne également ce qui se passe hors de l'Auditorium. Il est certain qu'il vaut mieux que chacun prenne soin de son corps afin qu'il soit apte à remplir les fonctions humaines plutôt que de traîner un corps languissant et une âme pesante. C'est pourquoi les médecins prescrivent très fréquemment à leurs citoyens la tempérance et l'exercice comme étant propres à conserver la santé. Dans l'autre salle se trouve la Chirurgie, qui ne prend pas tant soin du corps humain par des conseils que par la main. Nous sommes misérables à un point tel que nous sommes oints d'onguents, taillés par des bistouris, sondés, brûlés et purgés, sans qu'une parcelle du corps soit suffisamment assurée contre des dangers nombreux ! Aussi l'œuvre de diverses applications et même de divers instruments est-elle de prévenir ces incommodités et réparer ces défauts. Mais ces tourments du corps humain doivent plutôt nous rappeler nos imperfections et notre châtement, nous faire déposer plus facilement le panache des vanités. A partir de là, avoir recours au médecin pour lequel il est très facile non pas tant de guérir et extirper les maladies que d'animer les morts et d'assembler à nouveau ce qui est tombé en la plus fine des poussières. Mais nous honorons la Médecine non parce qu'elle peut obtenir une longévité hors mesure, ou s'oppose à la mort, mais parce que le Créateur voulut que nous ayons le meilleur usage des bienfaits des Créatures et de la Création.

## LA SCIENCE DU DROIT ET DES LOIS

Avec la bienveillante permission des jurisconsultes, je dirai qu'elle n'est d'aucune utilité chez nos Christianopolitains. Ils vivent en effet ; selon leurs propres lois et ne sont pas assujettis à un tribut annuel ou à quelque autre chose, ne veulent pas avoir affaire à des rescrits étrangers, codes, pandectes, ou digeste du droit canon, ou bien à des indulgences

ou des extravagances. Il n'y a rien ici qui ne s'éclaire de soi-même, rien n'est plus évident que la Justice et nul ne plaide contre les autres. C'est pourquoi procès et procéduriers disparaissent. Il est facile d'interrompre, d'apaiser, de blâmer des différends ou des altercations sans que cela mérite un corps de juristes. Ils pensent s'éviter ainsi beaucoup de piques et de pièges, et même avant tout les dangers pour l'âme de l'agitation du corps. S'ils estiment la perte des biens, ils en souffrent moins. Il ne peut pas en effet y avoir plus emmêlé que ce Droit-là qui toujours détourne, confisque, extorque, conteste, arrache, chasse, extirpe, saisit, soustrait, dérobe furtivement, dépouille, vole, escamote, plume, celui qui aime mieux des procès que la tranquillité. Ceci est cependant à mettre au compte plutôt des parties que des bons juristes expérimentés. C'est pourquoi cette science a ici une Chambre, plutôt par déférence que par nécessité. Cependant, ils n'y sont pas oisifs, mais observent ce qui concerne le gouvernement, et exposent avec les plus pleines équité et honnêteté les diverses lois romaines. Il en va de même de ce qu'expose la Chambre notariale, qui n'est ici que pour occuper la place, et à laquelle, en outre, on n'attache aucune importance dans cet Etat. S'il faut en décrire quelque chose, on dira que c'est plutôt l'art de l'écriture, abrégé des très élégantes inventions des hommes de cette espèce, à laquelle est accordé l'honneur que son nom obtienne aussi une place parmi les arts. Ils ajoutent que quelque chose est contenu dans les formes des lettres et même dans leur succession, dont émerge la valeur. Mais les Christianopolitains n'en parlent pas sérieusement : ils se réjouissent que Dieu se montre dans leur cœur, afin d'y inscrire avec son doigt ce qui est salutaire à cette vie et à la vie future. Voici leur enchantement sacré, voici leur art de prédire, voici la somme de leur science mystique, qui leur est d'autant plus vivement désirable qu'elle est certaine.

## LE REFUGE DES JEUNES

Les deux étages qui restent sont repartis en salles chauffées et chambres, et séparés en deux côtés, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles. Ils veulent en effet que ces dernières soient aussi cultivées ; ils prennent grand soin, afin que les jeunes filles et les jeunes garçons puissent être instruits de la même manière, à mettre des femmes à leur tête. La succession des salles apparaît sur le schéma. En ajoutant uniquement que les enfants et les adolescents sont réunis, que, comme les adultes sont observés par les personnes mariées, ils sont partout surveillés consciencieusement, afin que soit évitée le plus possible la corruption de la jeunesse. Comme cela ne peut que rarement survenir avec une telle éducation, qui continue à préserver leur innocence pendant de nombreuses années, elle est tenue en plus haute estime que tout bonheur, surtout si nous songeons que partout ailleurs, dans les écoles et les collèges publics, la jeunesse est pervertie, corrompue et blessée, où chacun apporte avec soi une malignité naturelle, ou domestique, ou rustique, ou même paternelle, et la communique à ses camarades, contagion si toxique qu'elle ne s'éloigne plus de ceux qui devraient se consacrer totalement à Dieu, mais gagne de proche en proche par les diverses impiétés, lascivités et barbaries, jusqu'à s'emparer parfois de tous, pendant toute leur vie, et que, de toutes façons, ils ne puissent jamais y échapper, même dans les fonctions les plus honorées, lamentable fléau de l'innocence, quand l'épidémie se répand de l'un à beaucoup, et que beaucoup contribuent à ce qu'un seul soit contaminé. Les parents ne doivent jamais craindre davantage Satan qu'à l'instant où ils se persuadent que leurs enfants sont parfaitement élevés vers Dieu ; c'est pourquoi leur

prière est nécessaire, et même la plus ardente, par laquelle ils confient de tout leur cœur ceux qu'ils chérissent à la garde de Dieu, le seul grâce auquel, au moyen de la protection des anges, on puisse se détourner de ces lèvres sales et pestilentielles, se boucher les oreilles et affermir le cœur par amour de la chasteté et haine des impuretés.

## LE TEMPLE

On ouvrit enfin pour moi le Temple situé au milieu de la Cité, ouvrage d'une magnificence royale, où rivalisent ensemble la richesse et l'art, ce qu'on ne peut absolument pas désapprouver, car dans cet Etat, personne n'est dans la détresse Il a la forme d'un cercle de 316 pieds de circonférence et haut de 70 pieds. Dans une moitié, où le peuple se rassemble, les sièges sont découpés et creusés dans la terre, afin que la construction s'élève moins, et que les oreilles de tous soient également distantes de la bouche des orateurs. L'autre moitié est destinée à l'administration des Sacrements et à la Musique. Les Sénateurs et les personnes les plus importantes ont ici leurs places séparées, non loin de la chaire, comme nous l'avons montré dans le dessin. Mais ils l'affectent aussi à des représentations sacrées et aux comédies qu'ils aiment le plus, et ils s'y amusent tous les trois mois, afin que l'histoire des choses divines s'attache fermement à l'esprit des jeunes, et qu'en retour leurs esprits eux-mêmes soient agiles et habiles à traiter de ces choses. Je ne pouvais trop m'émerveiller de ces artistes d'ici, comme si je voyais la représentation en présence du peuple du *Jeremias* de Naogeorgus. La circonférence du mur d'enceinte, est pleine de fenêtres, afin d'admettre partout la lumière. Sur les parois qui restent sont reproduites des peintures, ou d'élégantes représentations de l'histoire biblique. Je ne vis aucun simulacre, si ce n'est un Christ en croix, réalisé avec un tel art qu'il aurait pu émouvoir l'âme la plus endurcie. Il n'est pas facile de décrire le reste des décorations, si ce n'est dire que j'aimerais les voir enseignées en acte. C'est un art assurément admirable, et je ne puis assez dire sa beauté, surtout en me souvenant de ceux qui pillent les Eglises sous le prétexte de la Religion, et de la désolation qui atteint le Temple, sans toutefois qu'ils oublient le luxe des maisons. Sans doute des consciences évangéliques, dont le moyen d'expiation est la simplicité antique du trésor du Temple, ailleurs que dans leurs propres édifices ! Des réformateurs religieux, qui vident les sanctuaires pour s'accommoder dans leurs propres maisons d'inutiles et pompeux apparats ! Ceux qui veulent encore interdire d'orner le tabernacle de Dieu, ou qui en ces choses sont tellement parcimonieux qu'ils jugent gaspillage ce qu'ils ont ailleurs, auraient à apprendre ici. Mais en vérité, il ne me revient pas d'enseigner ce qu'ils voient, mais de raconter ce que je vis de convenable.

## LA VOCATION

Tous ceux qui sont tout à fait dévoués à l'Eglise ne tiennent aucune vocation pour plus importante ou supérieure. C'est leur assurance, leur bouclier, leur couronne. Les parents en font vœux et le souhaitent dans leurs ferventes prières, ils n'en font pas un marché, ni ne l'obtiennent par habitude, afin d'engendrer un jour un interprète ou un serviteur de Dieu, ce qu'ils savent être le faite de la dignité humaine. De même que les trésors de Dieu et la familiarité avec le Saint-Esprit sont manifestes, quand une vie est pour ainsi dire troublée parla méditation sur le ciel, quand survient chez une personne, même contre son gré, l'accord avec quelque mystère, en même temps qu'un appel céleste, et même chrétien, quand correspond le mouvement interne du cœur et qu'il engendre l'assurance des

services spirituels. Ainsi que lorsque des prières publiques et solennelles et l'imposition des mains soutiennent une grâce manifestement venue d'en haut, et qu'elle transforme un homme déjà bon en un homme encore meilleur. J'ai remarqué que dans le peuple, la vocation est estimée et efficace, qu'elle est chez un ecclésiastique la marque distinctive de la faveur du ciel, et que lorsqu'il entre dans l'alliance sacrée avec Dieu, il est secondé et instruit par lui, qu'il ne lui tait même rien de vrai et de sain, n'accorde rien aux choses humaines, et qu'il offre au troupeau de Dieu sa vie, et même son sang, si cela est nécessaire. Il renonce en même temps à tous les privilèges terrestres, et exprime ainsi le bien qui lui est dicté par le Saint-Esprit lui-même. Bienheureuse ! Ô bienheureuse Eglise à laquelle ses serviteurs ne furent pas destinés pour la sécurité de leur subsistance, condamnés par une intelligence obtuse, admis à cause de l'usage des lettres, introduits grâce aux généreuses libéralités de leurs parents, élevés au prix du sang, promus par curiosité, seulement pour qu'ils puissent faire l'essai de ce qui est pour ou contre l'esprit ! Bienheureuse ! Ô bienheureuse l'Eglise dont les serviteurs bornent leur honneur à la parole de Dieu, leur œuvre à l'accroissement de l'Eglise, leur science à la fuite des démons, leur plaisir à la répression de la chair, leur renommée, au témoignage en faveur des pauvres, et leur fin à la couronne de la Foi ! Bien-heureuse ! Ô bienheureuse l'Eglise dans laquelle Dieu appelle, l'homme se soumet, l'ange aide, le magistrat consent, le peuple obéit, la jeunesse croît ! Mais malheur à ceux qui répondent le plus souvent à l'appel de Dieu à leur sollicitude et à leur courage par la crainte pour leur esprit, qui tendent leur cou aux impostures de l'Antéchrist, quand ils défigurent les vocations par leur facilité et négligence !

## LES PRÊCHES

Nous avons parlé plus haut des prêches qui ont lieu dans le Temple. Le prêtre et le diacre les prononcent. Et celui-là expose l'Ecriture sainte, celui-ci les points importants de la Religion. D'autres leur sont subordonnés, qui leur succéderont même après leur mort : en effet, il n'est pas permis ici de souffrir de la mort. Au commencement et à la fin s'élèvent des prières et des chants sacrés. Je ne vis rien ici d'étranger à notre Confession, qu'ils appellent Confession d'Augsburg, car en effet ils ne désapprouvent pas notre Religion, mais nos mœurs. Lorsqu'ils prient ou écoutent la Parole de Dieu, ils se jettent à genoux et élèvent les mains, et, de plus, ils se frappent la poitrine pour réveiller leur âme. Il est indigne de plaisanter ou de dormir dans le temple. Il y a chaque jour des lectures d'enseignements sacrés et pieux, auxquelles ils n'assistent pas en foule moins nombreuse. Car ils jugent que la meilleure occupation est celle qui soutient la piété. Ils vont jusqu'à considérer qu'il n'est qu'équitable d'y consacrer même la moitié de leur vie. Je suis admiratif du mouvement des hommes dont l'esprit est parfois transporté d'allégresse, que l'on voit très souvent fondre en larmes : ils ne lisent pas en effet froidement les bienfaits du Christ ni les péchés des hommes. Ainsi la vie du Christ est-elle répartie sur l'année entière, afin que tous gardent en mémoire chacun de ses actes admirables, et même leurs jeûnes sont répartis dans le temps sans affectation ni par fantaisie. Leurs cérémonies n'ont rien de tragique ou de théâtral : ils ne veulent pas en effet étonner les hommes, mais les rendre meilleurs. Leur vêtement est avant tout décent, ainsi la Religion n'a-t-elle rien d'insolite. La couleur appropriée à la Religion est le blanc, le rouge au gouvernement, le bleu à la science, le vert à l'alimentation. Les Chrétiens n'estiment pas qu'il soit aussi important d'être ainsi distingués par les couleurs, que de différer par leurs vertus ou leurs vices, ou

que les cérémonies les relèvent indifféremment de tout scrupule, de toute réflexion, de tout débat sur ce qui est sacré. Les vices des hommes ne sont-ils pas trop puissants pour que nous nous y exposions, que nous coupions en quatre des fétus de paille, que nous entourions des mouches d'égarés, sans rien en faire ? Ceux-là, qui plantent les vertus, arrachent les vices ne trient la poussière et ne s'attachent à des bagatelles que quand ils n'ont vraiment rien à faire.

## LES CHANTS SACRÉS

La Musique n'est pas pour eux une partie minime du culte divin, qui s'oppose en quelque sorte à la mélancolie infernale. Ils célèbrent Dieu d'abord par la langue, et puis par la sonnerie de la trompette, le timbre de la harpe et de la cithare, du tambourin et des chœurs, de la lyre et de la mélodie, des cymbales et de divers orgues. Ainsi la voyaient les Saints Prophètes, et le Christ ne la repousse pas, ni ne l'interdit. Ainsi se moque-t-on de Satan, qui n'a jamais de joie, si ce n'est quand Dieu est outragé. Ils ont un grand nombre de chants sacrés, et ils portent sur eux des livrets qui soutiennent leur mémoire, afin de pouvoir chanter sans discontinuer d'une seule voix. Ils admirent l'esprit des chants de Luther, mais ne méprisent pas les autres. Il est plaisant d'entendre tout le peuple chanter à quatre voix ou davantage, sans commettre de faute de mesure ou d'arrangement. Cela vient de leur coutume de se rassembler chaque jour pour la prière. Tout ce qui repose sur le nombre a quelque chose de divin et pénètre l'âme des hommes. C'est pourquoi précisément la poésie de David que chacun admire rend l'homme meilleur, et même aujourd'hui encore, favorise ce qui est vertueux ou chrétien. Qui que ce soit qui les corrompt abuse de son talent ; qui plonge jusqu'à leurs sources est pour eux digne de recevoir des lauriers. Personne ne croit que la distinction vienne des idoles, personne ne peut évoquer avec grossièreté les textes sacrés. C'est ainsi que par dérision Satan corrompt nos oreilles, afin que la cithare sonne moins que la cornemuse. Et qu'est-ce qui rend pour nous le sacré languissant par des chants lugubres, mais nous fait bondir par la fougue, si ce n'est en nous la faiblesse du bien et les titillations du mal ? Par contre, qu'est-ce qui apaise nos réflexions, ou les trouble, si ce n'est l'esprit des vers sacrés, l'impudence des profanes ? Quel que soit le génie qu'ont les vers humains, ils deviennent sales sous la croix, quelle que soit la simplicité des vers sacrés, comme on peut le croire, ils ravivent parfois l'âme négligente par leurs mots ou leurs syllabes. Rendons grâce à Dieu qui, auprès de ceux qui sont silencieux ou qui prient, qui se lamentent ou chantent, veut être toujours présent et toujours offrir son oreille miséricordieuse.

## LES SACREMENTS

Les sacrements sont administrés selon leur institution par le Christ et selon le rite de l'Eglise primitive, fréquemment, en raison de leur ineffable utilité, respectueusement, en raison de la valeur qu'ils voient en eux. Les enfants, quand ils sont purifiés au nom de la Sainte Trinité, ont des témoins de leur Foi et de leurs obligations, d'abord le parrain, puis un couple des plus dignes de considération, et d'autres amis qui en ont été priés, même en leur absence, pour attester de l'acte et de la Foi, et prendre soin d'eux. Ils doivent en effet, avoir des parrains, car ils leur accordent, à la place des parents, de rendre raison à Dieu de la vie spirituelle des enfants. La surveillance d'un gardien ne doit pas être plus diligente que celle d'un parrain, dont l'amour est peut-être d'autant plus grand que les

liens entre eux sont renforcés par le Christ. Ceux qui recherchent ici l'or commettent un crime ; ceux qui demandent dans leurs prières pour leurs enfants les meilleurs gardiens et exemples de la vertu sont de meilleur conseil. La Sainte Cène leur est offerte chaque jour, afin qu'ainsi elle les invite tous à participer au festin, afin que tous témoignent ainsi de leur concorde, excepté quand quelqu'un en est empêché par la nécessité. Ils partagent sur l'autel le mystère du pain azyme et du vin sacré, et aucun ne s'en enorgueillit à la légère. Tous ceux qui s'avancent présentent un cœur contrit, une âme fidèle, un corps prêt à se corriger, et ils montrent même peu après que pour eux, promettre, c'est tenir. C'est pour eux célébrer de la manière la plus heureuse qu'ils éloignent et font disparaître les fautes. Car l'Etat a une sainte horreur et ne tolère nullement celui qui peut s'emporter contre ses frères, ne pas consentir à Dieu ou ne pas l'admettre. Certains se présentent ici qui, après avoir succombé aux tromperies du diable, se sont à nouveau réconciliés avec l'Église, et ils les félicitent de tout leur cœur de leurs salut et résipiscence, comme ils s'affligèrent de leur chute. Ils attachent la plus grande importance à ce qu'aucun forfait ne soit commis, ou contre l'Église, ou contre l'Etat, mais qu'eux-mêmes et les autres soient délivrés et même purifiés par la pénitence chrétienne. Ceux qui la négligent sont accablés par leurs fautes et celles des autres. Il en fut cependant, qui sollicitèrent auprès de l'Église la remise de leurs péchés ; maintenant, il en va autrement, et l'on considère que c'est mal. Et le monde se fait cependant gloire que rien ne soit plus sévère, plus convenable, que son éducation ; nos ancêtres méritent cette louange, mais ce que nous faisons, notre descendance, s'il en est une, le dira un jour.

## L'ABSOLUTION ET L'EXCOMMUNICATION

Ils conservent très religieusement la clef d'alliance et de libération que le Christ leur confia, tandis que parmi les autres, les uns la dissimulent et les autres la réduisent tellement que certains disent qu'elle est perdue ou usée. Chacun en particulier avoue la totalité de ses propres péchés, beaucoup même leurs idées, soit à l'oreille d'un ami (car personne ici ne manque d'un ami intime), soit à celle d'un ecclésiastique, et ils affirment être pleinement réconfortés par leur sincérité. La Clémence du Christ est offerte par son serviteur à la pénitence sérieuse, la Foi ardente et à la correction appliquée, mais il menace le simulateur de la justice de son Tribunal. Il n'y a pas à craindre que quiconque soit exposé à l'ignorance de la Religion chrétienne, car elle est soigneusement enseignée dans les écoles avec sollicitude. En outre, afin que les consciences soient scrupuleusement soignées, parmi les religieux, beaucoup sont destinés à cette activité salutaire, mais ils sont choisis pour leur vie irréprochable et la ferveur de leur âme. Si quelqu'un se défie d'un homme, on ne peut le presser de rapporter à personne ce qu'il a de plus intime, mais d'abandonner à Dieu de sonder son cœur. Quant aux récidivistes, ou aux hommes à la tête dure, qui, après les vains avertissements de leurs frères, de leurs pères, et des magistrats, s'exposent à la colère de Dieu, au mépris de l'Église, au dégoût de l'Etat et jusqu'à l'aversion des meilleurs, il est manifeste que cette autorité leur ferme en même temps l'univers et toutes les créatures de Dieu, Ils estiment cela comme plus sévère que la mort, et ils s'accordent à faire le plus grand effort afin de lui rendre sa place d'homme ; enfin, ils chassent de la Cité celui qui résiste et s'obstine. Avant que ceci arrive, ils le contraignent à des travaux particulièrement durs et sales ou même au fouet, par lesquels ils préfèrent punir les fautes, plutôt que de répandre le sang (si cela est permis). Le monde ne profite assurément pas beaucoup quand

il châtie volontiers les malfaiteurs par l'argent, ou la honte, ou la mort, mais ne chasse pas la léthargie de la conscience qui seule pousse au précipice, et même ne dompte leur insolence ni par la faim, ni par aucun travail, afin de les amener à résipiscence ou de les maîtriser. Il est mauvais, le médecin plus prêt à brûler et couper qu'à nettoyer et reconforter. Il ne se trouve nulle part un Etat plus heureux que celui qui sert un très grand nombre de citoyens, n'en perd que très peu ; dont le premier soutien est, si le respect de Dieu est inculqué et la fétidité du péché exposée, que nous apprenions d'abord à ne pas vouloir le péché, plutôt que de ne pas l'oser ; si malgré tout nous l'osons, qu'il ne soit pas possible que nous passions de force sans, ensuite, l'expier et subir le châtement.

## LE MARIAGE

Ils considèrent le mariage avec une très grande dévotion, s'en approchent avec grande prudence, le protègent avec grande humanité, ont pour lui de grands Egards ; oui, il n'est nulle part plus assuré. En effet, comme ils sont bien éloignés de l'étrangeté de la dot et du souci du pain quotidien, n'est à prendre en considération que la vertu, parfois encore la beauté. Il est permis à un jeune homme de vingt-quatre ans d'épouser une jeune fille de dix-huit, mais non sans l'accord des parents, le conseil de la famille, la confirmation par la loi, la bénédiction de Dieu. Ils ont ici la plus grande considération pour les liens du sang. Les unissent la plupart du temps la conformité de l'esprit, l'agrément des mœurs, mais aussi, ce qui est rare ailleurs, la recommandation de la piété. L'impureté est la faute la plus grande, et la loi est ici la plus sévère. Mais il est facile d'éviter la faute quand l'occasion est écartée. Les noces n'entraînent jamais aucune dépense, aucun bruit ; ni les inepties mondaines ou la folie auxquelles nous nous attendons. Les jeunes gens conduisent le promis, les jeunes filles la promise, et ils applaudissent l'union sacrée par le cœur et la prière. Les parents des deux côtés et même les proches se réunissent alors, joignent leurs mains, et rappellent en outre aux nouveaux époux la concorde, le travail, la tempérance, mais surtout la dévotion et la patience. Ainsi sont-ils mariés sans que l'ébriété, qui est partout ailleurs habituelle, s'introduise dans ce sacrement, mais non sans de véritables hymnes et des félicitations chrétiennes. Il n'est fait absolument aucun cadeau, si ce n'est la promesse de Dieu, l'exemple des parents, le savoir-faire et la connaissance de tous deux, et la joie de la concorde ; on leur donne sur le bien public des ustensiles de ménage et on leur attribue un logement. Et en outre, ils font ainsi l'économie de notre croix, de notre supplice, de notre torture, de notre purgatoire, et ils leur donnent en tout à la place de ce que nous blâmons sous le nom funeste de mariage l'abri le plus sûr et le plus aisé. S'il se présente par hasard quelque aspérité, elle est limée et polie par toute l'expérience de l'amitié, tant que ne se rencontre aucune infidélité, pour laquelle ils encourent de graves peines. Car en effet Dieu ne met pas à l'épreuve sa justice et son amour dans la douleur qui le touche quand notre abandon expose à l'oubli de l'amour parental et conjugal, et qu'en même temps nous nous détournons et nous punissons de notre ingratitude et de notre perfidie. Comme le monde a tourné en divertissement ces deux irrégularités, il y a toujours des vauriens qui tirent parti du mal, qui, toujours, placent des illusions sur ce qui est sérieux. De là tant de maux de l'impureté, qui répand les vices, dénature les présents, propage les maladies, laisse jaillir les malédictions, étend l'infamie, jette à terre la conscience, fait naître la satiété, souille d'ordures, gaspille les richesses, rejette les menaces du Seigneur, inspire le désespoir, amène le châtement.

## DES FEMMES

Et ainsi, celles des femmes qui sont déjà mariées montrent l'habileté qu'elles ont acquise au collège. L'objet de l'art des femmes est en effet de parfaire tout ce qui peut se faire à partir de la soie, de la laine ou du lin. Par conséquent elles apprennent à filer, tisser, coudre, broder, et comme les Spartes à orner de différentes manières. Confectionner des tapisseries est leur chef-d'œuvre, des vêtements leur ouvrage, laver est leur devoir. Il leur reste encore à s'occuper de la maison et de la cuisine et à les tenir propres. Quelles que soient les connaissances, qu'elles ont obtenues et leurs capacités naturelles, elles travaillent ainsi avec un soin méticuleux, non pas seulement parce qu'elles le savent, mais pour pouvoir un jour l'enseigner. Elles doivent se taire d'elles-mêmes à l'Eglise et au Conseil, mais n'en expriment pas moins ce qui est conforme à la piété et à la morale, et n'en resplendissent pas moins des dons du ciel. S'il est pieux, Dieu n'a rien refusé à ce sexe, auquel il a donné pour l'éternité le très glorieux exemple de la bienheureuse Marie. Nous apprenons de l'histoire qu'aucune vertu ne fut inaccessible aux femmes, qu'elles excellèrent en toutes : pour le reste beaucoup n'atteignent qu'avec peine la vertu de la discrétion. Nous en avons cependant que nous plaçons avant les hommes, telles que Monique, dévouées à l'Eglise, reconnaissantes envers leurs parents, en accord avec leurs époux, respectueuse du veuvage, bienfaitrices pour les enfants, obligeantes envers leurs amis, utiles aux indigents, bienveillantes envers tous ; je compte parmi elles ma mère, comme m'y contraint mon affection respectueuse. Si de nombreuses autres sont autoritaires, la faute en revient à ceux qui amenèrent les mâles à s'efféminer. Rien n'est plus dangereux que quand les femmes dirigent en secret, que les hommes le supportent ouvertement ; par contre, rien n'est plus avisé que de les laisser à leurs affaires quand et comme elles le veulent. Il est très rare, si elle n'est criminelle, qu'un homme fouette son épouse. Une épouse qui est battue est pour eux sans valeur : il est fait étalage de la plus grande harmonie. C'est une monstruosité d'unir les corps et de séparer les esprits. Les femmes n'ont aucun bijou autre que ceux de Pierre 3:3, ne possèdent rien, excepté les ustensiles de ménage, et n'ont aucune servante si ce n'est quand une maladie ou quelque autre chose l'exige. Aucune n'a honte des devoirs féminins ou ne se lasse de servir son mari. Ainsi personne ne refuse d'offrir à un homme un labeur honnête. En effet, savoir et œuvrer ne sont pas contraire. Si la mesure est respectée, rien n'est aussi raisonnable que de participer également au bien public par le conseil et par le travail.

## L'ENFANTEMENT

La fécondité couronne les femmes, qui l'emportent par elle sur tous les athlètes de la terre ; si ce n'est que l'on considère plus grand d'anéantir un homme que de le mettre au monde. Il n'y a pas de chose plus merveilleuse que de voir la femme supporter tant de douleurs et l'enfant triompher de tant de périls. A la naissance d'un enfant, les amis se félicitent, car il est l'espoir de la cité céleste, et en même temps compatissent, à cause de la misère future. Mais ce qui l'emporte tout à fait est que nous sommes nés à nouveau par la Nativité du Christ, nous qui étions destinés à la mort. Il n'y a aucun festin natal : comme je l'ai en effet déjà dit, ils ne veulent pas, comme cela se fait ailleurs, mêler le vin à leurs actions, saintes et solennelles. Le travail de sage-femme est très digne de considération, et seules les plus expérimentées y sont admises. Plus une femme est pieuse, plus elle est apte à cet office ; sans qu'elle renonce pour cela à la connaissance de la nature. Ils ne font pas

appel à une nourrice si le cas ne l'impose pas ; ils veulent en effet que l'enfant soit nourri du lait de sa mère. Pour prendre soin de l'accouchée et de l'enfant, ils placent auprès d'eux des femmes, généralement des veuves, dont c'est l'occupation favorite ; mais des jeunes sont aussi mises au service des enfants. Le baptême est conféré en présence de l'assemblée des fidèles, excepté si l'enfant est dangereusement affaibli. Sans tout à fait l'abandonner, ils savent que le germe de la Foi est la purification par le Sang du Christ, et même espèrent le meilleur. La durée du post-partum est de 42 jours, après lesquels ils rendent solennellement grâce à Dieu. Une nourriture convenable et délicate est donnée sur le bien public. De fait, l'art et de la femme et de la médecine est rarement malheureux. Pendant ce temps-là, s'ils le veulent, les hommes peuvent vivre ailleurs ; s'ils ne le veulent pas, ils ne sont pas chassés. Ils sont très attachés à la chasteté conjugale, y attachent même un grand prix, et ne se laissent pas briser et énerver par les plaisirs. La propagation de la lignée est leur gloire ; ils blâment le feu du désir. Les autres cohabitent comme du bétail, quoiqu'il y ait des bêtes qui s'éloignent et cachent leur amour mutuel et à l'inverse, ils se soucient en premier de l'aide du ciel, puis de la terre : c'est pourquoi ils croient la débauche et la souillure possibles même dans le mariage. Oh ! Hommes de chair ! Qui ne péchez pas tant par les choses illicites que par celles qui sont licites, s'il n'est pas de pudeur ! Mais que faire, quand l'abondance et la séduction préparent le lit, quand le jeûne, la continence, la veille, et jusqu'au nom du travail nous sont suspects et odieux ? Ainsi advient-il que nous rêvions que tout nous est permis, que tout est bon et salutaire, que nous n'aimions pas ce qui est pur et vierge.

## LE VEUVAGE

Comme aucun lien ne résiste à la mort, même les liens conjugaux les plus étroits se dissolvent. Si le mari meurt, l'épouse cède sa demeure et se rend à la résidence des veuves, où elle sert l'Etat par un autre travail et se couvre de voiles, et si elle le désire, elle peut se remarier, mais pas avant un an, par respect pour l'amour précédent. Si la femme meurt, le veuf prend ses repas chez des voisins, ou se nourrit avec d'autres en public, jusqu'à ce que, peut-être, après une année, il épouse une autre femme. L'enfant mineur ne court absolument aucun danger, car il est pris soin également de tous au collège. En effet, dans cet Etat, l'enfant n'est pas seulement l'enfant de ses parents, mais celui de l'Etat lui-même. Le respect du veuvage provient de la dévotion, de la continence et de l'activité. Comme les matrones sont respectées, elles sont employées à l'éducation des jeunes. Il convient en effet que celles qui ont l'expérience de la vanité de ce monde avertissent, contiennent et réforment les imprudents. En effet, jamais Satan ne creuse plus facilement en nous ses sapes que lorsqu'il promet des purs délices, alors que le plaisir est moindre, les douleurs et l'aversion les plus grandes. Ainsi pensons-nous que tous ceux qui jouissent de la chair ou, si l'on veut, célèbrent les mérites de l'animalité, ou n'ont pas fait leurs preuves, ou ont un esprit totalement dément. Priser la connaissance du monde est une extravagance de l'esprit ; convoiter ce qu'on ignore est une simplicité. La fonction des veufs est en outre de minorer pour ceux qui manquent d'expérience l'appel et la renommée de la chair, de réprimander l'élan de ceux qui prisent ce qui est impur. Ils rappellent par leur exemple qu'il n'est pas nécessaire d'obéir toujours à la chair, mais bien au contraire, de s'abstenir d'un usage démesuré pour lui préférer un emploi sacré et citoyen. Ainsi que nous nous échauffons, sans que l'esprit soit tout en feu, nous nous apaisons, sans éteindre l'esprit,

nous avons froid, sans que le corps gèle. C'est ainsi que nous nous réchauffons sans embraser notre corps. La luxure déplaît à Dieu, le mariage lui plaît, il estime le veuvage, qui est pour lui honorable, la virginité fait ses délices. La délicatesse vertueuse des hommes est la plus grande, leur excellence est la plus grande, là où le Christ est reconnu comme le fiancé le plus ardent.

## LA SALLE DE SÉANCES

Au-dessus du Temple se trouve le Prytanée, lieu destiné aux assemblées les plus solennelles, très rares, mais ainsi les plus augustes. Les magistrats les plus élevés y sont élus et prennent des engagements mutuels de fidélité en présence du peuple. On y lit à haute voix les décrets de l'Etat. On y donne audience aux ambassadeurs étrangers. Il est d'une extrême splendeur, servant soit la majesté de l'Etat, soit à enseigner aussi les grands par la vue. En effet, afin qu'ils resplendissent dans l'histoire du monde, ceux qui ont le plus grandement mérité pour le bien des mortels sont mis le plus en évidence. Je vis, parmi ces héros Jean-Frédéric, électeur de Saxe, et parmi les miens Christophe, duc de Wurtemberg, père très chrétien, et d'autres dont les vertus ne sont pas moindres. Y sont exposés les avantages et les inconvénients de l'empire des vertus ou des vices : ici les germes de la vigilance, la stupidité de la jalousie, la lumière de l'humilité, le vertige de l'ambition ; là la force de l'amour, l'inconstance de la tyrannie, la conséquence de l'exemple, le chaos né de la faiblesse ; ailleurs, la simplicité de la vérité, le bruit de la sophistique, l'élégance du poli, le fracas de la barbarie ; et ici sont représentés les aspects des empires divin, chrétien, humain et satanique ; de la consonance et de la dissonance des lois et de la raison, et jusqu'à ce qui est propre à la joie ou à la tristesse. On y montrait le tableau du jugement dernier, aussi joyeux que terrible, dans lequel étaient montrés avec le plus grand art la récompense de la vertu et le châtimement du vice. Qu'en dire ? Que je n'ai nulle part constaté à l'inspection d'un microcosme que l'on n'ait pas craint des dépenses aussi prodigieuses, mais frais entièrement consacrés à la formation des hommes. Comment rapprochons-nous de nous ou le ciel des dieux, ou la terre des satyres, ou la mer de Neptune, ou les enfers de Pluton, alors que nous avons froid, qu'on se rie de nous, qui ne faisons avancer l'esprit des hommes, n'exposons une affaire qu'avec des fables et les folies des rêves, sans cependant vouloir moins sauvegarder le culte divin, l'amour de la patrie, l'habile science de l'opinion, et en outre notre réputation dans le peuple !

## DES SÉNATEURS

Les Sénateurs, au nombre de vingt-quatre, sont choisis à égalité dans les trois ordres de la cité ; ils sont des plus distingués, pieux, intègres, remarquables par leurs activités et confirmés par une expérience durable, et ils sont autant respectés qu'aimés par les citoyens qui ont pour eux une affection particulière, en raison de l'intérêt qu'ils portent au bien public. Les citoyens les élevèrent non pour les dispenser de toutes les vertus, mais afin qu'ils en présentent à tous, pour ainsi dire, la lumière. De ce fait, ils montrent à tous leur zèle pour la Religion, la Paix et la Science, d'où provient l'abondance de toutes les bonnes choses. Les sénateurs ne prennent pas plaisir à se promener devant les autres, ou à en extraire le suc, ou à s'engraisser tranquillement, mais, comme le soleil brille, ils les éclairent tous, les rassemblent tous, travaillent pour tous. S'il arrive quelque chose de grave, ils implorent eux-mêmes Dieu avec ferveur et demandent au peuple de prier. Ils observent avec

attention les louables traces des anciens, et les transmettent sans tache à la postérité. Nulle part je n'ai vu une recherche plus attentive du passé, nulle part prendre soin de l'avenir avec une plus grande sollicitude. Ils examinent souvent le présent selon cette règle, et l'y ramènent s'il en dévie de la moindre parcelle. S'il est possible de tout achever de manière encore meilleure, ils se réjouissent instamment de laisser à la postérité un témoignage de ce pour quoi ils vécurent. Ils pensent toutefois que le devoir le plus louable d'une vie est de servir la prospérité et le salut de l'Etat. Personne ne renonce à la voie que suivait la vie d'autrefois, car il semble que les hommes ne sont pas autrement faits, mais ils doivent être reconnus pour l'habileté qu'ils reçurent en don propre. Ainsi regardent-ils le travail comme une occupation honorable ou un honneur. Ils respectent beaucoup ceux qui sont usés, aussi les accablent-ils moins, et les plus jeunes les soutiennent : c'est pourquoi ils ont douze substituts à titre extraordinaire. Si l'un fait une faute énorme, ce qui, ajoutent-ils, ne peut être qu'exceptionnel, on le relève de sa charge, et il est très sévèrement blâmé. Toute leur récompense est une conscience bonne, dont ils se réjouissent, d'avoir pu avec l'aide divine propager l'Évangile, soutenir leurs subordonnés, former la Jeunesse, orner la terre, augmenter le nombre des citoyens du Ciel.

## LES JARDINS

Autour du Collège s'étend une double rangée de jardins, dont l'une est indistincte, l'autre partagée entre les demeures des citoyens, et toutes deux sont décorées de plus de mille espèces de végétaux, en sorte qu'elles ont l'aspect d'un herbier vivant. Mais il n'est pas permis de troubler l'ordre de la répartition établie par l'industrie des jardiniers en fonction du ciel, et de la merveilleuse harmonie des couleurs, et qui reproduit presque un tableau peint. Parmi les animaux, les oiseaux ont ici leurs cages, et les abeilles un grand nombre des ruches dont ils prennent soin avec précaution. Ont aussi ici leur place les choses utiles à la médecine, à la cuisine, ou pour faire des couronnes. Ils ont ici ce qui sert à des usages multiples et au plaisir, des odeurs suaves, un air amélioré, du miel, des médications, des concerts d'oiseaux, et de quoi les instruire. L'approvisionnement en eau est satisfaisant, car ils arrosent avec des tuyaux ingénieux, et même la musique n'est pas incompatible avec l'eau ; mais ils évitent ces grandes dépenses. Ils ont à l'extérieur des murailles des jardins très spacieux qui produisent leur nourriture. En effet, les jardins intérieurs sont davantage plantés pour l'ornement. Mais ils apprennent ici à juger de la beauté de l'homme, dont la vie est comme le florilège d'une seule année : nous naissons, croissons, nous épanouissons, nous fanons, nous desséchons. De notre mort, nous naissons à nouveau, et croissons. Ô ! Heureux sont ceux qui même par les herbes salutaires apprennent à mettre leur confiance en Dieu, qui nourrit et vêt les fleurs sans qu'elles en aient Cure ! Qui apprennent ici à remarquer la variété et la différence de ses dons, et à se relier à Dieu par la grâce de leur parfum ! Et pourquoi est-il nécessaire d'énumérer ce que l'homme apprend des créatures de Dieu, alors que la plus petite feuille contient la leçon entière ? On peut plutôt s'étonner que ceux qui aiment le plus la terre, pour lesquels la terre, et son emploi, sont le meilleur, négligent cette très délicate peinture, et ne veulent cependant pas voir qu'ils sont le fardeau de la terre qu'ils ne font que fouler aux pieds, comme des barbares. Gémissons sur le Paradis perdu et désirons son rétablissement. Car comme nous voyons les choses naturelles sous une lumière défectueuse, leur vue nous sera rendue un jour grâce au bois de la Croix, et nous contemplerons tout non par la surface,

mais de l'intérieur.

## L'EAU

Les Christianopolitains n'ont pas moins d'eau que de terres favorables. Je ne dirai maintenant rien de la navigation vers un autre lieu à ceux qui, à l'instar de champignons ne changent pas de place, mais j'en ferai petit-être un jour une lecture intégrale. On peut noter maintenant qu'elle sert chez eux à la boisson et aux ablutions. Considérant l'abondance en sources comme une richesse, ils ont introduit en ville l'eau la plus limpide par des fontaines, d'abord aux carrefours, puis, ils la distribuent dans les maisons, afin que l'on puisse en avoir partout à proximité en abondance. Puis ils conduisent l'eau sale par des caniveaux et des canaux cachés jusqu'à des réservoirs, afin d'évacuer les immondices des maisons chaque jour. Je ne connais rien qui convienne mieux à la santé publique. C'est pourquoi sont tout à fait à mon goût ceux que l'on voit non pas vouloir envelopper la pudeur des hommes de coiffures panaches et accoutrements, mais qui, quand ils rougissent entre-eux de leur nudité veulent seconder les choses nécessaires à l'homme en lui donnant l'aspect d'un homme libre. Ils le reprochent en effet à ceux d'entre nous qui s'écartent de la puanteur de la boue par l'image d'un souffle léger. Ils nous engagent ainsi en même temps à faire demeurer moins souvent notre raison dans la boue. Ils ont ici des bains dont ils se servent à tout âge ; mais ils veulent qu'ils soient pris individuellement, fréquemment, qu'aucun ne soit public, excepté ceux des jeunes, car ils craignent la nudité de la chair. Ils ont pour cela des sanitaires utiles à la santé du corps et de l'esprit, et au lavage de ce vêtement qu'un homme souille de diverses manières, pour faire place à un autre homme. Oh corps ! Comme tu es sale ! Comme tu pues ! Comme tu coules ! Comme tu transpires ! Comme tu te négliges ! Comme tu pourris ! Et pourtant tu plais à l'âme, tu commandes à l'âme, tu harasses l'âme, tu déprimes l'âme ! Ayez pitié ! Ô source de vie, lave ces humeurs et ce pus qui sont nôtres, ce sang impur de Ton Sang qui coule, très pur et lustral, afin qu'on nous redonne pour vêtement, à nous qui sommes abominables à cause de notre impureté la longer robe de ton innocence, afin que nous soyons agréables au regard de Dieu sans que nous rougissions de honte quand tu donneras à chacun selon ses œuvres !

## DES VIEILLARDS

Ils ont la plus grande estime pour les anciens des deux sexes et en prennent soin, afin qu'aucune inquiétude ne les affecte, car le grand âge lui-même est une maladie. Par conséquent il y a des gens qui les entourent de prévenances, les distraient, les honorent et veillent sur eux. Car lorsque la force du corps et de l'esprit les abandonne, ils sont toujours soutenus. Quand ils sont affaiblis par le dégoût de la vie huitaine et d'un aussi grand nombre de calamités, et quand leurs erreurs de mémoire les affaiblissent, ils sont soutenus par la vivacité de la jeunesse. Lorsqu'ils ont accompli les plus grands travaux et ont mérité de l'Etat, jusqu'à ce que leur corps éprouvé soit plié, aucun honneur et aucun respect ne suffisent à remercier leur loyauté et leur empressement. Lorsque, enfin, ils possèdent la grandeur de la vie humaine, non par les finesses de la théorie, mais par l'expérience de la rudesse de la pratique et des ambiguïtés terrestres, on ne peut rien imaginer de si pénétrant et rapide pour renoncer à beaucoup d'opinions et se préparer à sa condition de mortel que de se frotter aux écueils de la vieillesse. Si un jeune savait avec combien d'erreurs, de sueur, de

pudeur, de dangers et de blessures, les anciens établirent ces propositions évidentes qui sont maintenant complètement ensevelies en eux, et qu'ils résument uniquement par : « Prends garde ! », il ne serait jamais assez irréfléchi pour se rire des conseils des vieillards et admirer les siens. Mais, et à cause de cela, les anciens enseignent qu'une grande foule de personnes qu'ils connaissaient les précédèrent dans la paix, qu'ils reconnurent en fin de compte avoir vu les bons émerger et les méchants être occis en grand nombre, qu'ils virent le gouvernail de Dieu et la nef de l'Eglise poursuivre jusqu'à son terme et surmonter en luttant les insultes et les embrouilles de Satan, qu'ils constatèrent que repoussent les rejetons de la vertu et la propagation de la piété, et qu'en outre ils s'approchent ainsi volontiers de l'aboutissement de la vie, ils font valoir que toutes les morts sont convenables et conformes à la nature humaine, et vont familièrement au devant de la mort. De fait, toute notre étude et toute notre sagesse, ne sont rien d'autre qu'une méditation sur la mort. On doit admettre que ceux qui y employèrent la plupart de leur temps ont une plus grande connaissance de la mort que la plupart des mortels.

## DES ETRANGERS ET DES PAUVRES

Ils sont très humains et très généreux à l'égard des étrangers et des voyageurs, ou de l'homme le plus humble, comme j'en suis dans ma destinée un témoin manifeste. Ils veillent toutefois à ce que les citoyens ne contractent pas par quelque contagion la licence de l'hôte. Ce qu'on exige instamment ailleurs dans les auberges est inouï et inconnu : s'ils le savaient, ils le maudiraient. Ils soignent frugalement un hôte pendant un ou deux jours, nourrissent assez longtemps un exilé, prennent soin des malades avec la plus grande bienveillance. Et ils entourent les pauvres de prévenance jusqu'à ce qu'ils soient satisfaits, et même, ne les laissent pas partir sans leur donner une obole. Ils examinent cependant scrupuleusement les paroles et les actions de tous, et s'en occupent selon elles. Ils ne connaissent et ne supportent aucun mendiant : Ils pensent en effet qu'il n'est pas possible qu'il puisse advenir chez eux ni que quelqu'un soit privé de tout, ni que l'Etat ne soit pas rappelé à ses devoirs et à ce qui convient. Si quelqu'un est vigoureux, il ne lui est pas permis de refuser à l'Etat son travail, ce qui suffit pour qu'il en reçoive en retour sa nourriture. Ce qui est cependant négligé ailleurs de part et d'autre. Il n'est en effet pas rare que ceux qui s'acquittent des plus gros travaux souffrent de la faim, et qu'ils soient d'ordinaires abandonnés complètement et rejetés lorsqu'ils chancellent sous la charge. Par contre, ceux qui rejettent honteusement les dons divins et qui se déroberent à la peine par mollesse de la chair sont le plus souvent nourris sur le bien public, et il n'est pas possible de laisser enlever le pain des enfants pour le jeter aux chiens. En réalité, nous sommes obligés de suivre tout à fait la règle du monde qui, plus souvent qu'elle n'aide les rares et très fragiles disciples de Christ, met l'opulence à la disposition de l'impiété et de la débauche, sert les imposteurs, spargyristes, charlatans, chanteurs et coiffeurs, et il est manifeste que pour le Christ, il est aussi misérable d'être muni d'un argent mal acquis qu'il est vil d'en être injustement possesseur. Cependant, le Christ ne manque pas à celui qui soutient les siens, et même rassasie leurs exigences. Mais il ne manque pas non plus à ceux qui se dépouillent de leurs vêtements et les abandonnent pour les étendre sur le sol sur le chemin du Christ. Moi, assurément, qui ai l'expérience d'un monde toujours cupide, toujours très avare, toujours mesquin, j'appris chez les Christianopolitains qu'il reste des hommes qui brûlent du désir de tout mettre en commun, à cause du Christ, et

par le Christ.

## LES MALADES

Ainsi qu'il est plusieurs sortes de maladies, notre respectueuse affection doit être variable. Ce que les Christianopolitains observent en premier, quand ils apprennent à soigner et à reconforter les âmes, les esprits et les corps affligés. Les choses avec lesquelles ils peuvent, et doivent, rendre service à eux-mêmes et aux autres sont à la charge de tous. Médecine, chirurgie et cuisine sont dues également aux malades, et chacun y concourt promptement. Ici, on ne vide pas les pharmacies pour les supérieurs, on ne laisse pas les inférieurs se tordre de douleur sans soulagement : il n'y a pas une foule de médecins pour les grands, la solitude pour les petits. Quoique partout dans le monde les riches sont plus nombreux que les pauvres à être expédiés par les médecins. C'est à cela que les femmes et les veuves, auxquelles l'Etat recommande de soigner ceux qui sont faibles avec beaucoup d'obligeance sont de beaucoup les plus utiles, et même les plus habiles ; il y a aussi des logements destinés à cette fin. Mais elles ont l'habitude, avant une autre médecine, de stimuler l'esprit des malades et de leur rappeler leur vigueur d'autrefois, afin que ne manque pas la vaillance chrétienne. Ensuite elles leur rappellent d'avoir l'habitude de la tempérance et de n'être pas trop indulgents pour l'agitation du corps ; après cela, d'être par obéissance à l'écoute des médecins, afin qu'ils n'aient pas de répugnance pour les traitements désagréables. Ils accueillent, mettent sur leurs épaules, souffrent sainement la Croix du Christ. Quand la peste fait rage, on dit avec étonnement qu'ils ne la fuient pas, mais qu'ils attendent la main de Dieu. Qui croit en effet que sa propre volonté est limitée par Dieu, ne pensera jamais à s'y soustraire ou à s'y dérober. Ils admettent entre eux quelqu'un dont l'esprit est ébranlé ou altéré, s'ils peuvent le supporter ; dans le cas contraire, ils le surveillent humainement. On se comporte de même lorsque quelqu'un a une énorme monstruosité ; la raison le commande, bien sûr, car la société humaine doit être plus bienveillante envers celui pour qui la nature fut plus injuste et, en vérité, Dieu nous supporte non tels qu'il nous veut, mais tels que nous sommes, dans son infinie mansuétude, et nous soutient patiemment.

## LA MORT

Qui dirait que les Christianopolitains, alors qu'ils vivent bien, mourraient mal ? Et bien au contraire, qui douterait que ceux qui vont toujours mourant vivraient un jour ? Cet Etat ignore la mort, et elle leur est cependant familière. Quand ils s'abandonnent au sommeil, qu'ils appellent la mort, ils s'en approchent avec sang-froid. Ils témoignent de leur Religion, et ils ont Christ pour gage de la Foi. Ils témoignent de leur amour pour la patrie et le scellent par des vœux respectueux. Ils abandonnent le reste à Dieu. Un testament ne leur est nullement nécessaire. Si cependant ils veulent que quelque chose survienne, ils en font part à leurs amis. S'il lutte contre la mort, ils lui confient par des prières publiques la victoire de l'athlète chrétien. Quand l'âme est angoissée, des témoins et des interprètes des vérités divines sont présents, qui confirment la bienveillance de Dieu pour tous les Chrétiens. Si le corps est tourmenté, ils lui opposent la consolation et la santé futures, et l'assurance de la gloire perpétuelle. Bref, pourquoi expliqué-je cela ? Ils montrent ce qu'ils doivent à chacun en particulier. Beaucoup sont habituellement présents auprès des mourants pour contempler le mouvement de conversion de la vie humaine et chrétienne.

Ce qu'en vérité nous ne pouvons chercher à obtenir par aucun précepte, un seul exemple en triomphe. Quoiqu'ils n'aient pas leur pair en humilité et en équanimité, la mort les entraîne. Cependant notre propre corps est, trop pour nous, pour que nous en soyons chassés sans trembler, aussi grossier que soit ce que nous abandonnons derrière nous. Les défunts sont désormais placés devant un Dieu qui leur est favorable, et ils prient de toute leur âme, et au lieu d'inutiles lamentations, recommandent leur petite âme par des hymnes appropriés. Enfin, ils font vœu, quand il plaira à Dieu, de s'endormir, le cœur contrit, le cœur fidèle, le cœur affermi dans la joie de Christ.

## LA SÉPULTURE

Ils revêtent le corps privé de vie d'une longue robe blanche et le transportent le lendemain, le visage découvert, et ils l'accompagnent en grand nombre. La jeunesse entonne des hymnes de Prudentius et d'autres chants pieux. Les proches parents le suivent avec le plus souvent un visage serein, sans aucun changement de vêtements. Ils disent en effet que le Chrétien doit se féliciter, non s'affliger, car ces pompes déployées ailleurs ne font que nous affaiblir. Quand il est porté dans la tombe et recouvert de sa mère, la terre, ils écoutent la parole de Dieu, qui anime la mort et dispose à la vie éternelle. Ils ne rappellent presque jamais la mémoire du bienheureux, car ils disent qu'il n'est guère possible de ne pas l'altérer. Car quoi qu'elle ait été, Dieu la connaît, et ses descendants en parlent. C'est plus sûr qu'un éloge acheté ou extorqué, assurément forgé. La renommée de ceux qui sont dignes de louanges est maintenue par des fêtes, et on en parle spontanément çà et là, alors que chez nous elle est suspecte et accordée à un grand nombre de tombes de héros et à la multitude. Le cimetière est très vaste et beau entre tous ; mais il est à l'extérieur de la ville, qu'ils estiment destinée aux vivants. Je vis sur les murs, tout autour, peinte avec art et beaucoup d'invention, une danse en chœur des morts, emmenés tous ensemble au tombeau sous l'apparence de la chair. Sur la tombe, il n'y a rien, si ce n'est une croix de fer sur laquelle est gravé le nom du disparu ; ainsi les descendants comptent-ils les anciens. Quand elle est usée, ils l'enlèvent et inscrivent le nom dans un livre des morts, dans lequel ils pourront facilement le rechercher. Il n'est pas étonnant qu'ils se montrent négligents, car ils estiment moins cette vie-ci qu'ils n'aspirent à celle-là. C'est pourquoi en ce lieu ils ne doivent voir ni dans celle-ci, ni celle-là, les diverses absurdités que nous y voyons. Car c'est un fait tout-à-fait bien établi que celui qui désire la vie heureuse qui vient ensuite doit y croire comme nous, mais vivre tout autrement et, en vérité, selon, le ciel.

## LE RETOUR

Voilà, lecteur Chrétien, ce que je vis et entendis dans cette heureuse cité que Dieu me montra, et que je reconnais ouvertement avoir appris en homme libre. Je souffre beaucoup ici que ni ma mémoire ne suffise à un aussi grand nombre de choses diverses, ni avoir assez d'éloquence pour exprimer ce que j'ai retenu, et qu'il apparaisse facilement que je ne fus jamais un historien. Mais je voudrais maintenant avoir le style de ceux qui en disent plus qu'ils n'en virent : j'avoue qu'il ne m'est possible que de moins en rapporter. Si même je n'ai pas appris suffisamment la droiture de leur esprit et les raisons de leurs institutions, il faut déplorer mon ignorance et exhorter mes lecteurs à ne pas l'imputer aux Christianopolitains, mais à moi. Il pourrait se faire, ce que je crains, que j'aie estimé des choses mineures, négligé des plus importantes, de les avoir énumérées en les interver-

tissant, de les avoir mélangées par admiration, et de n'avoir permis que très peu l'accès au cœur du gouvernement. Que voulez-vous d'autre de ma part ? Je suis un homme jeune, qui ne comprend pas encore les secrets de l'État ; mais je reconnais seulement l'harmonie de l'extérieur. S'il m'était donné un jour de le pénétrer, je ne manquerai pas de le communiquer par n'importe quel moyen, en homme libre. Reste à apprendre de quelle manière je repartis de là. Si Dieu ne l'avait pas permis, jamais je n'aurais supporté de me séparer de cette République ! D'ailleurs, quand j'eus tout examiné, je fus ramené chez le Chancelier, afin d'expliquer quelle impression les citoyens avaient alors laissé dans mon esprit. « As-tu vu, dit-il, hôte et ami, comment et où nous vivons ? Comme toutes les choses humaines sont imparfaites, nous ne pouvions rien montrer qui soit au-dessus de notre sort. Mais nous adoucissons, nous l'espérons, le fardeau de notre qualité de mortel, de cette manière, comme nous te l'avons montré. Elle nous plaît, non qu'elle soit plus parfaite que toutes les autres, mais pour être peut-être plus facile. La vigilance de l'administration atténue les inconvénients qui lui sont associés. Si le but de la vie est d'honorer Dieu et d'aimer nos frères, les bagatelles humaines n'ont pas assez de prix pour que les Chrétiens s'en inquiètent et en soient accablés. Toi, quand tu seras de retour chez les tiens, explique tout avec beaucoup d'indulgence et de mesure. Nous ne recherchons aucune louange, nous nous écartons de la jalousie ou, s'il n'est pas possible de la fléchir par la prière, nous la tolérons. Ceux-là se consacrent à leurs palais, nous à nos chaumières. Quand ils se mettent tout-à-fait en rage, nous prions pour que la mer ne les fasse pas traverser jusqu'à nous. Nous honorons leur Dieu, nous reconnaissons hautement leur Religion ; si nous différons par les mœurs, on ne doit pas nous en accabler comme d'une fraude, car nous demeurons sous un autre ciel. Nous n'imposons assurément pas nos mœurs aux autres, ni ne les combattons tous jusqu'au feu. Que les bons nous distinguent, nous instruisent, nous blâment, ils verront que nous ne sommes pas moins dociles que patients. Quand ceux-là justifient toutes les leurs, nous nous accusons même des nôtres et en demandons avec insistance de meilleures. Pendant ce temps, qu'ils tolèrent les paradoxes de cette unique et minuscule île. Nous te prions d'être vraiment des nôtres ici ou bien ailleurs ». Je ne pus retenir mes larmes, en comparant cette bienveillance à la rigidité des autres, et d'une voix tremblante : « Je serai des vôtres », dis-je, « quel que soit ce qu'ils disent de moi. Voici mon corps que je vous dédie, car il ne reste aucun autre lieu où l'esprit soit plus libre. Qu'il me soit permis cependant de retourner près des miens, pour demander un congé honorable, et ne pas entendre dire que je suis un déserteur ». Le Chancelier rit : « Oh ! Comme tu es soumis au passé et craintif de l'avenir ! » dit-il, « Mais, mon ami, va en quelque endroit que tu veuilles, et compare notre République avec les meilleures des autres, afin de nous rapporter où on en voit de bonnes et convenables. Nous ne voulons pas en effet être choisis d'avance, mais comparés aux autres. Personne ne sera aussi bienveillant que celui qui s'attachera à se rapprocher du Royaume des Cieux, qui s'éloignera le plus de la terre. C'est pourquoi, il y a quelque temps déjà, nous choisîmes cet emplacement, placé ainsi sous le Ciel, mais au-dessus de la confusion de ce monde connu ». Alors moi : « Ou tout me trompe » dis-je, « ou je prendrai auprès de vous mon dernier repos. Si par hasard la terre a quelque chose de mieux, je ne suis pas digne de jouir du meilleur. J'abandonne à cette République qui est vôtre mon travail, mon ardeur, mes vœux, mes prières. Je me place sous votre autorité, à vous qui avez appris à commander aux autres, manger, boire, dormir, veiller, parler, me taire, à votre signe. Adorer Dieu et l'honorer avec vous. Je vous pose maintenant une seule question : M'est-il permis d'en appeler aussi aux amis que j'ai,

les meilleurs des hommes, dispersés dans toutes les régions de la terre ? » « Tout-à-fait, répondit le Chancelier, car en effet nous ne vivons pas si à l'étroit que nous ne puissions offrir l'hospitalité à une entière trirème d'hommes bons ». Tandis qu'il parlait ainsi, les douze heures de midi sonnèrent, et on entendit le doux chant d'un carillon, qui est le rappel de la prière solennelle. Et ainsi en prenant congé, il m'invita à aller vers le Seigneur, et à revenir sauf, sous la conduite de Dieu, avec autant de compagnons que possible. Et il étendit la main droite comme signe de l'amour de Christ : « Va, mon frère, dit-il, Ne t'abandonne pas au monde, ne te détourne pas de nous ». Alors moi, du fond du cœur « Où tu iras, dis-je, J'irai. Toi et moi avons le peuple en commun, Dieu en commun. Où tu mourras, je mourrai, et là nous serons ensevelis. Et que Jéhovah m'accorde cette grâce, que seule la mort me sépare de toi ! » A ce moment, je reçus sa bénédiction avec le baiser de paix, et je m'en allai, et je me promène maintenant parmi vous, afin que, si cette République vous plaît, ce culte de Dieu, la conversation de ces hommes, la formation de leur esprit, vous trouviez bon d'aller avec moi là-bas, un jour prochain; avec le Dieu bon. Salut, et allez, avec Christ.

FIN